3 1761 07881561 0

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laprairieauxcoqu02kock

ŒUVRES

DE

CH. PAUL DE KOCK

LA PRAIRIE AUX COQUELICOTS

ŒUVRES

DE

CH. PAUL DE KOCK

LIBRARY
SEP 8 '79

OUVRAGES PUBLIÉS A CE JOUR :

L'Amoureux transi (10 grav.)	1	La Grappe de groseilles.....	1
Une Gaillarde.....	2	La Demoiselle du cinquième.	2
La Fille aux trois jupons...	1	Carotin.....	1
La Femme aux trois corsets.	1	La Prairie aux coquelicots (16 gravures).....	2
Ce Monsieur.....	1	Les Petits Ruisseaux.....	1
La Jolie Fille du faubourg..	1	Le Professeur Ficheclaque..	1
Les Femmes, le Jeu et le Vin.	1	L'Homme aux trois culottes.	1
Cerisette.....	2	Madame Pantalon (8 grav.).	1
Le Sentier aux prunes.....	1	Une drôle de maison (8 gr.).	1
M. Choublanc	1	La grande Ville (9 grav.).	1
L'Ane à M. Martin.....	1	Madame Tapin (8 grav.)....	1
Une femme à trois visages...	2		

PQ
2318
P7
1880
pt. 2

LA SOUSCRIPTION EST PERMANENTE

COULOMMIERS. — Typ. A. MOUSSIN

La Prairie aux Coquelicots (t. II

Degorce-Cadot, édit. Paris. J. Claye, impr.

ŒUVRES AVEC GRAVURES

DE

CH. PAUL DE KOCK

LA PRAIRIE AUX COQUELICOTS

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

DE CHATEAUBRIAND.

DEUXIÈME PARTIE

L'OUVRAGE EST COMPLET EN DEUX PARTIES

PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 70 BIS.

LA PRAIRIE
AUX COQUELICOTS

I

LES CLIENTS DU PATRON

Dans la soirée, Horace dit à Oswald :

— Connais-tu un M. Grébois?

— Oui, c'est un ami de mon oncle, ancien avoué; il a vendu sa charge de bonne heure, parce qu'il a de la fortune. C'est un monsieur fort poli, un peu prétentieux, mais très-obligeant; lorsque mon oncle a quelque affaire embrouillée à régler, il ne manque pas de consulter M. Grébois... Mais pourquoi me demandes-tu cela? est-ce que tu connais ce monsieur?

— Je l'ai aperçu là-haut, chez madame Bouffi, près de laquelle ton oncle m'avait chargé d'une commission.

— Tu as vu ma tante, alors?

— Sans doute.

— Comment la trouves-tu ?

— Comme toutes les femmes.

— Je ne comprends pas.

— Je veux dire qu'elle a été fort bien et qu'elle est encore très-coquette.

— C'est possible; mais c'est une femme sur laquelle il n'y a pas le plus petit mot à dire...

— Je le veux bien... Je te promets que je ne dirai pas le plus petit mot.

— Dis donc, Horace...

— Eh bien?

— Tu me marieras toujours avec ta sœur... n'est-ce pas?...

— Plus que jamais... je t'assure que ton mariage est en bon chemin!

— Bah!... Par quel hasard?

— Justement, c'est par hasard.

— Je ne comprends pas encore... parle donc plus clairement.

— Non, pas maintenant; je te répète qu'il faut avoir confiance en moi, que cela te suffise.

Le lendemain de cette journée, Oswald avait un moment quitté sa place pour aller causer avec Horace, auquel il répétait son éternel refrain : « Tu me marieras avec ta sœur, n'est-ce pas? » lorsque M. Duvalloir entre dans les bureaux, et, après avoir été au cabinet du banquier qui est absent, cherche des yeux Oswald et vient à lui.

— Bonjour, monsieur... pardonnez-moi de vous déranger. Je viens du cabinet de monsieur votre oncle, il est absent.

— En effet, monsieur, il est sorti il n'y a pas longtemps. Il avait plusieurs personnes à voir; il a dit qu'il ne rentrerait que pour dîner.

— Ah! cela me contrarie... il devait me donner des renseignements sur une affaire assez avantageuse... des mines de charbon de terre... il m'avait promis une note détaillée.

— Ah! je sais ce que vous voulez dire, monsieur; cette note, il m'avait chargé de l'écrire... elle est faite. Je vais vous la remettre.

— Vous m'obligerez... Et ma maison de campagne de Montagny, il ne se présente pas d'acquéreur?

— Non, monsieur; mais je sais que mon oncle doit aller incessamment la visiter avec sa femme et plusieurs de ses amis. Voici votre note, monsieur.

En entendant parler de la maison de Montagny, Horace, qui jusque-là avait fait peu attention à M. Duvalloir, se tourne de son côté, l'examine, et lui dit :

— C'est monsieur qui est le propriétaire de ce joli domaine nommé la Maison aux Sycomores?

— Oui, monsieur, c'est moi, répond M. Duvalloir en regardant à son tour Horace avec une certaine curiosité.

— Ah! monsieur, je connais bien votre propriété... Etant enfant, je suis allé plus d'une fois jouer dans votre parc; mais alors le propriétaire était un vieux monsieur, nommé M. Bergeret.

— C'est en effet à M. Bergeret que j'ai acheté cette campagne il y a... sept ans environ. Vous habitiez donc ce pays?

— J'y suis né, monsieur... nous possédions une charmante propriété, tout près de la vôtre, et que vous devez connaître assurément... la Prairie aux Coquelicots!...

Le nom de la prairie produit sur M. Duvalloir son

effet habituel : il devient extrêmement pâle et balbutie :

— La prairie... ah! oui... la Prairie aux Coquelicots... c'est tout à côté de mon domaine...

— Ce n'est pas aussi beau que chez vous... La maison n'a pas la même élégance... elle est bien moins considérable; mais nous y étions bien heureux, et nous ne portions pas envie à la belle propriété du voisin.

— Celui qui est heureux dans une chaumière ne doit pas envier le propriétaire d'un château... car ce n'est pas toujours au château qu'est le bonheur... Ce n'est pas pour vous que je dis cela, monsieur, car votre propriété est aussi fort jolie...

— Hélas! elle n'est plus à nous depuis longtemps... A la mort de mon père, il a fallu la vendre pour solder des associés... des créanciers... que sais-je!... Ah! si je n'avais pas été un enfant alors, j'aurais bien su débrouiller les affaires, car je suis sûr qu'on nous a indignement spoliés, ma sœur et moi... Enfin, il faut prendre son parti. J'ai toujours l'espoir de racheter un jour le domaine où nous sommes nés...

— Quand de doux souvenirs se rattachent à une habitation, il est tout naturel de désirer y retourner.

— Mais vous, monsieur, vous n'aimez donc pas ce pays-là, puisque vous voulez vendre votre propriété... qui est si charmante? et pourtant le pays aussi est ravissant! à deux pas de Morfontaine, dont le parc est enchanteur, d'Ermenonville, avec son désert et son île des peupliers, qui renferme le tombeau de Jean-Jacques... pas bien loin de Chantilly, où se tiennent les courses, où tous les *sportmen* se donnent rendez-vous... Vous trouverez difficilement un endroit mieux situé.

Monsieur... fichtre !... rendez-moi ma canne... (Page 15).

M. Duvalloir garde quelques instants le silence, puis soupire en murmurant :

— Des souvenirs de bonheur... des jours heureux vous font regretter la maison que vous possédiez à Montagny. Mais s'il n'en est pas de même pour moi... si la Maison des Sycomores ne me rappelle que de tristes événements... de douloureuses époques de ma vie... vous étonnerez-vous encore que je veuille la vendre?

— Ah! pardon, monsieur, mille pardons! ma réflexion était indiscrète... J'aurais dû penser que chacun a ses raisons, ses motifs qui le font agir... et que le monde blâme souvent fort légèrement des actes qu'il trouverait tout naturels, s'il savait les secrets des autres... Je vous prie de nouveau de m'excuser...

— Vous ne m'avez pas offensé, répond M. Duvalloir, qui semble prendre plaisir à regarder la figure franche et spirituelle d'Horace, et qui reprend :

— Alors, il y a bien longtemps que vous avez quitté Montagny?

— J'avais alors treize ans à peine... aujourd'hui j'en ai vingt-deux... il y a donc neuf ans que nous avons été obligés d'abandonner notre chère Prairie...

— Et depuis ce temps vous n'êtes pas retourné dans ce pays?

— Oh! pardonnez-moi, monsieur, j'y suis allé... il y a trois ans et demi... il y aura quatre ans au mois d'août prochain.

— Quatre ans... au mois d'août!... répète M. Duvalloir, dont les traits s'altèrent de nouveau, et qui baisse ses regards vers la terre, en balbutiant :

— Ah! vous étiez à Montagny... à cette époque?

— Oui, monsieur.

— Et vous n'avez rien appris?... vous n'avez pas entendu dire qu'il se soit passé aucun événement... extraordinaire, alors?

— Non, monsieur; au reste, j'y suis resté trop peu de temps pour être bien renseigné sur les nouvelles du pays... et puis, je n'aurais pas pu moi-même aller m'informer... car...

Horace s'arrête, comme s'il craignait d'en dire plus qu'il ne veut, puis il reprend :

— Est-ce qu'à cette époque il s'est passé quelque chose de singulier... d'intéressant dans le pays, monsieur?

— Non... non... je ne crois pas, répond M. Duvalloir d'une voix sombre; puis saluant les jeunes gens :

— Adieu, messieurs... je verrai M. Bouffi une autre fois... Je vous souhaite le bonjour.

Et il sort brusquement des bureaux.

— Comme M. Duvalloir est parti vivement! dit Oswald.

— Oui; il y a quelque chose de singulier chez cet homme-là. Quand je lui ai dit que j'avais été à Montagny, il y aura quatre ans au mois d'août, il a éprouvé un trouble, il a changé de couleur.

— Je n'ai pas remarqué cela, moi.

— Est-ce que tu remarques quelque chose !...

— Tu ne nous avais pas dit que tu avais été revoir la Prairie aux Coquelicots?

— Non, mon cher ami, je ne l'ai dit ni à ma sœur ni à ma tante, et je te défends positivement d'en souffler un seul mot.

— Ah ! c'est donc un mystère?

— J'ai mes raisons pour ne point leur dire ce qui alors m'y est arrivé.

— Il t'est donc arrivé quelque chose?

— Ce petit bonhomme est curieux comme une portière. Fais des vers pour ma sœur, et supprime tes questions.

— C'est égal, tu connais maintenant M. Duvalloir, autre client de mon oncle.

— Je ne suis pas fâché d'avoir fait sa connaissance; cet homme-là ne me déplaît pas. D'abord, il est poli au moins.

— M. Grébois aussi...

— Oh! je t'en prie, laisse-moi tranquille avec ton M. Grébois!

— C'est que je lui trouve de si jolies formes dans le monde!

— Je les connais, ses formes, et sa manière de s'en servir..... M. Davalloir est un homme d'un autre genre.

— Il a toujours l'air sérieux, triste même.

— D'après ce qu'il nous a dit, tu vois bien qu'il y a dans sa vie de fâcheux événements, des époques douloureuses... il lui sera arrivé des malheurs dans sa Maison aux Sycomores... il y aura peut-être perdu une personne qu'il aimait tendrement!...

— C'est vrai... ce doit être cela.

— Eh bien! moi, qui ai perdu mon père à Montagny, je voudrais y être toujours. La perte des personnes que j'aimais ne me fera jamais déserter les lieux qu'elles ont habités; au contraire, en m'y retrouvant, je crois les y voir encore. Il y a des gens qui cherchent à oublier!... moi, je tiens à me souvenir.

La conversation prolongée des deux jeunes gens suffoquait M. Tirebourg, qui les regardait de côté et gémissait sur sa copie de lettres, mais sans oser maintenant

se permettre une seule observation, parce qu'il avait peur d'Horace. Enfin les deux amis sont retournés chacun à leur besogne, et bientôt Oswald sort pour une commission dont son oncle l'a chargé.

Il y a à peine dix minutes que le petit neveu est absent, lorsque le grand Floquart entre dans les bureaux en faisant sa poussière habituelle. Il va droit au cabinet du banquier; n'y trouvant personne, il revient dans les bureaux, et, n'apercevant point Oswald à sa place, se dirige vers Horace et lui dit de ce ton arrogant qui lui est familier :

— Bouffi n'est pas dans son cabinet... où donc est-il ?

Horace ne se retourne pas et continue d'écrire sur son grand-livre comme si personne ne lui avait parlé.

— Dites donc, mon cher, je vous demande où est mon ami Bouffi..... Est-ce que vous ne m'entendez pas ?

Horace continue son travail sans répondre.

— Ah çà ! mais ! il n'est pas possible : ou vous êtes sourd, ou vous le faites exprès; mais, sapristi, je vous ferai bien répondre, moi...

En disant cela, le grand lion a frappé avec force de sa petite canne sur le bureau où travaille le jeune teneur de livres. Celui-ci se retourne alors et, empoignant vivement la canne de ce monsieur, il la lui arrache des mains en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?... quel est le butor qui se permet de frapper ainsi sur mon bureau pour m'emplir les yeux de poussière ?... Comment ! c'est vous, monsieur, qui vous amusez à jouer ainsi !... Je vous déclare que je n'aime pas ces plaisanteries-là.

Floquart est d'abord resté tout saisi de l'action d'Horace et de la dextérité avec laquelle il lui a enlevé sa canne; mais bientôt, reprenant son arrogance, et encore plus irrité contre le jeune homme, il vocifère :

— Eh bien !... par exemple !... je crois qu'on se permet de me menacer... Savez-vous bien, monsieur, que vous êtes un malappris !... voilà une heure que je vous adresse une question, et vous ne me répondez pas ! qu'est ce que cela signifie ?... savez-vous à qui vous avez affaire ?...

— Oh ! oui, je le sais... j'ai affaire à un insolent... qui m'adressait la parole comme on parlerait à un valet... Et, comme je ne le suis pas, comme je veux qu'avant tout on soit poli avec moi, voilà pourquoi je ne vous ai pas répondu.

— Oh ! mais c'est trop fort !... ce petit bonhomme qui veut me donner des leçons... Mais vous mériteriez que je vous donnasse, moi, une bonne correction !...

— Essayez donc ! répondit Horace en se mettant bien en face du grand monsieur, et en le regardant de façon à ce que celui-ci ne tarde pas à détourner les yeux.

S'apercevant que le jeune commis n'a nullement peur de lui, Floquart reprend d'un ton plus bas :

— Fort bien, monsieur ; mon ami Bouffi saura comment vous agissez avec ses intimes connaissances ; il saura de quelle façon son employé se permet de leur parler... on vous recommandera à lui.

— Ah ! ah ! ah !... je m'en fiche pas mal, de votre recommandation !... vous me faites en ce moment l'effet d'un maître d'école qui menace ses élèves de leur faire donner le fouet par leur papa. Si, parce qu'on est ami intime du banquier, on se croit le droit de parler à ses

commis comme à des nègres, on se trompe beaucoup... du moins avec moi ; et de M. Bouffi lui-même je n'endurerai jamais la moindre impertinence... Tel est mon caractère.

— En voilà assez... Rendez-moi ma canne... j'ai trop longtemps parlé avec vous.

— Ah! ah!... nous redevenons malhonnête, je crois!

— Allons, ma canne... vite... finissons-en.

— Votre canne!... avec laquelle vous avez frappé sur mon bureau, comme les ivrognes frappent sur les tables des cabarets pour se faire donner du vin.

— Monsieur... fichtre! rendez-moi ma canne!...

Horace prend la canne dans ses mains, la casse en deux et jette les morceaux à terre en disant à Floquart :

— Si vous y tenez tant, ramassez-en les morceaux.

Floquart pâlit, il est stupéfait; toute son arrogance tombe devant une action qui semble le défier, et il se borne à ramasser les deux morceaux de sa canne, en murmurant :

— Oui, monsieur, je les ramasse... pour les montrer à mon ami Bouffi... pour qu'il voie.... pour qu'il sache bien comment vous vous conduisez avec ses amis... Ah! saprédié!... nous verrons.

Le grand lion est parti avec les morceaux de sa canne. Horace le regarde aller en riant. Puis il dit à Tirebourg, qui est resté consterné pendant la scène précédente :

— Il s'en va furieux .. je m'en moque. J'ai bien fait de casser sa canne, n'est-ce pas, papa Tirebourg?

— Oh! non, monsieur! oh! non, je ne vous approuve pas!... Casser la canne d'un ami intime de M. Bouffi de Nogent... je n'aurais jamais osé faire cela, moi!

— Vous vous seriez laissé donner de la canne sur le dos, vous...

— Monsieur!...

— Oh! vous êtes un vieux capon! je le sais!... Mais je ne me repens pas de ce que j'ai fait; au contraire, j'en suis enchanté. Il y a longtemps que ce M. Floquart me déplaisait... Je vous gage bien qu'il ne fera plus tant de bruit avec ses pieds dans nos bureaux.

— Un ami tout particulier de M. le banquier!...

— Tant pis pour M. le banquier. En général, je crois qu'il ne choisit pas très-bien ses amis... et puis celui-ci...

Horace achève entre ses dents :

— Je ne sais pas ce que M. Bouffi tripote avec lui.... mais tout cela ne me semble pas bien clair... et il y a ici des comptes où l'on fait passer au débit du client des profits et pertes où l'on ne comprend goutte, et dans lesquels on ne fait jamais figurer les bénéfices. Décidément, si j'avais des fonds à placer, je crois que je ne les mettrais pas chez M. Bouffi de... je ne sais quel Nogent.

II

DÉPART POUR LA CAMPAGNE

On était arrivé à la fin de mai, le temps était superbe, et M. Bouffi dit à sa femme :

— Ma chère Hortense, j'ai arrangé pour demain notre partie de campagne, notre visite à la propriété de M. Duvalloir. Je sais que tu n'aimes pas aller en chemin de fer; d'ailleurs le chemin de fer nous laisserait encore à une lieue de Montagny. J'ai retenu chez mon carrossier sa plus vaste calèche, dans laquelle on tient six fort à l'aise, et, au besoin, quelqu'un peut encore se mettre près du cocher.

— Eh! mon Dieu! monsieur, qui emmenez-vous donc avec nous qu'il faille tant de places?

— Mais d'abord Burgrave et sa femme.

— Ah! quel ennui! voilà des compagnons de voyage bien amusants!...

— Ma chère amie, j'ai une affaire au ministère de

l'intérieur, qui se trouve justement dans la division dont le frère de Burgrave est chef. Vous devriez savoir que je n'agis jamais sans raison. Après tout, madame Burgrave est ridicule, cela vous amusera; et puis, pour toutes les dépenses de la journée, il est bien entendu que chaque homme en payera sa part.

— Un pique-nique !... ah! fi !... que c'est mauvais genre!...

— Madame, si on se rendait chez moi, il est bien certain que personne ne payerait; mais ceci est un voyage à frais communs. Ensuite, nous aurons Coquelet et sa femme.

— Ah! j'en étais sûre! vous avez pris ces gens-là en amitié... vous ne pouvez plus vous passer d'eux!

— C'est-à-dire que c'est Coquelet qui ne peut plus se passer de moi... et cela m'arrange; je le dirige dans l'emploi de ses fonds... et puis il est possible qu'il achète la propriété de M. Duvalloir.

— Mais je croyais que c'était vous, monsieur, qui aviez l'intention de l'acheter.

M. Bouffi ne répond pas à cette réflexion de sa femme et continue :

— Ensuite, comme nous pouvons encore emmener un cavalier...

— Ah! je devine... votre cher ami Floquart sans doute.

— Non, madame, non... je n'emmène point Floquart... depuis quelques jours il me fait la mine... il me bat froid!... ma foi, je le laisse.

— Et par quel hasard ce refroidissement entre deux amis si intimes?

— Ah! c'est à cause d'une scène qu'il a eue, il y a

peu de jours, avec mon nouveau commis, Horace Bermont. Floquart voulait absolument que je misse ce jeune homme à la porte.

— Renvoyer ce jeune Horace, et pourquoi donc cela? Il est fort bien, fort convenable, ce jeune homme... A quel propos M. Floquart prétend-il faire chasser vos employés?

— C'est que mon nouveau commis a une très-mauvaise tête... et Floquart, qui est quelquefois trop sans façon, lui aura parlé d'une manière un peu leste. Cependant M. Tirebourg m'a assuré que c'était Horace qui avait tort.

— Tirebourg !... est-ce que vous devez vous en rapporter à ce vieux grognon !... Enfin, cette scène...

— Floquart ayant tapé avec sa canne sur le bureau de mon jeune teneur de livres, celui-ci s'est emparé de la canne et l'a cassée en plusieurs morceaux.

— Il a bien fait! il a très-bien fait!... cela apprendra à votre Floquart à être plus poli.

— Il a bien fait!... non, il n'a pas bien fait... il a eu tort, au contraire... on ne doit pas se permettre de tels emportements avec les personnes qui viennent chez moi. Floquart est venu me trouver le soir même; il était furieux... il m'a montré les morceaux de sa canne... il voulait que je misse immédiatement mon nouveau commis à la porte. Je lui ai dit : « Mon cher, ce jeune Horace travaille parfaitement... il fait en quelques heures ce que mes autres employés font à peine en une journée... il calcule très-bien, il écrit l'anglais comme le français. Je ne trouverais pas facilement quelqu'un qui en fasse autant que lui... surtout pour les appointements que je lui donne... Par conséquent, je ne veux

pas le renvoyer... D'ailleurs, c'est encore un enfant, qui agit sans réflexion! Mais je lui dirai de vous faire des excuses... » Floquart se calma un peu en disant : « Alors, qu'il me fasse des excuses! » Le lendemain, j'allai trouver mon nouvel employé, je lui dis : « Vous avez commis une action très-blâmable en cassant la canne de M. Floquart, vous lui devez des excuses; je compte que vous lui en ferez. » Savez-vous ce que le jeune Horace m'a répondu, madame?

— Achevez, monsieur, achevez, de grâce!

— Il m'a répondu : « Bien loin de faire des excuses à ce M. Floquart, je recommencerais ce que j'ai fait, s'il me parlait avec la même insolence; mais si ce monsieur se trouve offensé, si c'est une réparation qu'il veut, dites-lui que je suis tout prêt à lui rendre raison au pistolet ou à l'épée : qu'il choisisse l'arme qu'il voudra, et je suis son homme. »

— Très-bien répondu!... ce jeune Horace est brave? ah! j'aime cela, moi!

— Eh! madame! vous aimez cela!... voilà bien les femmes, qui s'enthousiasment pour tout ce qui a l'air chevaleresque... Comme ce serait joli de se battre pour une canne cassée!

— On s'est souvent battu pour moins que cela, monsieur!

— J'ai rapporté à Floquart la réponse de mon jeune commis, en tâchant de lui faire comprendre que c'était un braque, une mauvaise tête! et que tout cela ne méritait pas qu'il s'en occupât davantage... Là-dessus Floquart m'a quitté, et, comme je vous le disais tout à l'heure, depuis cette affaire il vient beaucoup moins... je lui ai cependant enseigné un chemin... En passant par

la cour, il peut venir à mon cabinet sans passer par les bureaux.

— Et il n'aura pas peur que ce jeune Horace, avec lequel il ne veut pas se battre, le regarde encore de travers... ah! ah! voilà bien ces hommes qui font tant de bruit!... tant d'embarras... et qui reculent dans l'occasion!... Mais enfin, revenons à la partie de campagne; il vous reste encore une place, il me semble...

— Oui, une place d'homme... nous serions alors quatre pour payer : ce serait plus commode... chacun son quart. J'avais proposé à M. Duvalloir de venir avec nous, je pensais qu'il serait bien aise de faire voir lui-même sa propriété, mais il a refusé, il a prétexté des affaires!... Je crois qu'il a pris son domaine en aversion. Quand on lui propose d'y aller avec lui, il ne veut jamais! Je cherche... A qui diable pourrais-je proposer d'être de cette partie ?... Si je le disais à M. de Nerval ou à Beaupré...

— Ah! monsieur, de grâce!... Des hommes bêtes comme des oies... c'est déjà bien assez de la société que vous avez choisie.

— Si je le proposais à M. Grangeville?...

— Pour qu'il joue au bilboquet tout le long de la route...

— Ou bien à Bichonneau?...

— Ah! si vous voulez payer sa part, alors il acceptera...

— Non pas, vraiment... Ah! pardieu! nous cherchons, et je ne songeais pas à celui qui accepte toutes les parties qu'on lui propose... Grébois! voilà notre affaire!

Madame Bouifi affecte un air contrarié en répondant :

— Ah!... M. Grébois... pour qu'on dise encore qu'il

vient partout avec nous... qu'il est mon sigisbé!...

— Bon! bon! il est bien question de ces niaiseries-là... Oui, oui, Grébois : il est aimable, lui; au moins, tu auras quelqu'un pour causer. Je vais lui écrire tout de suite un mot... je suis sûr qu'il acceptera.

M. Bouffi quitte sa femme, qui se dit :

— Je savais bien qu'il arriverait à M. Grébois!... d'abord j'aurais refusé tous les autres... mais je me serais bien gardée de le lui proposer.

Le lendemain, sur les neuf heures du matin, une superbe calèche est devant la porte du banquier, car c'est chez lui qu'on doit se réunir. Le rendez-vous est pour neuf heures précises, mais au quart personne n'est encore arrivé. C'est M. Grébois qui se présente le premier avec son domestique, qui est porteur d'une caisse en bois blanc que l'ex-avoué fait placer dans un des coffres de la voiture.

— Voilà toujours Grébois, dit M. Bouffi.

— Est-ce que je suis en retard? demande ce monsieur en saluant respectueusement la belle Hortense.

— Non, vraiment, et vous êtes le premier.

— Il est pourtant neuf heures vingt, dit M. Bouffi; vous verrez que ces dames se feront attendre...

— Moi, messieurs, vous voyez que je suis prête.

— Et vous avez une toilette charmante, madame.

— Oh! toilette de campagne... tout ce qu'il y a de plus simple.

— Je crois que nous aurons une journée superbe.

— C'est pour cela qu'il serait dommage de partir tard.

— Est-ce loin, ce village de Montagny?

Mais, à douze bonnes lieues d'ici... il nous faudra au moins trois heures...

— Que les chevaux ne feront pas tout d'une traite...

— Nous nous arrêterons en route pour déjeuner...

— Ah! voilà M. et madame Coquelet.

Le couple Coquelet, qui n'a déjà plus l'air d'être dans la lune de miel, arrive en toilette d'été. Monsieur s'est mis en planteur, pantalon et paletot de piqué blanc, chapeau panama, petite cravate de soie, nouée à la Colin. Mais comme ce monsieur est fort laid et qu'il n'a pas d'élégance dans la tournure, il porte si mal son costume qu'il a l'air d'un garçon meunier. Madame, qui est assez gentille, est fraîche et rose avec son chapeau de paille d'Italie et sa robe fond blanc, semée de petits bouquets de violettes.

— Nous voici un peu en retard; c'est la faute de ma femme, dit M. Coquelet; elle n'en finit pas à sa toilette... Quand donc les femmes sauront-elles s'habiller aussi vite que les hommes!

— Quand elles porteront des culottes probablement! répond la jeune femme d'un air moqueur et en allant embrasser madame Bouffi. N'est-ce pas, madame, que ces messieurs sont ridicules de vouloir que nous nous habillions aussi vite qu'eux?... Est-ce que notre toilette n'exige pas cent fois plus de soins?... Est-ce que la coiffure seule ne demande pas beaucoup de temps? .. Tandis que les hommes, quelle différence!... Ils n'ont pas besoin de rien mettre sur leur tête, ils sont toujours coiffés!...

— Ah! nous sommes toujours coiffés!... Eh bien! elle est aimable, ma femme!... Qu'en dites-vous, messieurs?... Euphrasie, faites donc attention à mieux tourner vos phrases!

— Qu'est-ce que c'est, monsieur? tâchez donc de ne

point entendre de travers, vous !... Vous direz moins de bêtises !

— Décidément, ils ne sont plus dans la lune de miel ! murmure M. Grébois en regardant la superbe Hortense.

— Qu'est-ce que vous avez dans ce petit paquet que vous tenez avec tant de soin sous votre bras, Coquelet ?

— Ça... oh !... c'est quelque chose de bon... de délicieux... C'est que je suis un homme de précaution, moi !

— Je gage que ce sont des macarons... des biscuits, dit madame Bouffi.

— Non, belle dame, ce sont des cigares première qualité... *Londrès*, *Panatellas*... tout ce qu'il y a de meilleur !

— Comme cette précaution est aimable pour nous ! dit la jeune femme ; ces messieurs viennent avec nous pour fumer ! Ils pensent d'avance à fumer ! Ils ont peur que les munitions leur manquent !... Que deviendraient-ils s'ils n'avaient pas de quoi fumer ?... Ils se trouveraient mal, ils mourraient d'ennui à côté de nous... Oh ! le tabac !... le tabac !... Il faudra appeler ce siècle-ci le siècle du tabac ; n'est-ce pas, madame ?

— Apprenez, ma chère amie, que les hommes ont toujours fumé ! dit M. Coquelet avec impatience.

— Pas les Français... oh ! pas les Français ! Ils laissaient cela aux Allemands, aux Flamands, aux Hollandais !... mais aujourd'hui ils luttent avec eux... c'est à qui crachera le plus !... Ah ! ah ! ah ! quel joli passe-temps...

— Ma belle dame, dit le banquier, quand vous avez épousé Coquelet, est-ce qu'il vous a dit qu'il ne fumait pas ?

— Je ne le lui avais pas demandé !... Je croyais, moi, qu'il lui suffirait de voir que cela me déplaisait pour ne point fumer... et dans les premiers jours de notre mariage... oh! il ne fumait pas... ou, du moins il se cachait pour le faire ; mais maintenant !... monsieur ne se gène plus, et cela devient une fureur!... Il fume le matin, dans la journée, après-midi, le soir... enfin, ne veut-il pas à présent fumer dans son lit !...

— Dans son lit ? ah!... c'est trop !

— Moi, je dis que c'est une maladie. . que cela doit s'appeler la pipomachie !... la fumomachie!... et que les médecins devraient chercher un remède à cela comme aux autres maladies !

Pendant que sa femme parle, M. Coquelet s'est promené avec impatience dans le salon ; lorsqu'elle a fini, il s'approche d'elle et lui dit à l'oreille :

— Plus tu te plaindras de ce que je fume, et plus je fumerai !

— C'est bon, je sais bien ce que je ferai, alors !

Pour mettre fin à cette conversation, qui prend un ton d'aigreur très-prononcé entre les deux époux, M. Bouffi s'écrie :

— Nous n'attendons plus que M. et madame Burgrave ! Il est dix heures moins le quart, ils m'avaient promis d'être ici à neuf!

— Oh! madame Burgrave se fait toujours attendre!

— C'est qu'elle veut se faire belle, et cela doit lui demander beaucoup de temps.

— Et c'est du temps de perdu !

— Ah! messieurs, que vous êtes méchants!... Si les femmes prennent tant de soins, n'est-ce pas pour vous plaire?

— Elles nous plaisent bien sans cela...

— A la bonne heure! M. Grébois est galant, lui! Je gage que ce n'est pas un fumeur! Est-ce que vous fumez, monsieur?

— Très-peu, madame.

— Très-peu!... j'en étais sûre! Du moment qu'un homme est galant, aimable près des dames, soyez certain que ce n'est point un adorateur du cigare.

— Ah! les voilà!... les voilà enfin! dit madame Bouffi, qui se tenait près d'une fenêtre; mais, mon Dieu! qu'est-ce que madame Burgrave a donc mis sur sa tête? Tout un panier de fleurs, je crois... c'est d'un volume effrayant!

— Comme ce sera commode en voiture!

Les époux Burgrave entrent dans le salon. La sensible Rosalvina a un immense chapeau de paille à grands bords, et qui est tellement couvert de bouquets et de guirlandes que cela ressemble à un éventaire de bouquetière que cette dame aurait attaché sur sa tête; ce chapeau doit être excessivement lourd, aussi madame Burgrave est-elle déjà en nage. Sa robe est aussi excentrique que son chapeau. Sa crinoline lui donne tellement de circonférence que plusieurs personnes pourraient facilement se cacher derrière sa jupe. L'entrée de cette dame fait pousser à la société des cris qui ne sont pas absolument d'admiration, et la belle Hortense ne peut s'empêcher de dire :

— Mon Dieu! mais cette dame remplira à elle seule tout le fond de la calèche!... elle aurait bien dû alors avoir une voiture à part.

— Bonjour, chères dames, bonjour, messieurs... ouf!... il fera bien chaud!... nous sommes un peu en

retard, je crois... ce n'est pas ma faute! je puis vous urer que j'étais prête, mais M. Burgrave avait oublié quelque chose, qu'il a absolument voulu aller cher cher... je ne sais pas ce que c'est...

— Probablement une aimable surprise pour ces dames? dit le banquier en regardant M. Burgrave qui se contente de sourire en saluant tout le monde.

Rosalvina va se poser devant une glace en disant :

— Nous sommes venus fort vite... j'ai très-chaud... je crains que cela ne m'ait décoiffée. Comment me trouvez vous, messieurs?

— Vous êtes magnifique... mais beaucoup trop parée pour une partie de campagne.

— Mais non... une robe blanche... un chapeau de paille... que voulez-vous de plus simple?

— Mais un chapeau surchargé de fleurs...

— Je les aime beaucoup!

— Qui se ressemble s'assemble, dit M. Grébois en s'inclinant devant madame Burgrave, qui lui lance un regard tendre en répondant :

— Ah! que c'est joli!... ah! il n'y a que M. Grébois pour dire de ces choses-là!...

— En voiture, mesdames, en voiture, je vous en prie; voilà dix heures, et nous avons encore douze lieues à faire.

— Eh bien! partons.

— Partons.

— N'oubliez rien, surtout.

— Ah! mon ombrelle.

— Moi, j'ai la mienne.

— Moi, je n'en ai pas pris, dit Rosalvina; mon chapeau me garantit suffisamment.

— Je le crois bien, dit M. Burgrave; il est plus large que mon parapluie!...

Tout le monde est descendu. Au moment de monter dans la calèche, Rosalvina s'écrie :

— Eh bien!... où est donc le petit neveu? je ne le vois pas.

— Oswald reste au bureau, madame; il faut bien que quelqu'un puisse répondre pour moi; et d'ailleurs, il n'y aurait pas de place pour mon neveu... c'est tout au plus si vous pourrez tenir... votre robe m'effraye... Montez, madame Coquelet.

La jeune dame prend un coin du fond, madame Bouffi a déjà pris l'autre; mais lorsque madame Burgrave veut s'asseoir entre ces deux dames, celles-ci poussent des cris... la crinoline de Rosalvina les couvre, les étouffe, les cache, les empêche de faire un mouvement.

— Il n'y a pas moyen de tenir comme cela, dit madame Coquelet.

— Le voyage serait un supplice! dit Hortense, nous serions entièrement privées d'air.

— En effet, dit Rosalvina, nos robes tiennent trop de place.

— La vôtre, madame, dites la vôtre!

— Moi, je ne porte jamais de crinoline!

— Eh bien! mesdames, je vais vous débarrasser de moi... cela m'est égal d'aller en arrière, je vais me mettre entre deux de ces messieurs... prenez l'un d'eux entre vous... le plus mince.

— C'est M. Coquelet... venez près de nous, monsieur Coquelet.

— Mesdames, ce serait avec joie, mais. moi, je vais

me placer à côté du cocher, parce que de cette façon je pourrai fumer pendant la route.

— Ah! quelle horreur!... Voyez-vous, mesdames, il ne peut point se passer de fumer.

— Eh bien! qu'il se mette près du cocher, dit M. Bouffi; le plus mince maintenant, c'est Grébois... Allons, Grébois, placez-vous entre ces dames.

— Cette place est une faveur, dit l'ex-avoué en faisant sa bouche en cœur, trop heureux si ces dames ne m'en trouvent pas indigne.

— Et maintenant, messieurs, à nous trois!... s'écrie Rosalvina.

— Veuillez vous asseoir d'abord, madame.

— Non, vraiment... vous vous mettriez ensuite sur ma robe et me chiffonneriez... Prenez vos coins; en m'asseyant après vous, ma robe flottera légèrement sur vous... vous la froisserez moins.

Ces messieurs font une légère grimace en s'asseyant. Ils en font une bien plus grande, lorsque la grosse blonde, en se laissant aller entre eux, les couvre jusqu'au menton avec les plis de sa jupe. Mais le mari n'ose rien dire, tandis que M. Bouffi murmure :

— C'est une mode bien incommode!

On part. Le temps est superbe et le soleil brûlant. Mesdames Bouffi et Coquelet développent leurs ombrelles; M. Grébois se trouve à l'ombre dessous; il paraît très-satisfait de sa position et fort content d'être pressé entre ces deux dames.

Ces messieurs en face sont presque à l'ombre, grâce à l'immense chapeau de Rosalvina qui les abrite mieux qu'un parasol. Quant à cette dame, on ne voit que le bout de son nez, mais personne ne s'en plaint.

Le commencement du voyage se fait assez silencieusement. On regarde la route, on tâche de se mettre un peu à son aise. M. Coquelet fume, et ne fait que s'écrier :

— Je suis bien mieux que vous, moi, je ne suis pas gêné et je fume !

— Monsieur, chacun son goût, dit Grébois; moi, je ne donnerais pas ma place pour la vôtre.

— Moi, je donnerais bien la mienne, se dit M. Boufh.

— Par quelle route prenons-nous?

— Ma foi, je ne sais trop ; mais le cocher le sait, lui. Nous allons par Morfontaine, route du Bourget et de Gonesse, n'est-ce pas, cocher?

— Oui, monsieur; et puis nous nous arrêterons à Vauderland. C'est à cinq lieues de Paris, les chevaux s'y reposeront.

— Et nous autres nous y déjeunerons.

— Oh ! oui, bien dit!... nous déjeunerons.

— Est-ce que vous avez déjà faim, monsieur Burgrave?

— Ma foi, cela commence.

— Messieurs, pensez-vous que nous trouverons à déjeuner dans ce Vauderland?

— Oui, madame; est-ce qu'on ne déjeune pas partout?

— Oui, mais pas de la même manière.

— Cocher, est-ce une ville, Vauderland?

— Non, madame; c'est un tout petit village.

— Un tout petit village!... vous l'entendez, c'est inquiétant. .

— Cocher, trouverons-nous à déjeuner à Vauderland?

— Oh! oui, monsieur! il y a une auberge où s'arrêtent tous les charretiers.

— Cela promet, dit madame Coquelet; je crois que nous aurions dû emporter de Paris des comestibles!

— C'eût peut-être été plus sage!

— Mon mari n'a songé qu'à emporter des cigares.

— Et vous, Ernest, dit Rosalvina à son mari, quel est donc cet objet que vous teniez tant à emporter... que vous avez couru chercher au moment de partir?

M. Bargrave sort de sa poche un papier qu'il développe et dans lequel il y a de ces petits morceaux de blanc préparés que l'on trouve dans toutes les salles de billard. Il les montre à la société en disant :

— Voilà... j'ai pensé que là-bas on pourrait bien n'en pas trouver.

— Qu'est-ce que ces petits morceaux de blanc? à quoi cela sert-il, monsieur?

— Madame, quand on joue au billard avec des queues à procédés, on met de ce blanc au bout, et cela est indispensable pour faire des effets de queue.

— C'est très-bien! l'un emporte de quoi fumer, l'autre ce qu'il lui faut pour jouer au billard... ils pensent à eux, mais aucun d'eux n'a songé à nous!... Oh! ces maris!... Voyons, monsieur Bouffi, vous devez avoir aussi emporté quelque chose à votre usage, vous... Dites-nous ce que c'est?

— Moi, mesdames... ma foi, je dois vous avouer que je n'ai pensé qu'à prendre mon agenda sur lequel je prends des notes.

— Est-ce que vous comptez entamer quelque négociation là-bas?

— On ne sait pas, mesdames; il faut toujours avoir son carnet, c'est indispensable.

— Mon Dieu! qu'il fait chaud! murmure madame Burgrave en s'essuyant le front avec son mouchoir.

— C'est ton chapeau qui t'écrase, Rose, je t'ai prévenue que tu étoufferais là-dessous.

— Quand vous m'appellerez Rose, monsieur, je vous pincerai à vous faire crier!

— Madame, dit Hortense, si vous ôtiez quelques-unes des couronnes qui garnissent la passe de votre chapeau, il serait moins lourd, et tomberait moins sur vos yeux.

— Et il y aurait encore assez de fleurs dessus, murmure M. Burgrave en tâchant de sortir une de ses jambes de dessous la robe de sa femme.

— Non, madame, non, je n'ôterai rien à mon chapeau... J'en serais bien fâchée... il est trop joli comme il est... D'ailleurs, ce n'est pas lui qui me fait suer... c'est le temps! le soleil!

— Moi, je n'ai pas trop chaud! dit madame Coquelet; monsieur Grébois, approchez-vous donc... vous craignez de me gêner... j'ai beaucoup de place... Vous êtes mal assis...

M. Grébois préférait se serrer contre madame Bouffi qui ne s'en plaignait pas. Cependant il fait un petit mouvement en arrière en disant :

— Je vous assure, mesdames, que je suis fort bien assis... Je voudrais faire cent lieues ainsi!

— Ah! Dieu! pas moi! dit Rosalvina en soutenant le bord de son chapeau qui lui retombe sur le nez... Messieurs, avançons-nous.

— Madame, nous ne sommes encore qu'au Bourget!

Un serpent!... un serpent... (Page 59).

— Et comme cette route est monotone. Point de rochers... de torrents, de précipices!

— Vous en trouverez fort peu aux environs de Paris... Ceci est ce qu'on appelle une belle route! mais je suis de votre avis, madame, je ne trouve rien d'ennuyeux comme ces routes bien droites, bien plantées d'arbres, bien uniformes, sur lesquelles on fait plusieurs lieues sans voir si l'on avance... Alors, je préfère les chemins de fer, parce qu'avec eux on ne voit pas la route.

— Dieu! qu'il fait chaud! Ernest, avez-vous des pastilles rafraîchissantes?

M. Burgrave présente ses petits morceaux de blanc en disant :

— Je n'ai que cela. Et sa femme les repousse si brusquement que tout ce qui sert eux effets de queue tombe dans la voiture. Le pauvre mari fait ce qu'il peut pour sortir de dessous sa femme afin de ramasser ses petits carrés de blanc, mais il lui est impossible d'y parvenir. M. Grébois le calme en lui disant :

— Rassurez-vous, nous les retrouverons quand ces dames seront descendues.

III

DÉJEUNER A VAUDERLAND

— Nous voici à Vauderland ! crie enfin le cocher.

— Ah ! Dieu merci... Arrêtez-nous devant la meilleure auberge.

— Il n'y en a qu'une dans l'endroit, monsieur, ainsi il n'y a pas à choisir.

La calèche s'arrête devant une grande maison dont la façade est très-large, mais qui ne s'élève qu'à deux étages. Une grande porte charretière laisse voir une vaste cour encombrée de fumier, de bois, de plâtras, semée par ci par-là de mares boueuses, et dans laquelle se promènent fièrement des poules, des canards, des oies et des dindons.

— Ah ! mon Dieu, est-ce que nous allons entrer là-dedans ? s'écrie la belle Hortense en regardant la cour. Mais, c'est affreux... nous ne pourrons pas y marcher...

— Nous y laisserons nos chaussures !

— Rassurez-vous, mesdames, vous ne passerez point

par la cour... Mais d'abord il faut descendre de voiture.

— Ah! oui, procédons au déballage! dit M. Coquelet qui est déjà en bas et continue de fumer.

— Au déballage! dit la jeune femme. Comme c'est galant, mon mari nous prend apparemment pour des paquets!

M. Grébois est déjà hors de voiture, il donne la main à Hortense et à la jeune Euphrasie. Madame Burgrave n'a pas encore bougé, quoique ses malheureux voisins lui crient :

— Eh bien! madame!... quand vous voudrez?... Nous ne pouvons descendre qu'après vous, puisque vous êtes sur nous.

— Une minute, messieurs, une minute!... vous êtes bien pressés!... J'ai de la peine à remuer mes jambes... on dirait qu'elles sont collées ensemble...

— Ah! mon Dieu! si elles n'allaient pas se décoller!...

— Ah! m'y voilà... ouf!... Qui est ce qui m'aide à descendre?... Ah! monsieur Grébois!... à la bonne heure! voilà un homme galant...

Et, pour récompenser M. Grébois de sa galanterie, cette dame se laisse aller dans ses bras avec tant d'abandon que l'ex-avoué tomberait en arrière avec elle si le maître de l'auberge ne se trouvait pas heureusement derrière lui, et ne lui faisait un rempart de son corps en disant :

— Ohé!... attention... c'est pas du casuel, mais ça pourrait s'abîmer tout de même !

— Oui, dit Coquelet en riant, et puis il pourrait y avoir du visuel.

La société entre dans une grande salle garnie de tables et de bancs en bois ; là, plusieurs charretiers sont assis et en train de boire.

— J'espère bien que nous n'allons pas rester ici! dit madame Boufli en jetant un regard de dédain du côté des buveurs.

— Soyez donc tranquilles, mesdames .. Monsieur l'aubergiste, nous voudrions déjeuner... mais d'abord, où allez-vous nous mettre?

— Si ces messieurs et ces dames veulent que je leur dresse ici un beau couvert... ce sera l'affaire d'un instant...

— Non, nous voulons une pièce... rien que pour nous.

— Alors, faut monter au premier... Là, vous serez bien à votre aise!... comme chez vous...

— Vous l'entendez, mesdames, montons au premier, où nous serons comme chez nous.

La société se dirige vers un escalier qui est au fond. Les charretiers se permettent de faire leurs réflexions en voyant passer les dames, et ils les font assez haut pour qu'elles soient entendues des voyageurs.

— Oh! bigre!... c'est du grand numéro... du huppé!... Ça ne va qu'en cabriolet, ça! dit l'un en voyant passer la femme du banquier. Un autre s'écrie en regardant madame Coquelet :

— Eh! eh! en v'là une que j'aimerais mieux trouver dans mon lit qu'une puce!

Enfin, lorsque passe madame Burgrave, une voix enrouée dit :

— Pus que ça de bouquets! Oh! ce chapeau!... c'est la mère de la société... elle met tous ses enfants à l'abri là-dessous!

La salle du premier ressemble beaucoup à celle du bas. Seulement il y a des chaises au lieu de bancs, et de plus un énorme lit à baldaquin dans le fond.

— Mais c'est encore fort laid ici, dit Hortense.

— Que voulez-vous, mesdames? à la guerre comme à la guerre; d'ailleurs nous ne séjournerons ici que le temps de déjeuner...

— Heureusement... Voyez ce carreau sale... ce plafond, traversé par des poutres... Quelle horreur!... et cet aubergiste nous dit que nous serons ici comme chez nous. Merci de la comparaison !

— Il a voulu dire que vous y seriez parfaitement libres de faire ce que vous voudriez, mesdames.

— Et ce lit... pourquoi faire ce lit! dit madame Coquelet.

— Tu ne sais pas pourquoi est faire un lit? répond M. Coquelet d'un air goguenard.

— Je sais bien que c'est pour se coucher... mais nous sommes venus ici pour déjeuner, et pas pour y coucher.

— Moi, dit Rosalvina, je voudrais bien savoir ce qu'ont dit ces hommes qui buvaient en bas, lorsque nous sommes passées... il m'a semblé qu'ils me comparaient à une puce...

— Précisément, madame! s'écrie Grébois, ils ont dit que vous en aviez la légèreté.

— Eh bien! pour des charretiers, savez-vous que ce n'est pas trop mal!...

L'aubergiste monte avec une servante, et couvre une table de linge blanc et de grosses assiettes de faïence.

— Monsieur, nous avons très-faim, qu'allez-vous nous donner pour déjeuner?... et le plus vite possible...

— Ce que j ai de prêt... d'abord de la gibelotte de lapin...

— Oh! non, pas de lapin, pas de lapin!... s'écrient les dames.

— Je l'ai en horreur.

— Moi, je n'ai jamais voulu y goûter.

— C'est souvent du chat.

— Mesdames, je vous apporterai la tête.

— Ah! fi! non, non, pas de lapin.

— Alors, j'ai du lard. Quant aux choux, ils ne seront cuits que dans une heure.

— Est-ce que vous n'avez pas des côtelettes?

— Non; le boucher ne tuera que demain.

— De la volaille... il y en a plein votre cour.

— Ah! oui, on peut en tuer, mais ce sera long.

— Monsieur l'aubergiste, dit Grébois, faites-nous tout simplement une bonne omelette aux fines herbes; cela nous suffira, j'espère, avec ce que nous avons.

— Avec ce que nous avons? dit la compagnie, mais nous n'avons rien.

— Mesdames, j'avais prévu ce qui arrive, c'est pourquoi je me suis permis de prendre mes précautions. Monsieur Coquelet, si vous voulez bien venir avec moi, nous allons chercher un petit coffre que j'ai fait mettre dans la voiture.

— Volontiers; je vous suis.

— Il a emporté des provisions!... Ah! ce M. Grébois est un homme charmant!...

— Ma foi, messieurs, il faut convenir qu'il n'a pas pensé qu'à lui, au moins.

— V'là toujours le couvert mis, dit l'aubergiste, on va vous apporter du vin... en attendant, messieurs, mesdames, faites comme chez vous.

— Il est insupportable, avec son : comme chez vous... cet homme!... mais que veut-il donc que nous fassions!

Le coffre est apporté par Grébois et Coquelet. On en

retire un superbe pâté, un homard, une volaille froide, un saucisson de Lyon et un frais; une bouteille de madère et deux de champagne.

A chaque objet que l'on met en évidence, ce sont des cris de joie, d'admiration, cela se termine par un : Vive Grébois! général.

Et madame Burgrave y ajoute :

— Venez m'embrasser... vous l'avez bien mérité !

Cette dernière récompense semble terrifier Grébois qui, cependant, se décide à aller fourrer sa tête sous le grand chapeau, d'où il se hâte de la retirer.

L'aspect des provisions apportées par ce monsieur a ramené la gaieté sur tous les visages. On se met à table gaiement. Madame Burgrave se décide à ôter son chapeau pour déjeuner, elle le passe à son mari en lui disant :

— Ernest, portez cela sur le lit... posez-le avec précaution.

M. Burgrave prend le chapeau de paille, qu'il porte comme s'il tenait un plat d'œufs à la neige, en murmurant :

— Il est très-lourd... je ne voudrais pas être condamné à l'avoir sur ma tête.

— Ah! je dois être bien décoiffée maintenant... mes cheveux sont tout en désordre... et pas une glace dans cette chambre! c'est inconcevable!...

— Madame Burgrave, venez donc déjeuner, au lieu de chercher un miroir... nous attaquons le homard... Holà! monsieur l'hôte!. . de l'huile et du vinaigre, si c'est possible.

— Entamons le pâté en attendant.

— Il est de volaille... Grébois ne fait pas les choses à demi.

— Il est délicieux, ce pâté... voyons maintenant le vin de l'endroit,

— Ah! fichtre!... c'est du piqueton! on aurait pu s'en servir pour accommoder le homard.

L'hôte monte avec un huilier; il demeure en admiration devant les mets qui couvrent la table, et s'écrie :

— Oh! oh! pus que ça de nanan!..

— Vous le voyez, monsieur l'aubergiste, nous faisons comme chez nous... Mais est-ce que vous ne pourriez pas nous donner de meilleur vin que celui-ci? N'en avez-vous pas d'autre?

— Si fait! oh! si fait!... j'ai du vieux... de l'ancien... qu'on garde pour les amis... mais je le vends trente sous.

— Nous ne marchanderons pas... donnez-nous du vin des amis.

— Tout de suite... et votre omelette, on va vous monter ça... Est-ce que vous ne prendrez pas une belle salade de romaine, avec ça?

— Donnez-nous une salade... mais du vin d'abord.

— Tout de suite.

L'hôte va descendre... Rosalvina court après lui et l'arrête :

— Monsieur l'hôtelier... il nous manque ici quelque chose d'essentiel. . quelque chose dont les dames ne peuvent point se passer, et que l'on devrait cependant trouver toujours dans une chambre à coucher... .

— Ah! je comprends, ma petite dame. je comprends. . comment! est-ce qu'il n'y en a pas un sous le lit?

— Sous le lit!... Qu'est-ce à dire, monsieur, et que croyez-vous donc que je vous demande?

— Dame!... c'est tout simple... un pot de chambre...

— Ah! quelle horreur ! quelle supposition!... je vous demande une glace, monsieur, un miroir où l'on puisse se regarder, enfin... se voir, pour se coiffer...

— Ah! c'est ça que vous voulez... c'est différent! un miroir!... Jeannette va vous en monter un avec l'omelette.

Madame Burgrave revient se mettre à table, où la société rit beaucoup du quiproquo de l'aubergiste; celui-ci apporte de son vin des amis, que l'on trouve tout aussi mauvais que le premier; mais, en revanche, le pâté est délicieux, la volaille très-tendre, le homard d'une extrême fraîcheur, et les saucissons parfaits. On se décide à arroser tout cela avec le champagne et le madère.

— Mais il n'en restera plus pour dîner, dit Hortense.

— Oh! ma foi, tant pis!... dit le banquier, déjeunons bien d'abord... et qui sait? nous trouverons peut-être où nous allons une auberge bien fournie... A la rigueur, nous irons dîner à Ermenonville, où il y en a de très-confortables.

— C'est bien dit! s'écrie M. Coquelet; alors ne ménageons ni les provisions, ni le liquide... Je propose la santé de M. Grébois...

— Ah! messieurs, de grâce!... à ces dames avant tout!...

— A la bonne heure!... je reconnais l'homme galant...

La servante monte l'omelette et un miroir. Rosalvina pousse un cri de joie et quitte vivement sa place pour aller s'emparer du miroir. Pendant qu'elle arrange ses cheveux, M. Bouffi dit à M. Burgrave :

— Est-ce qu'en voiture, nous allons encore nous re-

mettre sous les jupons de votre femme? je vous avouerai que cela ne me tente guère.

— Ni moi non plus!... mais comment faire?

— Si du moins les jupes pouvaient se chiffonner... on les aurait bien vite aplaties; mais cette maudite crinoline se redresse toujours... Si l'on peut monter derrière la voiture, je m'y mettrai; je préfère cela à être emmitouflé dans des étoffes... sans compter un énorme chapeau dont les bords me frottent constamment la figure.

— Oui, son chapeau est un peu grand, je le lui avais dit... elle étouffe avec; mais elle ne veut pas m'écouter...

Le déjeuner est fini, il ne reste que très-peu de pâté et des bouts de saucissons, on replace les reliefs dans le coffre; déjà le cocher a reçu l'ordre d'atteler. M. Coquelet est descendu fumer devant la maison; madame Bouffi et la jeune Euphrasie se promènent un peu plus loin, en examinant le village de Vauderland, qui n'est pas beau. Madame Burgrave est encore occupée à mettre son chapeau, bien que son mari lui crie d'en bas :

— On va partir, Rose..... Rosabellina..... descendez-vous!...

— Une minute, monsieur; on me laissera bien le temps de me coiffer...

Le banquier examinait la calèche; on ne pouvait tenir derrière que debout, et cette manière de voyager le séduisait peu. Il cherchait dans sa tête quel moyen il pourrait employer pour ne point faire encore la route sous la crinoline de madame Burgrave, lorsque, en passant devant la maison, il aperçoit sur le rebord d'une

fenêtre une vieille brosse de chiendent qui semble mise au rebut; il la prend, la montre à l'aubergiste et lui dit :

— Ajoutez cela sur la carte...

— Oh! ça ne vaut pas la peine... si ça peut vous être bon à quelque chose, ne vous gênez pas... faites comme chez vous!

M. Bouffi a caché la brosse sous son paletot. On remonte en voiture, on se replace dans le même ordre; M. Coquelet est déjà sur le siége du cocher. Rosalvina ne s'assied qu'après ses deux voisins, sur lesquels elle étale de nouveau la jupe de sa robe. On part; mais, au bout de quelques minutes, madame Burgrave fait un bond, en s'écriant :

— Ah! qu'est-ce qui me pique?

— Vous vous êtes piquée, madame?

— Pas moi... mais j'ai senti sous ma... sous mon... Aïe!... encore!... aïe!... je ne peux pas rester comme cela... c'est affreux!...

— Permettez que je me lève, madame, dit M. Bouffi, et que je cherche ce qui vous incommode...

Une fois levé, ce monsieur cache vivement la brosse, puis se laisse aller sur la robe qu'il écrase, en disant :

— Je n'ai rien trouvé...

— Ah! monsieur... mais vous êtes sur ma robe maintenant!

— Ma foi, madame, puisque j'y suis, j'y resterai!... il n'en sera ni plus ni moins à présent, le mal est fait; d'ailleurs, vous êtes mieux, vous voyez que rien ne vous pique plus.

Rosalvina n'ose pas bouger; bientôt la route devient plus pittoresque; en approchant de Morfontaine, on

trouve des rochers, de véritables rochers, produits par la nature. Les dames sont enchantées; elles admirent le site, le paysage, et M. Bouffi profite d'un moment où tout le monde regarde un superbe point de vue, pour jeter sur la route la brosse de chiendent.

IV

LA PRAIRIE AUX COQUELICOTS

Quand on a passé Ermenonville, le cocher demande son chemin pour arriver au village de Montagny ; on lui indique un chemin fort mal entretenu, et dans lequel les roues de la calèche enfoncent à chaque instant dans des ornières, ce qui fait pousser des cris de frayeur aux dames, et beaucoup rire les messieurs.

— Quel affreux chemin! Nous allons y verser! dit Rosalvina.

— S'il faut toujours passer par ici pour aller à la campagne de M. Duvalloir, dit madame Coquelet, cela ne donnera pas envie de l'acheter.

— Il doit y avoir une autre route... ce paysan nous aura mal indiqué.

— Il l'aura fait exprès, dit Grébois. Les paysans sont si méchants, ils aiment surtout à se moquer des Parisiens.

— Pourquoi?

— Ah! pourquoi!... Ils n'en savent rien eux-mêmes... Parce que ce sont des hommes de la nature, et que nous sommes des hommes policés. L'éducation nous apprend à être polis, la vie des champs ne corrige pas les gens grossiers. Mais il y a partout des exceptions... Voilà un paysan qui a une bonne figure, interrogeons-le... Cocher, arrêtez un peu.

— Eh! monsieur!... nous voulons aller au village de Montagny... sommes-nous dans le bon chemin?

— Oh! vous êtes sur le chemin, mais pas dans le bon... eh! eh!... pas dans le bon... Si vous vous en tirez avec votre voiture, vous aurez de la peine.

— Est-ce qu'il y avait un autre chemin, en venant d'Ermenonville?

— Oh! oui!... et une belle route... pavée à moitié!

— Vous voyez... ce paysan nous a trompés!

— Ah! si vous lui avez demandé le chemin le plus court, il ne vous a pas trompés; par ici, c'est ben plus court... mais faut y aller à pied... pas en voiture!

— Je crois que nous avons en effet demandé le chemin le plus court.

— Que devons-nous faire, maintenant?

— Dame! vous y êtes, faut continuer; d'ailleurs, vous en avez fait plus de la moitié... allez doucement... quand vous aurez dépassé le petit bois là-bas, ce sera meilleur... vous prendrez à gauche, et puis vous verrez bientôt devant vous la Prairie aux Coquelicots... vous serez arrivés!

— Merci, monsieur... Allons, cocher, en avant, avec précaution.

— La Prairie aux Coquelicots! dit madame Bouffi,

c'est la propriété dont notre neveu nous a parlé, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, et c'est tout à côté de la maison de M. Duvalloir.

— Aïe!... ah! grand Dieu! nous allons verser... cocher, prenez garde!

Rosalvina a si peur qu'elle ne s'occupe plus de sa robe, elle se jette tantôt sur son mari, tantôt sur le banquier; quelquefois même elle se jette en avant, et c'est M. Grébois qui la reçoit dans ses bras, et qui est obligé de la renvoyer à sa place comme un ballon.

— Est-ce que cette prairie est à vendre? demande M. Coquelet.

— Non, non, répond M. Bouffi, mais on nous en a parlé comme d'une charmante propriété.

— Il y a une maison avec la prairie, alors?

— Oui, une maison et un jardin.

— Ah! mon Dieu! nous versons!...

— Mais non, madame, nous ne versons pas... calmez-vous! dit M. Grébois en essayant de faire tenir son vis-à-vis à sa place; nous voici même bientôt au petit bois où la route sera meilleure, à ce qu'on nous a dit.

— C'est égal! voilà un voyage d'agrément dont je me souviendrai!

Le cocher est enfin sorti de la route aux ornières. Il tourne à gauche, monte une pente douce sur une route caillouteé, bordée de chaque côté par des taillis, puis au bout de cinq minutes, le chemin s'élargit, et l'on a devant soi un point de vue ravissant.

Sur la gauche, des taillis, des noisetiers, des mûriers sauvages, de beaux peupliers qui élèvent jusqu'aux nues leurs têtes fières et mobiles, et ne masquent point assez

la vue pour empêcher de découvrir des champs bien entretenus, de l'eau qui serpente à travers les pièces de terre, puis des vallées ornées de fabriques. Sur la droite, un joli village; plus loin, de charmantes villas, bâties avec élégance, les unes à l'italienne, les autres dans le style Louis XV; enfin, devant soi, une prairie de vingt arpents environ, qui forme un carré long, et qui est toute verdoyante, toute revêtue de luzerne, de trèfle, de serpolet, de thym; puis, sur cette verdure, la vive rougeur des coquelicots jette un éclat qui éblouit les yeux, en même temps que l'odorat est flatté par la douce senteur des plantes.

De loin en loin, quelques bosquets de noisetiers, quelques buissons de sureaux, quelques arbres isolés, coupent l'uniformité de la prairie, au milieu de laquelle est pratiqué un petit chemin qui ne doit être fréquenté que par des piétons. Sur la droite de la prairie, on voit une jolie maison bourgeoise avec ses dépendances. Enfin, un peu plus loin, commence un mur qui entoure un parc : c'est la propriété de M. Duvalloir. Entre ce mur et la prairie, est une route accessible aux voitures, et qui passe devant la maison bourgeoise, puis va jusqu'au village.

Les dames poussent des cris d'admiration en arrivant à cette partie de la route.

— C'est ravissant! c'est délicieux!

— Oh! comme cette prairie est rouge... ce sont des fraises? dit Rosalvina.

— Non, madame, ce sont des coquelicots... ils ont donné leur nom à cette propriété.

— Des coquelicots! Je veux m'en faire un bouquet... Descendons, mesdames, descendons.

— Volontiers, nous avons été assez de temps en voiture, et ce sera un plaisir de marcher dans cette charmante prairie.

— D'ailleurs, mesdames, nous sommes presque arrivés. Si j'en crois les renseignements qu'on m'a donnés, ce mur que vous voyez là-bas, sur la droite, doit fermer le parc de M. Duvalloir. La maison est probablement derrière... ou plus loin...

— Mais en voici une là... tout près de nous, qui est fort jolie.

— Oui... pas mal... ce doit être celle du propriétaire de cette prairie.

— Comment diable savez-vous cela, Bouffi?

— J'ai pris des informations sur le pays.

On est descendu de voiture, et, tandis que la calèche suit la route qui côtoie le mur, les voyageurs entrent dans la prairie, les hommes suivent le sentier qui est tracé, mais les dames courent en folâtrant à droite et à gauche, et cueillent des coquelicots sans écouter le banquier, qui leur crie :

— Mesdames! vous devriez rester dans le sentier qui est tracé... vous marchez dans la luzerne, cela l'abîme... c'est défendu!... vous faites du tort au propriétaire...

— Ah! laissez-nous donc tranquilles...

— Il est étonnant, ce M. Bouffi, il serait le propriétaire de la prairie qu'il ne parlerait pas autrement.

— Mesdames, je suis toujours pour qu'on observe les règlements!

— Nous voulons courir, nous amuser, nous sommes à la campagne pour cela.

— Oui, oui, dit madame Burgrave, nous voulons jouer, courir... Ah! je me sens légère comme une plume.

En disant cela, cette dame s'élance en courant dans la prairie, mais bientôt ses pieds s'embarrassent dans sa robe, qui s'accroche dans l'herbe, et elle roule dans la luzerne d'une façon si complète que sa tête disparaît entièrement sous ses jupes, qui ne couvrent plus ce qu'elles ont l'habitude de cacher.

— Ah! mon Dieu! que de coquelicots! dit M. Coquelet en riant.

— Bon! ma femme est tombée... Avec sa crinoline, cela ne pouvait pas manquer de lui arriver, dit M. Burgrave sans marcher plus vite.

Heureusement pour cette dame, la belle Hortense n'était pas loin d'elle, et elle se hâte d'aller rabaisser la crinoline, en dégageant Rosalvina.

— Est-ce qu'on a vu quelque chose? demande celle-ci en se relevant.

— Je ne crois pas... vous étiez trop loin!

— Mais si, mais si! dit Euphrasie en riant à gorge déployée. Vous êtes tombée si drôlement!...

— Après tout!... ce n'est pas cela qui m'inquiète... mais mon chapeau... mon beau chapeau... voyez comme je l'ai abîmé... voilà deux couronnes tombées... Ah! quel malheur... et les fleurs froissées!

— Madame, si vous nous en croyez, vous ne les remettrez pas... il en reste encore bien assez sur le chapeau.

— Vous ne vous êtes point blessée, madame? dit M. Grébois en s'avançant vers la grosse dame, qui se hâte de répondre :

— Non, monsieur, non... oh! pas du tout!

— J'ai cru qu'elle allait dire : *au contraire!* murmure Coquelet, en allumant un nouveau cigare, tandis que Rosalvina lance un regard tendre sur l'ex-avoué, comme

pour connaître l'effet que sa chute a produit sur lui.

On ne tarde pas à apercevoir, après le mur qui clôt le parc, une très-belle maison, et sur les côtés de superbes sycomores dont le feuillage tout jeune et tout frais encadre fort bien l'habitation.

— Vous le voyez, nous sommes arrivés... voilà bien la propriété de M. Duvalloir... la Maison aux Sycomores ; elle paraît fort belle...

— Où sont donc les sycomores? demande Rosalvina.

— Madame, ce sont ces beaux arbres que vous voyez de chaque côté et qui forment allées...

— Ah! ce sont des sycomores cela... je croyais que c'étaient des chênes.

— Oh! madame, les chênes ne sont pas aussi avancés, et au premier juin ils n'ont pas encore tout leur feuillage...

— Voilà une petite porte dans ce mur... pourquoi n'y frappez-vous pas?

— Je pense, madame, qu'il est plus convenable d'aller jusqu'à la maison et d'arriver par l'entrée principale... d'ailleurs, je suis sûr qu'ici on ne nous ouvrirait pas...

— Oh! je veux voir, moi, je veux voir!...

Et madame Burgrave, qui paraît décidée à faire le *gamin*, se met à courir vers la petite porte, au risque de tomber de nouveau.

— Je crois qu'elle a envie de faire une seconde chute... dit Euphrasie en regardant courir Rosalvina.

— Cependant ces messieurs n'ont pas demandé *bis*, dit la belle Hortense, d'un air moqueur.

— Oh! non! oh! non! pas bis! dit Coquelet. Bon! la voilà qui frappe à la porte... décidément elle veut se

donner des airs d'écolier en vacances... tout à l'heure je vais lui proposer une partie de *cheval fondu*, je gage qu'elle acceptera!...

Madame Burgrave donne en vain de grands coups dans la porte, personne ne répond.

— Vous voyez que j'avais raison, madame, dit M. Bouffi; le concierge doit se tenir du côté de la maison. Mais un peu de patience... nous y serons bientôt.

— S'il allait n'y avoir personne dans cette maison?

— Rassurez-vous! D'abord M. Duvalloir m'a dit que le concierge et sa femme y étaient toujours; ensuite, sachant que nous venions aujourd'hui, il a ajouté qu'il leur écrirait pour les prévenir de notre visite.

On arrive bientôt devant une belle grille qui ferme une vaste pelouse derrière laquelle on voit la maison bien en face. Elle a sept fenêtres de front, un rez-de-chaussée, un premier étage et au-dessus une belle terrasse ornée de beaux vases contenant des *geraniums* et des *magnolias*.

— Eh! mais, voilà qui a une très-belle apparence! dit M. Grébois.

— Ce doit être beaucoup trop grand pour une simple maison de campagne! dit le banquier.

— Le billard est probablement au rez-de-chaussée, dit M. Burgrave.

On sonne à la grille et presque aussitôt un homme jeune encore, en petite veste et qui tient un râteau à la main, accourt ouvrir, en faisant de profonds saluts à la compagnie.

— C'est bien ici la propriété de M. Duvalloir, la Maison aux Sycomores? demande le banquier.

— Oui, monsieur... oui, c'est ici...

— Nous venons pour visiter cette propriété.

— Entrez, messieurs, mesdames, entrez... moi et ma femme, nous vous attendions depuis ce matin; nous pensions que vous seriez venus de plus bonne heure.

— Ah! M. Duvalloir vous a écrit...

— Oui, oui... aussi votre déjeuner attend depuis longtemps!...

— Notre déjeuner... comment, vous nous aviez préparé à déjeuner?

— Oui, monsieur... d'après les ordres de notre bourgeois... et vous aurez aussi à dîner... Oh! soyez tranquilles! il y a de quoi, ici.

— Convenez, mesdames, que ce M. Duvalloir est fort aimable? il nous fait préparer à déjeuner et à dîner...

— Mais oui, c'est gracieux de sa part... il a pensé que nous pourrions ne pas trouver de provisions dans le village...

— Ce monsieur est fort gracieux de loin, dit madame Burgrave, quand il ne fait pas de questions inconvenantes.

— Comme nous avons bien fait de manger à Vauderland presque tout ce que M. Grébois avait apporté!...

— Si ces messieurs et ces dames veulent me suivre, je vais les conduire tout de suite dans la salle à manger... et dire à ma femme de servir...

— Concierge, nous avons déjeuné à Vauderland; par conséquent le vôtre aura tort!

— Vous avez déjeuné... Ah! queu malheur! et vous ne voulez pas recommencer?

— Non... non!

— Oh! il n'y a pas moyen. Mais, par exemple, nous dînerons! nous vous promettons de faire honneur à votre dîner...

— Pour quelle heure, monsieur?

— Mais... demandez à ces dames...

— Sept heures, c'est bien assez tôt, car il est déjà tard... nous ne sommes arrivés ici qu'à près de quatre heures. Et maintenant, voyons la maison, les jardins, le parc... enfin tout ce qu'il y a à voir.

— Moi, je veux voir le billard...

— Que chacun aille du côté qui lui plaira... liberté entière! n'est-ce pas votre avis, mesdames?

— Oui, oui; à la campagne, chacun doit faire ce qui lui plaît.

Cependant toute la compagnie commence par entrer dans la maison. La femme du concierge, jeune paysanne très-accorte, s'empresse d'ouvrir toutes les portes; les appartements sont très-bien meublés. En entrant dans le salon, madame Coquelet s'écrie :

— Tiens! un piano! Est-ce que M. Duvalloir en joue?...

— Je ne crois pas, dit Hortense, car à notre dernière soirée je me rappelle lui avoir demandé s'il était musicien, il m'a répondu que non.

— Alors il avait un piano pour l'agrément des personnes qui venaient le voir...

— Ou bien il y avait ici une dame... enfin nous ne savons toujours pas s'il est marié ou non, ce monsieur!

— Oh! ce n'est pas moi qui le lui demanderais! s'écrie madame Burgrave.

— Mais, dit M. Grébois, il me semble qu'il y a moyen de s'instruire...

Et il s'adresse à la femme du concierge :

— Y a-t-il longtemps, madame, que vous êtes au service de M. Duvalloir?

— Non, monsieur, deux années, pas davantage; nous venions de nous marier avec notre homme quand on nous a proposé d'entrer concierge et jardinier ici.

— Deux ans!... mais il me semble qu'à cette époque M. Duvalloir devait être en voyage?

— Oui, monsieur, il n'était pas ici; c'est un homme d'affaires qui nous a placés en remplacement du concierge qu'on renvoyait. Si bien que nous avons été longtemps ici sans connaître notre maître. Nous l'avons vu pour la première fois, il y a quelques mois, quand il revenait de ses voyages; il est venu à c'te maison, mais il n'y a pas fait un long séjour, il n'y a pas seulement couché; arrivé le matin, il est reparti dans la journée, en nous disant : « Je veux vendre cette propriété, tâchez que ceux qui l'achèteront vous gardent; quant à moi, cela ne me regardera plus. »

— Quel homme singulier!... et, depuis, il n'est pas revenu visiter ce domaine?

— Non, monsieur, il n'est pas revenu une seule fois; mais hier il nous a écrit pour nous prévenir de votre visite et nous donner ses ordres.

— Je vois, dit M. Grébois aux dames, que mon espérance est trompée... ces gens-là n'en savent pas plus que nous sur leur maître!...

— Et ce piano était-il ici quand vous y êtes entrés? demande Rosalvina à la paysanne.

— A coup sûr, madame, car c'est pas nous qui l'aurions apporté, vu que j'en savons pas jouer!... mais je n'y touchons jamais! oh! gaia pas de danger... il ne s'abîmera pas!

— Et combien y a-t-il de chambres à coucher dans la maison? demande madame Coquelet.

— Il y en a huit, madame, et toutes en bon état, avec des lits ben moelleux; en sorte que si la compagnie veut coucher ici, il y a de quoi la loger...

— Que pensez-vous de cette proposition, mesdames?

— Ma foi... cela vaudrait peut-être mieux que de revenir à Paris dans la nuit, dit Hortense; mais il est probable que ces messieurs ne voudront pas rester, mon mari a déjà répété plusieurs fois qu'il a affaire demain matin à Paris.

M. Bouffi avait déjà quitté la société, il s'était éclipsé sans rien dire. M. Burgrave, après avoir demandé à la concierge où était le billard, venait de s'y rendre en invitant M. Coquelet à le suivre, mais celui-ci avait préféré fumer devant la maison; si bien que M. Grébois est resté le seul cavalier des trois dames. Celles-ci, après avoir parcouru tous les appartements du rez-de chaussée et du premier étage, et admiré le bon goût de l'ameublement de chaque pièce, quittent la maison et se rendent dans le jardin qui précède le parc.

La concierge offre encore de leur servir de guide, mais on la remercie. On préfère se promener, courir au hasard, du côté qui plaira le plus.

La belle Hortense et l'ex-avoué ont déjà échangé quelques regards qui doivent dire beaucoup de choses.

La jeune Euphrasie court en avant, s'arrêtant tantôt à droite, tantôt à gauche, voulant tout voir, tout examiner, entrant dans chaque kiosque, visitant chaque grotte, chaque bosquet. Mais la tendre Rosalvina ne quitte pas M. Grébois et ne cesse de répéter :

— Comme nos maris sont aimables! ils nous ont abandonnées... sans M. Grébois nous n'aurions pas un homme avec nous... mais il est galant, lui! il ne nous

quittera pas, ni nous non plus... Oh ! quant à moi, je ne m'en séparerai point, il peut en être sûr.

Cette promesse ne semble pas enchanter madame Bouffi, qui répond :

— Mais... c'est probablement par complaisance que monsieur vient avec nous... il préférerait peut-être rejoindre ces messieurs; quant à moi, je l'engage à ne point du tout se gêner...

— Je suis trop heureux de rester avec vous, mesdames! répond Grébois, qui comprend très-bien l'idée de madame Bouffi, mais ne peut guère répondre autrement qu'il ne le fait.

— Oui, oui, restez avec nous, reprend Rosalvina; car moi, j'aime beaucoup la campagne, mais je vous avouerai que je n'y suis jamais tranquille... j'ai peur de toutes les bêtes, des limaces, des crapauds... des serpents!... Oh! Dieu! le plus petit serpent me ferait fuir à mille lieues... et au moins quand on a un homme avec soi, on est plus tranquille... Eh bien ! où est donc madame Coquelet?... je ne la vois plus !

— Laissons-la aller, elle se retrouvera, dit Hortense.

— Je la trouve bien changée depuis peu de temps... Comme elle traite lestement son mari!... Oh ! leur lune de miel est bien passée...

— Dame! si ce monsieur fume toujours!...

— M. Burgrave fume aussi, et certes je ne me permettrais pas de lui parler comme cette jeune femme le fait à son époux...

— Ils sont charmants, ces jardins!... Entrons dans ce bocage... sous ces bosquets de lilas...

— Oh! je n'aime pas à marcher dans les hautes herbes... J'ai peur d'écraser des bêtes. .

— Que craignez-vous... puisque M. Grébois est avec nous... moi, je suis déjà un peu fatiguée...

— Eh bien! mesdames, allons nous reposer sur ce banc de verdure qui est sous cet épais feuillage, nous y serons à l'abri du soleil qui est brûlant aujourd'hui.

M. Grébois a fait à la femme du banquier un petit signe d'intelligence. Rosalvina ne marche qu'avec précaution dans les herbes épaisses, cependant elle consent à aller s'asseoir dans le bosquet, tout en disant :

— Oui... c'est joli, ici... c'est touffu!... cela engage à rêver...

— Et puis cela embaume... il y a encore des lilas en fleur... puis ces seringats... ces chèvrefeuilles... Cet endroit est vraiment ravissant!

— Si je demeurais dans cette propriété, dit Grébois, je viendrais bien souvent m'asseoir sous ce bosquet... avec un livre, on y serait encore si bien... et même... Ah!... mon Dieu!...

Grébois, qui était assis entre les deux dames, se relève tout à coup brusquement.

— Qu'y a-t-il donc? demande madame Burgrave avec inquiétude.

— Ce qu'il y a... un serpent... là, derrière nous...

— Un serpent!... un serpent!... Et, aussitôt, relevant ses jupes afin de pouvoir mieux courir, Rosalvina quitte la place, se lance dans le premier chemin qu'elle aperçoit, et se sauve à toutes jambes, sautant par-dessus les fleurs, repoussant, brisant les branches qui font obstacle, en criant sans cesse :

— Un serpent!... un serpent!... au secours!... à moi!... un serpent!...

Dès qu'ils ont vu cette dame se sauver d'un côté, l'ex-avoué et la belle Hortense s'empressent d'en prendre un opposé et de disparaître sous un épais ombrage, en riant beaucoup du moyen qu'ils ont employé pour se débarrasser de sa compagnie.

V

UN MARCHÉ

Le banquier, qui a son projet, ne tient pas du tout à visiter la propriété de M. Duvalloir, il a quitté tout le monde et, se dirigeant vers la grille, qui est restée ouverte, sort et prend la route qui conduit au village; tout en marchant, M. Bouffi se dit :

— Il faut que je sache à qui appartient maintenant la prairie... cela me guidera dans ce que je veux faire... et puis, le propriétaire de cet immeuble ne l'habite peut-être pas... Enfin, je m'informerai.

Arrivé devant les premières maisons du village, M. Bouffi aperçoit un vieux paysan assis devant une porte; il va droit à lui :

— Monsieur, vous êtes de ce village?

— Oui, monsieur.

— Par conséquent, vous connaissez ceux qui l'habitent?

— Oh! je connais tout le monde... Je sommes né

dans l'endroit... je ne l'avons jamais quitté... Jugez si je dois le connaître !

— Alors, vous pourrez me donner les renseignements dont j'ai besoin... Je viens dans ce pays avec l'intention de faire une acquisition.

— Oh! le pays est beau et bon!... Bonne terre... tout y vient bien... Il y a de l'eau... Oh! c'est un bon pays!

— C'est aussi ce qu'il m'a paru.

— Vous voulez acheter la Maison aux Sycomores... c'est un beau morceau... une belle propriété... et si c'était ben entretenu!... Mais M. Duvalloir et sa femme l'ont quittée tout d'un coup... il y a près de quatre ans... et depuis ils n'y reviennent jamais!

— M. Duvalloir et sa femme, dites-vous?

— Oui, c'est à eux la Maison aux Sycomores.

— M. Duvalloir est donc marié?

— A coup sûr... et, à moins qu'il ne soit devenu veuf, il doit l'être toujours.

— Vous êtes certain de cela?

— Pardi!... je l'ons vu plus d'une fois se promener par ici avec sa femme... une jolie petite femme... plus jeune que lui... Mais ça faisait un beau couple tout de même!

— Et ils ont quitté ensemble leur propriété?...

— Dame!... ensemble... Je crois que oui... je peux pas vous dire au juste... seulement je sais qu'un matin on a dit : Il n'y a plus les maîtres dans le beau domaine des Sycomores, ils sont partis; il n'y a plus que le père Simon, le concierge...

— Et ce père Simon est-il dans ce village ?

— Non, il a trouvé une autre place, à ce qu'il paraît; il a quitté il y a deux ans. C'est alors qu'on a donné la place à un jeune ménage qui venait de Senlis, Jacquet

et sa femme ; mais c'est jeune... ça aime à s'amuser et ça ne travaille guère... Aussi le jardin est tenu... à peu près... va comme j'te pousse!...

— Dites-moi, et cette autre jolie maison, qui est après celle de M. Duvalloir?

— Ah! c'est le domaine de la Prairie aux Coquelicots. Cette belle prairie, que vous avez vue devant, appartient à celui qui a la maison...Mais cette propriété-là n'est pas à vendre.

— Je le sais, mais qui en est le propriétaire?

— C'est M. Boudignon.

— Qu'est-ce que c'est que ce M. Boudignon?

— C'est un ancien marchand de bois... un bon homme... bon vivant... Il est de Chantilly.

— Habite-t-il sa propriété?

— Oui, oui... il l'habite, et pourtant il a aussi une maison à Ermenonville. Oh! il est riche... il a des écus, le papa Boudignon!

— Est-il marié?

— Non, il est veuf.

— A-t-il des enfants?

— Je ne crois pas... Après ça, dame! je ne suis pas ben sûr.

— Y a-t-il longtemps qu'il a acheté cette maison?

— Non, cinq ou six ans au plus; avant, elle était à M. Forestier, de Paris, qui l'avait eue, quand on l'a vendue à la mort de ce pauvre M. Bermont. Ah! un brave homme, celui-là.

— Et le prix qu'elle a été vendue... le savez-vous?

— Ah! ma fine, non.... comme je ne pouvions pas l'acheter...

— Monsieur, je vous remercie infiniment pour les renseignements que vous avez bien voulu me donner... ils me seront fort utiles, si je fais une acquisition dans ce pays.

— A vot' service, monsieur; oh! j'aime à causer, moi! Si vous voulez encore vous informer d'autres personnes... n'vous gênez pas.

— Je vous suis fort obligé, mais j'ai appris ce que je voulais; je vous salue, monsieur.

Le banquier quitte le paysan et marche à grands pas vers la prairie en se disant :

— Voyons maintenant ce M. Boudignon... il paraît qu'il est riche; c'est dommage! il sera plus dur en affaires... Tâchons d'être fin.

M. Bouffi est arrivé devant l'autre villa, dont l'entrée est beaucoup plus modeste que celle de la Maison aux Sycomores. Cependant, derrière la grille, on aperçoit une allée, bordée d'arbustes et de fleurs, qui est fort bien entretenue.

Une grosse servante vient ouvrir.

— M. Boudignon est-il chez lui ?

— Oui, monsieur, c'est à-dire il est au fond du jardin là-bas... qui attache les pois dans le potager, je vas l'appeler.

— Non, non, ne le dérangez pas ! dites-moi seulement de quel côté du jardin il est, et j'irai le trouver...

— Par là, monsieur... à gauche... puis tout au bout... Oh! vous le verrez ben vite... il est assez gros pour qu'on le voie !

— Merci, mademoiselle.

Le banquier passe devant la maison qui lui paraît fort convenable; il traverse un beau jardin, qui est parfaitement entretenu, entre dans le potager qui est marqué par un treillage, et voit bientôt devant lui un petit homme

Que faites-vous donc là, monsieur ? (Page 121.)

en blouse qui forme presque la boule comme les choux pommés de son jardin, et qui est en train de ramer des pois.

Le petit homme qui est courbé vers la terre n'a pas vu venir le visiteur, qui se trouve tout près de lui, pour lui dire :

— C'est à monsieur Boudignon que j'ai l'avantage de parler ?

— Tiens! il y a du monde là!... s'écrie le vieux papa en se redressant, montrant alors une face très-commune, mais réjouie et violacée, qui trahit un grand amour pour la bouteille. Ah ! ben !... vous étiez sur mon dos et je ne m'en doutais pas!... d'où donc que vous sortez, vous!

— Mais, monsieur... je sors de la route, probablement, et ayant à vous parler d'une affaire assez majeure... je me suis permis de venir vous déranger jusqu'ici.

Le ton du banquier impose au petit homme qui porte la main à sa casquette en disant :

— Excusez... vous comprenez... quand on ne sait pas... mais nous allons gagner la maison... C'est que voyez-vous quand on n'attache pas ses pois, ça court de ci, de là, partout... on marche dessus et on en perd.

— Mais continuez votre besogne, je vous en prie, je puis très-bien vous dire ce qui m'amène pendant que vous arrangez vos pois.

— Vraiment? Eh ben! alors... allez-y.

— Monsieur, je me nomme Bouffi de Nogent, je suis banquier à Paris ; un de mes amis intimes est venu visiter une maison qui est voisine de la vôtre, et à vendre.

— La Maison aux Sycomores ?

— Justement.

— Une belle propriété... Oh ! c'est du chenu !...

— Cette propriété plaît beaucoup à mon ami... je crois qu'il va l'acheter... alors... comme nous avons presque toujours logé l'un près de l'autre... il aurait été charmé... et moi aussi, je l'avoue, de trouver à acquérir une maison de campagne à côté de la sienne. Je n'ai vu que celle-ci dans le voisinage... et, ma foi ! je me suis hasardé, monsieur, à venir vous demander si vous me voudriez vendre votre maison, afin que je sois aussi, à la campagne, voisin de mon ami.

— Ah ! oui-dâ... tiens ! vous voulez acheter ma maison... mais je n'ai pas mis d'écriteau !

— Je le sais bien, monsieur, aussi n'aurais-je jamais pensé à vous faire cette proposition sans la circonstance que je viens de vous dire... Tous les jours, on ne pense pas se défaire d'une propriété... et une bonne occasion se présente qui nous fait changer d'avis !... peut-être ne tenez-vous pas absolument à cette maison... peut-être en avez-vous d'autres ?...

— Je crois bien que j'en ai d'autres !... et plus d'une autre... Ah ! cette idée qui vous est venue là, de vouloir acheter ma maison !

— Je vous le repète, monsieur, c'est pour être aussi à la campagne voisin d'un intime ami... et s'il y avait eu d'autres propriétés élégantes par ici... mais il n'y en a pas !

— Non, il n'y a que la mienne et celle de M. Duvalloir... Ah ! il y a bien encore au village la maison à Noirot... mais une maison de paysan, ça ne vous irait pas ?

— Non... cela ne m'irait nullement ; celle-ci m'a paru convenable en dehors... j'ignore si l'intérieur me conviendrait autant.

— Eh ben ! je vas vous faire voir ça.... Eh ! eh ! car enfin, si vous voulez acheter... faudrait pourtant savoir ce que c'est auparavant.

— Cela me semble indispensable.

— Eh ben ! attendez... je finis ce carré de pois, et je vas vous conduire.

— Je serais désolé de vous faire prendre cette peine... votre domestique ne pourrait-elle pas me conduire?

— Bon ! la domestique ! elle ne vous montrerait que la moitié de la maison pour avoir plus tôt fini... me voilà... venez ! Mais vous vous rafraîchirez auparavant... il fait chaud... ça altère.

— Merci... je sors de déjeuner.

— Ça ne fait rien !... on boit tout de même !

M. Bouffi sait qu'avec les habitants de la campagne on ne termine, on ne conclut aucune affaire si l'on refuse de boire avec eux. Le vin seul les rend conciliants, et souvent ils se formalisent quand on refuse de trinquer, d'accepter le verre qu'ils vous présentent. C'est pourquoi il ne persiste pas et se décide à avaler, s'il le faut, quelques verres de piqueton.

Avant d'arriver à la maison, le gros papa Boudignon fait remarquer au Parisien la beauté, l'étendue du jardin, les fruits, les fleurs qui y sont en quantité. Bouffi examine tout avec soin. Près de la maison est un grand carré de verdure entouré de beaux tilleuls.

— Ceci est la salle de danse, dit M. Boudignon, pour ceux qui veulent faire danser leurs amis, leurs connaissances Ah ! dame... du temps de M. Forestier, on ne recevait ici que du monde cossu !... la fine fleur de Paris !... On donnait des fêtes... on tirait des feux d'arti-

fice... moi, je reçois peu de monde... je ne peux pas me tirer des feux d'artifice pour moi seul.

— Et vous n'avez guère besoin alors d'une aussi grande maison... car cela me paraît très-grand.

— Mais oui.... vous allez voir ça... entrez donc!... Jeanne! Jeanne... du vin, des verres tout de suite.

— Mais nous aurions bu après la visite de la maison.

— Nous boirons tout de même après! mais faut toujours commencer par s'humecter.

M. Boudignon a fait entrer le banquier dans une fort belle salle à manger, où l'on peut à l'aise traiter vingt-cinq personnes. Cette pièce donne sur un vestibule qui a plusieurs portes; et, pendant que la domestique cherche du vin et des verres, M. Bouffi va dans le vestibule et jette un coup d'œil sur différentes pièces.

— Vous voyez que c'est joliment meublé, dit le gros papa. Dame! j'ai acheté tout meublé de M. Forestier, qui était un élégant; et, si je vendais, je revendrais de même.

— Oh! c'est bien comme cela que je l'entends..

— Buvons d'abord.

M. Bouffi cherche des yeux une carafe pour mettre de l'eau dans son vin, mais il n'en aperçoit pas.

— A votre santé.

— Merci.

— Comment le trouvez-vous?

— Très-bon... d'où vient-il?

— De mes vignes du côté d'Argenteuil.

— Ah! vous avez aussi une propriété par là?

— J'en ai de tous les côtés... eh! eh! buvez donc... que diable cherchez-vous?

— Mais... de l'eau... une carafe.

— Une carafe! fi donc! il n'en est jamais entré chez moi! L'eau, ça gâte le vin !... A vot'santé !

— Mais il est fort, votre vin... et...

— Oh! il ne vous fera pas mal... buvez donc !

— J'ai bu... j'ai hâte de voir la maison.

— Faut d'abord finir la bouteille... on ne laisse jamais une bouteille entamée, chez moi ! jamais... c'est faire une malhonnêteté à la bouteille.

La bouteille étant bue, le gros bonhomme conduit M. Bouffi dans toute la maison, qui est grande, bien distribuée et meublée avec goût. On voit que ce n'est pas l'ancien marchand de bois qui a présidé au choix des meubles. Aussi s'écrie-t-il dans chaque pièce où l'on entre :

— Hein ! comment trouvez-vous ça?... en voilà du luxe... franchement, c'est trop beau pour une campagne... c'est pas moi qui aurais meublé ça ainsi !... mais ça y était... je l'ai laissé.

— En effet, pour quelqu'un qui reçoit peu de monde...

— Et surtout qui ne reçoit que des bons vivants sans façon... de ma trempe enfin... Nous n'osons pas nous asseoir dans ces fauteuils-là de peur de les salir ! Voulez-vous voir en haut les chambres de domestiques? c'est encore très-gentil. Aussi, moi, je me suis logé dans une des chambres de domestiques... c'est tout ce qu'il me faut, j'y suis plus à mon aise que dans celles-ci !

Le banquier ne peut s'empêcher de sourire de ce propriétaire qui, dans sa maison où il ne loge aucun étranger, trouve plus naturel de se nicher dans une chambre de domestique que dans une des belles chambres à coucher qui ne sont pas occupées.

— Ce que j'ai vu me suffit, dit-il au père Boudignon. Au total, je m'arrangerai de la maison et des meubles...

Et c'est là tout... il n'y a pas d'autres dépendances?

— Minute! minute! cher ami... venez un peu à cette fenêtre. Voyez-vous cette belle prairie qui est là devant nous?

— Oui, cela repose agréablement la vue.

— Eh bien! cette prairie dépend de la maison; et en achetant l'une, on a l'autre.

— Ah! cette prairie... tient à cette propriété?

— C'est un joli morceau de terre... bigre... il y a vingt-et-un arpents, là.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr, je l'ai mesurée, c'te prairie, vous pensez bien!

— Oui, c'est assez joli... seulement je n'aime pas ce sentier qui la coupe... tout le monde passe là... Si j'avais cela, je voudrais faire clore cette prairie afin d'empêcher ce passage.

— Ah ben! voilà justement ce que vous ne pourriez pas faire, à moins de laisser toujours un passage entre votre clôture, parce que, voyez-vous, ce passage est une servitude... Vous n'avez pas le droit de le boucher, c'est bien expliqué comme ça sur les titres.

— Diable! mais alors cela ôte beaucoup de valeur à cette prairie!

— Pourquoi? est-ce qu'on fait jamais clore une prairie? Si c'étaient des vignes, je ne dis pas! mais de la luzerne... on ne vole pas de la luzerne... et puis si c'était fermé, le coup d'œil ne serait plus si beau.

— C'est possible... cependant, quand j'ai un terrain à moi, il ne me plaît pas que tout le monde puisse passer dedans.

— Dame! ça se vend en conséquence... ben sûr que,

sans la servitude, la prairie serait plus chère. Mais, je suis bon enfant, moi. si la maison vous va, et que nous nous arrangions, prenez-la sans la prairie ; moi, ça m'est égal, je garderai le terrain !

— Non ! non ! s'écrie vivement le banquier. Oh ! la maison ne me plairait plus sans la prairie... elle y ajoute du charme... Et puis, si un autre la possédait, on pourrait bâtir dessus... vous comprenez ?

— Et vous masquer la vue, c'est vrai !... Alors vous prendriez le tout ?

— Oui, la prairie et la maison... voyons, combien en voulez-vous ?

— Oh ! minute... je ne vais pas si vite en affaires. Allons boire un coup d'abord

On retourne dans la salle à manger. M. Boudignon fait apporter deux bouteilles, ce qui fait frémir le banquier, qui est bien obligé de s'asseoir et de commencer par vider son verre que le gros papa vient de remplir.

— Voyons, monsieur Boudignon, ne soyez pas trop dur avec moi... Au fait, je crois que vous ne tenez pas beaucoup à cette maison, qui n'est pas meublée à votre goût!

— Je n'y tiens pas !... vous êtes bon, là ! Mais vous voyez bien que je ne pensais pas à la vendre... c'est vous qui en avez envie.

— Je n'en ai envie que par cette circonstance de mon ami, qui serait alors mon voisin.

— Enfin, que vous en ayez envie par une circonstance ou autre chose... Buvez donc !... ce qu'il y a de certain, c'est que vous voudriez l'avoir... à vot'santé !

— Eh bien ! monsieur Boudignon, combien voulez-vous me vendre cette maison telle qu'elle est meublée, avec la prairie ?... parlez.

— Hum !... ça demande réflexion... buvez donc.

— Je viens de boire.

— Raison de plus... faut entretenir l'arrosement. .

« Payerez-vous comptant ?

— Je payerai comptant, si vous le désirez.

— Oh ! oui, sans ça je ne vendrais pas.

— Réfléchissez, faites votre prix... dans ce pays, qu est un peu éloigné de tout, les terrains ne sont pas chers.

— Vous croyez ça ! les terrains y sont très-estimés, au contraire.

— Vous êtes à trois quarts de lieue du chemin de fer, vos routes sont mauvaises, mal entretenues.

— Laissez donc ! il y en a une très-bonne, et on doit en faire une autre d'ici à la station.

— Dieu sait quand !

— A votre santé, monsieur... j'ai oublié votre nom.

— Bouffi de Nogent.

— Bouffi... eh ! eh ! v'là un nom qui m'irait mieux qu'à vous... qui n'êtes pas gras.

— Combien voulez-vous de cette propriété ?

— Oh ! minute... faut que je réfléchisse. Voyons, je ne veux pas être un Arabe avec vous.

— Je vous en crois incapable.

— Je vais vous dire la chose nette ; mais vous ne buvez pas.

— Permettez, je ne veux pas me griser, moi... je veux savoir ce que je fais.

— Oh ! se griser, pour deux méchantes bouteilles de vin...

— Vous me disiez que vous ne seriez pas un Arabe avec moi.

— Oui, mon cher monsieur... Bouffi... Oh! oh! Bouffi... il me fait rire, votre nom... il me plaît beaucoup, parole d'honneur!

— J'en suis bien aise; mais... le prix?

— Ah! vous savez que si je vous vends cette maison, c'est pour vous être agréable... je ne songeais pas du tout à la vendre.

— Nous avons déjà dit tout cela... arrivons au prix.

— Pardi! nous finirons toujours par arriver. Vous comprenez, je veux bien vous être agréable, mais faut que j'y trouve mon compte. Je bois donc tout seul. Ah! qu'est-ce que c'est qu'un homme qui a peur d'un verre de vin!

Le banquier se décide à boire encore pour rendre le marché plus facile. Le gros papa, après avoir vidé son verre, passe sa main sur son front, puis s'écrie :

— Tenez, voilà la chose : j'ai payé cette propriété trente-cinq mille francs, parce que M. Forestier avait besoin d'argent.

— Et vous me la céderez pour trente.

— Ah! il est bon là, le finaud... je ferais une belle affaire! Je vous la céderai pour quarante-cinq.

— Quarante-cinq mille francs!... y pensez-vous!... Allons, vous voulez rire, monsieur Boudignon!

— Je veux bien rire!... mais je parle franc...

— Vous voulez gagner dix mille francs sur votre marché!

— Pourquoi pas? D'abord, elle valait plus que je ne l'ai payée.

— Quarante-cinq mille francs qui ne rapportent rien.

— Bah! laissez donc! et la luzerne... est-ce que ça ne se vend pas toujours!

— Si on ne traversait pas la prairie, à la bonne heure; mais on y passe, et on ne se gêne guère pour marcher hors du sentier et abîmer la récolte.

— Ça n'empêche pas que par la plus mauvaise année ça vous rapporte de douze à quatorze cents francs.

— Pour quarante-cinq mille francs... joli rapport...

— Et la maison, la comptez-vous pour rien?

— Voyons, ce n'est pas votre dernier mot... je vous offre trente-huit mille francs...

— Le plus souvent!... Buvez donc...

— Eh bien! tenez, j'irai jusqu'à quarante et je trinque avec vous. Je vide mon verre, vous le voyez.

— Tenez, je veux être gentil avec vous... je vous ôte mille francs... Ah! j'espère que je suis bon enfant!... Buvons...

Le banquier, croyant que le gros papa lui a ôté mille francs parce qu'il lui a vu vider son verre d'un trait, se décide à en avaler encore un tout plein, dans l'espoir que cela lui fera encore obtenir une réduction dans le prix de la maison ; mais c'est vainement qu'il en avale un second, puis un troisième. L'ancien marchand de bois, qui peut boire sans se griser, ne diminue plus un centime du marché, et M. Bouffi, qui se sent tout étourdi, le quitte en lui disant :

— Quarante mille francs comptant... Je reviendrai dans quelques jours savoir votre réponse, car votre vin me porte à la tête... et je ne veux plus boire.

Et le papa Boudignon lui répond en riant :

— Vous ne savez pas boire... quarante-quatre mille francs... je l'ai dit; mais seulement décidez-vous vite, sans quoi je ne vendrai plus, ou ce sera plus cher.

VI

UNE JOLIE JARDINIÈRE

M. Bouffi était resté fort longtemps chez M. Boudignon ; il était plus de sept heures et demie lorsqu'il revint à la Maison des Sycomores, où il s'était passé bien des choses depuis qu'il l'avait quittée.

La belle Hortense et son cavalier, M. Grébois, s'étaient probablement perdus dans le parc, car ils n'étaient revenus qu'à sept heures passées dans la maison.

Madame Burgrave, à force de courir pour se sauver du serpent dont on lui avait fait peur, avait marché sur le bas de sa robe, puis accroché son chapeau contre des églantiers, plus perdu deux de ses couronnes, et était enfin revenue au salon dans un état pitoyable, rouge, haletante, en nage, défrisée, décoiffée, déchirée et criant :

— Au secours ! il y a un serpent !

Madame Coquelet, après s'être promenée longtemps

dans les jardins et dans le parc, après avoir visité chaque grotte, chaque kiosque, chaque pavillon, était retournée vers la maison, présumant y retrouver une partie au moins de la société. Ne connaissant pas bien les détours du jardin, la jeune femme, au lieu d'arriver devant la maison, s'était trouvée près des communs, et au moment de passer devant un hangar où l'on mettait la paille et le foin, elle avait entendu une voix qui lui était bien connue; alors elle s'était arrêtée pour écouter. La voix disait :

— Laisse-moi t'embrasser, charmante jardinière... tu es fraîche comme une rose.

— Monsieur, je vous ai déjà dit que je ne me laissais embrasser que par mon mari.

— Bah! bah! toutes les femmes disent cela... ce qui ne les empêche pas de se laisser faire.

— Je ne sais pas si les dames de Paris se laissent faire... mais ici ça n'est pas notre mode... Si on embrassait vot' femme en cachette... car il me semble que la jeune dame que j'ai vue dans la compagnie est votre femme, qu'est-ce que vous diriez donc?

— Moi! je ne dirais rien du tout... d'abord il est probable que je ne le saurais pas...

— Mais si vous le saviez?

— Eh bien! je ne ferais qu'en rire... Est-ce que les gens comme il faut se fâchent pour ces bagatelles-là!... jamais, ma chère, ce serait mauvais genre!

— Oh! ben, mon mari a bien mauvais genre alors... car s'il voyait embrasser sa femme, il assommerait l'embrasseur.

— Ton mari n'est pas là; il est allé acheter du café au village... je sais cela... il me l'a dit lui-même.

— Oh! ça m'est égal, je n'ai pas besoin de lui pour me défendre.

— Oh! tu as beau dire... je te prendrai un baiser.

— Laissez-moi tranquille... vous ne me prendrez rien du tout. Tout à l'heure vous m'avez pincé queuque part, vous avez reçu un coup de pied... Oh! ne vous y frottez pas.

Probablement que le monsieur veut toujours s'y frotter, car le bruit d'un énorme soufflet se fait bientôt entendre... Alors Euphrasie s'avance et vient se placer devant son mari, qui se tient encore la joue et demeure confondu en voyant sa femme.

Celle-ci dit à la jeune concierge :

— Bravo! madame, bravo ! Si toutes les femmes traitaient ainsi les hommes qui veulent leur en conter, ces messieurs seraient un peu moins coureurs...

Madame Jacquet, qui est restée aussi toute saisie en voyant paraître tout à coup Euphrasie, balbutie :

— Madame, excusez si j'ai donné une giffle à vot' mari... mais... je l'avais averti. Il n'avait qu'à se tenir tranquille.

— Que je vous excuse... mais je vous répète que ce sont des remercîments que je vous dois... car vous m'avez un peu vengée. Après quatre mois de mariage, c'est gentil, n'est-ce pas?... Ah! il s'en va, ce monsieur... je suis sûre qu'il est furieux que je l'aie surpris...

— Madame, faudra pas parler de ça devant Jacquet, s'il vous plaît, car il serait capable de donner une râclée à vot' mari.

— Non, non, soyez tranquille, ceci restera entre nous. Mais M. Coquelet me le paiera... oh! il me le paiera!...

Et la jeune femme était allée au salon, où M. Burgrave, après avoir passé toute la journée au billard, arrive ensuite l'air triomphant en s'écriant :

— Tout est débouché! .. j'ai eu de la peine... ce billard est presque neuf... les blouses avaient été hermétiquement bouchées... il y en avait une, dans un coin, qui ne voulait pas absolument mettre son trou à découvert... quelle stupidité!... Tel qu'il était, on ne pouvait pas y jouer le plus petit *bloqué!* le plus léger *même!*... Maintenant, c'est un billard!... c'est un véritable billard. Mais qu'as-tu donc, Rose... Rosina?... je te trouve l'air tout défait...

— On le serait à moins, répond Rosalvina en jetant des regards craintifs sous les meubles, j'ai échappé à un grand danger...

— En vérité... quel danger?

— Un serpent, monsieur, qui était tout près de moi dans le jardin.

— Un serpent... tu l'as vu?

— Je l'ai presque vu... Mais, tenez, voilà madame Bouffi et M. Grébois qui reviennent... ils vous diront que ce n'est pas un rêve. N'est-il pas vrai, chère dame?... car vous l'avez vu aussi, vous?

— Quoi donc?..... demande la femme du banquier, qui semble aussi très-fatiguée et va s'asseoir sur un divan.

— Mais le serpent... dans le jardin... ne l'avez-vous pas vu?

— Le serpent... ah! oui, oui, certainement... j'ai vu un serpent.

— Etait-il bien gros?

— Mais il était... d'une grosseur ordinaire.

— Qu'entendez-vous par grosseur ordinaire ? demande M. Burgrave .

— Mon Dieu, monsieur... j'entends comme une anguille... je ne sais... Le fait est que j'ai eu aussi peur que madame, et fort peu le loisir de l'examiner.

M. Coquelet est venu rejoindre la société, l'air embarrassé, maussade et sans dire un seul mot, sans s'approcher de sa femme.

Bientôt le concierge vient dire à la compagnie :

— Si ces messieurs et ces dames veulent venir dîner, tout est prêt...

— Déjà! dit madame Bouffi.

— Mais, madame, vous m'avez dit à sept heures, il les est... et bien sonnées.

— Mais où donc est mon mari? je ne l'ai pas aperçu dans le jardin.

— On ne l'a pas vu depuis que nous sommes ici, dit Euphrasie.

— Ce monsieur est sorti de la maison, dit Jacquet; on l'a aperçu qui se rendait au village.

— Au village! que peut-il être allé faire par là?

— Il ne peut tarder à venir... il faut l'attendre, dit M. Grébois.

— Attendons-le. Concierge, tenez votre dîner chaud!

— Je vais dire ça à ma femme; mais c'est dommage, ça ne sera plus si bon.

— Il a raison, murmure M. Burgrave :

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

— Est-ce que vous avez faim, monsieur? dit Rosalvina à son époux.

— Mais oui... mais oui... je dînerai bien. Et vous, ma chère?

— Moi ! oh ! non ; ce serpent m'a ôté l'appétit. Etes-vous comme moi, ma belle ?

Ces mots s'adressaient à la femme du banquier, qui répond en minaudant ;

— Mais non... le serpent ne m'a pas ôté l'appétit... au contraire, je crois qu'il m'en a donné.

— Oh ! c'est singulier que la même cause produise sur deux femmes des effets si différents!

Un quart d'heure s'écoule, et M. Bouffi ne paraît point. Le concierge est revenu dire :

— Il y a longtemps que les plats sont cuits ! ils le seront trop.

— Encore cinq minutes et nous dînons.

On en attend encore dix, puis on se décide à passer dans la salle, où le repas est servi. Il n'y avait donc que cinq minutes que l'on était à table, lorsque M. Bouffi fait enfin son entrée dans la salle à manger.

Cette entrée produit beaucoup d'effet : d'abord, en passant contre une petite tablette sur laquelle on avait déposé une pile d'assiettes, M. Bouffi, avec son coude, attrape cette pile et la fait tomber sur le parquet ; ensuite, tout surpris de ce qu'il vient de faire et en voulant se donner de l'aplomb, le banquier marche si résolûment vers la table, qu'il va se cogner contre la chaise de madame Burgrave, qui est en ce moment sur le point de porter à sa bouche sa fourchette ornée d'un morceau de filet de bœuf, et qui, par la secousse inattendue qu'elle vient de ressentir, se trouve avoir enfoncé le morceau de filet dans son nez.

Rosalvina pousse un cri; toute la société regarde

M. Bouffi, comme pour lui demander l'explication de ses gaucheries, et celui-ci se retient au dos de la chaise et tâche de sourire en répondant :

— Tiens !... je crois que j'ai fait tomber des assiettes. Je ne comprends pas comment j'ai fait... je ne les ai pas touchées.

Le banquier était gris ; fort peu habitué à boire coup sur coup, il avait voulu tenir tête à M. Boudignon, dans l'espérance que cela rendrait celui-ci plus coulant en affaires. On a vu qu'il en avait été pour ses verres de vin. Le petit ordinaire du gros père était naturel, mais très-capiteux ; en quittant l'ancien marchand de bois, M. Bouffi avait cru que son étourdissement se dissiperait, tandis qu'au contraire le grand air avait achevé de le griser. Il sentait bien qu'il n'était pas dans son état normal, mais il voulait surtout le cacher aux yeux de sa société. C'est pourquoi, afin de se maintenir ferme sur ses jarrets, il continue de tenir le dos de la chaise et reprend d'une voix pâteuse :

— Ah ! vous dînez... vous avez raison... Je vais dîner aussi... je crois que j'ai besoin de prendre quelque chose...

— Il me semble, à moi, qu'il a déjà trop pris de choses, dit M. Coquelet à demi-voix.

— Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé à mon mari ? murmure Hortense ; je ne l'ai jamais vu ainsi.

— Monsieur Bouffi, de grâce, lâchez le dos de ma chaise ! s'écrie Rosalvina ; vous êtes déjà cause que je me suis donné un coup de fourchette dans le nez... je me suis fait très-mal.

— Moi, madame, je vous ai attrapée avec une fourchette ?...

— Je vous dis que c'est par la brusque secousse que vous avez donnée à ma chaise. Mettez-vous donc à votre place.

— Je la cherche... je ne la vois pas...

— Ici, monsieur Bouffi... à côté de moi, dit Euphrasie. Venez, on va vous rapporter le potage.

— Ah ! oui, du potage... volontiers... j'en prendrai... ça me remettra.

— Vous paraissez bien... ému, mon ami, qu'avez-vous donc fait toute la journée? nous vous avons cherché partout, M. Grébois et moi.

— Ce que j'ai fait... mais j'ai traité d'une affaire... avec le propriétaire de la Prairie... aux Coquelicots.

— Vous lui avez acheté du vin? demande M. Grébois.

— Non, non... mais, par exemple, il m'en a fait boire beaucoup. Ces gens de la campagne boivent .. que c'est prodigieux....

— Et vous avez voulu lutter avec ce monsieur?

— Oh ! non, diable, il m'aurait mis dedans...

— Il y est parfaitement, dedans !... dit tout bas l'ex-avoué à belle Hortense.

— Je crois que vous avez raison... Voilà la première fois que je le vois dans cet état... pourvu qu'il ne soit pas malade !

— Non, cela se dissipera dans la soirée.

M. Bouffi prend beaucoup de potage... puis beaucoup d'autres plats; ainsi que la plupart des personnes qui se sentent étourdies. il espère que cela se passera en mangeant, il balbutie :

— Il me semble que vous avez là un excellent dîner. On traite fort bien ici.

— Mais oui, dit M. Burgrave, ce M. Duvalloir fait

fort bien les choses... Aussi je lui ai débouché toutes les blouses de son billard.

— Il n'est pas certain que cela lui fera plaisir, dit Coquelet; il le préférait peut-être comme il était.

— Ce n'est pas possible, monsieur, ce n'était plus un billard. Tout à l'heure, si vous voulez, je vous ferai une partie.

— Moi, je ne joue que les carambolages.

— Eh bien! vous carambolerez ; moi, je ferai tout....

Jacquet arrive et pose sur la table des bouteilles longues, en disant :

— Voilà le bordeaux !

— Du bordeaux! Comment, vous avez du bordeaux ici, s'écrie le banquier.

— Oui, monsieur, et du madère, et du chambertin, et du champagne. Oh ! la cave était bien garnie, à ce qu'il paraît, quand le bourgeois était ici, et il ne l'a pas déménagée .. Je vas vous apporter de tout ça, c'est dans les ordres que j'ai reçus.

— Oh ! pas de tout ! pas de tout ! s'écrie Hortense ; ce serait trop.

— Si fait ! de tout ! de tout! disent les hommes ; il faut faire honneur à la cave de notre hôte.

— Il fallait nous servir le madère plus tôt, dit Rosalvina ; cela se prend après le potage.

— Ah ! pardon, madame, je ne savais pas... J'ai vu un vin jaune... j'ai cru que c'était pour le dessert... Je vas vous le chercher.

— Mais votre femme, pourquoi donc ne la voyons-nous pas?..... pourquoi ne vous aide-t-elle pas à servir?

— Ah ! madame, not' femme est à la cuisine, où elle

prépare tout. . et encore il y a la petite à Guillot qui est venue lui donner un coup de main.

— Faites-lui nos compliments, dit Euphrasie, son dîner est excellent ; et ces messieurs regrettent beaucoup de ne point le lui dire à elle-même... d'autant plus qu'elle est fort gentille, votre femme !

En achevant ces paroles, la jeune dame jette un regard moqueur sur son mari, qui feint de ne point le remarquer, se verse du bordeaux et en verse au banquier, en lui disant :

— Ce vin-là ne vous fera pas de mal... il vous remettra !

— Je crois que vous avez raison... versez !

VII

UNE NUIT ORAGEUSE

— Ah ! monsieur Bouffi ! s'écrie madame Burgrave, vous ne savez pas que j'ai échappé à un grand danger depuis que vous m'avez vue... Un serpent m'a poursuivie !

— En vérité... en vérité, madame ?

— Oh! reprend Euphrasie, M. Bouffi ne se doute pas de tout ce qui s'est passé dans cette propriété pendant qu'il était absent. Moi, je n'ai pas positivement échappé à un grand danger ; mais j'ai vu une personne qui était bien exposée... Heureusement elle a su se défendre !

— Était-ce aussi contre un serpent, madame ? dit Rosalvina.

— Oui, madame, justement, c'était un serpent qui l'attaquait.

— Ah! mon Dieu !... et de quel côté ?

— Du côté... des communs.

— Cette maison est donc pleine de serpents !... C'est effrayant... aïe !

— Quoi donc, Rosina ?

— On m'a touché le pied !

— Excusez, chère dame, c'est le bout de ma bottine.

— Ah ! Dieu ! j'ai cru que j'étais piquée !

Le concierge apporte du chambertin et du madère. Madame Burgrave lui dit :

— Monsieur le concierge, pourquoi souffrez-vous tant de serpents dans cette propriété ?

Jacquet regarde d'un air étonné la grosse dame et répond :

— Des serpents ! j'en ai jamais vu un seul dans ce domaine... quelquefois, par hasard, une petite couleuvre bien innocente, et encore c'est rare... mais des serpents, jamais !

— Si, monsieur, il y en a... nous en avons vu... il y en a même ici, dans la maison... Demandez à madame, qui en a vu un près des communs.

Le concierge regarde la jeune dame, qui se met à rire, en répondant :

— Après cela, je ne suis pas bien certaine que c'était un serpent... c'était peut-être une autre bête... Demandez à Coquelet, il vous le dira.

M. Coquelet hausse les épaules et verse du madère, en disant :

— Je propose la santé de M. Duvalloir, qui nous fait traiter d'une façon princière !

— Oui ! oui ! à la santé de M. Duvalloir !

— Ah ! mon Dieu, mon mari boit aussi du madère ! dit Hortense à son voisin ; dans quel état sera-t-il pour revenir à Paris !

— Qui est-ce qui parle de retourner à Paris? dit Coquelet, cela n'aurait pas le sens commun... Voyez, il est neuf heures... nous avons encore le dessert à manger et le champagne à déguster... et j'y tiens beaucoup, car il doit être bon, vu que tous les vins de notre hôte sont délicieux... Songez donc que nous sommes à douze bonnes lieues de Paris, que le cocher ne connaît pas les chemins.

— Et qu'il peut nous verser! s'écrie madame Burgrave. Oh! vous avez raison, monsieur Coquelet, il ne faut pas partir ce soir.

— Qu'en pensez-vous, mon ami? demande Hortense à son mari. Celui-ci, que les vins généreux ont achevé, balbutie :

— Mais partir... comment partir... Où voulez-vous aller?... moi, je suis très-bien .. je ne veux plus me promener... moi, je me sens très-gai! Ah! j'avais quelque chose à vous apprendre... je ne m'en souviens plus!

— Il est d'avis de rester, dit Grébois, et moi, mesdames, je crois aussi que c'est le plus sage... Franchement, faire, la nuit, un si long trajet sur des routes qu'on ne connaît pas, ce serait fort imprudent.

— Restons donc! dit Hortense, je me soumets au désir de ces messieurs; et vous, madame Coquelet, quel est votre avis?

— Moi, dit Euphrasie, peu m'importe où je coucherai, pourvu que je couche seule.

Tout le monde se regarde et madame Bouffi reprend :

— Comment... vous voulez coucher... à part?

— Oui, madame... c'est maintenant mon idée, et je n'en changerai pas.

— De vieux époux comme M. Bouffi et moi, cela

se comprend... Mais de jeunes mariés... Monsieur Coquelet, est-ce que vous approuvez la résolution de votre femme ?

— Pourquoi pas !.... les dames ont tant de caprices... un de plus ou de moins, cela ne me surprend pas.

La jeune femme se contente de jeter sur son mari un regard dédaigneux. Rosalvina s'écrie :

— Oh ! moi, je ne couche pas seule... Oh ! Dieu, dans une maison où il y a des serpents... Ernest, vous coucherez avec moi cette nuit... je le veux ! vous ne me quitterez pas... vous m'enlacerez dans vos bras.

Ernest, qui a beaucoup fêté les vins généreux, et a sa petite pointe, répond :

— J'ai débouché les six trous... je ferai des bloques superbes !

— Vous ne comptez pas jouer au billard cette nuit, sans doute !... Monsieur le concierge, combien avez-vous de lits à nous donner ?

— Quatre chambres à coucher et quatre lits, madame.

— Ce n'est pas assez, dit Euphrasie, il faut un lit de plus.

— Alors, madame, je vas dire ça à ma femme... on s'arrangera pour en faire un de plus... Voilà le champagne.

— Cela me regarde, ceci ! dit Coquelet en s'emparant d'une des bouteilles, vous allez voir comme je fais sauter le bouchon !... Allons, mesdames, vos verres... puisqu'il est décidé que nous passons la nuit ici, je ne vois pas pourquoi nous nous ménagerions !

— Oui, oui, balbutie M. Bouffi en tendant son verre ; le champagne, ça remet... ça dissipe les fumées... les vapeurs... J'avais quelque chose d'assez intéressant à vous dire.

— Sur quoi donc, monsieur?

— Sur... sur... je ne sais plus... cela me viendra... plus tard. Emplissez mon verre, Coquelet... et puisque nous couchons ici... je verrai ce sournois de père Boudignon demain matin.

— Eh bien! dit M. Grébois, que pensez-vous de cette propriété?... Vous ne l'avez pas visitée comme nous, mais c'est vraiment fort beau... N'est-ce pas, mesdames?

— Oui... sauf les serpents!

— Les jardins sont charmants! dit Euphrasie, et la jardinière est d'une grande fraîcheur.

— Je n'ai pas remarqué la fraîcheur de la jardinière, dit Hortense, mais j'ai parcouru les jardins, le parc... Tout cela est très-bien dessiné... Il y a surtout une petite grotte... entourée de buissons, de roses sauvages... Ah! quelle jolie grotte! quel séjour délicieux!

Et la femme du banquier jette un regard langoureux du côté de M. Grébois qui reprend :

— Mais M. Bouffi ne nous a pas dit son avis au sujet de cette maison.

— Mon avis... mon avis... je le verrai demain matin.

— Mon mari est complétement étourdi, murmure Hortense; je ne comprends pas pour quelle affaire il peut s'être laissé aller à boire avec quelqu'un de ce pays. Ah! je crains bien que, cette nuit, il ne soit incommodé!

— Au contraire, il ne fera qu'un somme.

— Tant mieux! Oh! puissiez-vous dire vrai!... car, à Paris, nous avons chacun notre appartement... et... en vérité... je suis très-contrariée de... ah! cela me contrarie horriblement!

La manière dont la belle Hortense appuie sur ces paroles fait pousser un gros soupir à l'ex-avoué. Cepen-

dant on fête le champagne, qui est de première qualité. M. Burgrave devient très-bruyant, M. Grébois très-gai; M. Coquelet supporte le vin sans qu'il y paraisse, et M. Bouffi s'endort sur sa chaise, après avoir laissé tomber son verre à ses pieds.

Les dames quittent la table.

— Si nous allions essayer le piano? dit Euphrasie.

— Oh! oui; si nous polkions un peu! s'écrie Rosalvina.

— Nous pouvons toujours essayer, mesdames, dit Hortense; mais je doute que le piano soit en état de vous faire danser.

— Allons jouer au billard, dit M. Burgrave.

— Ah! messieurs, dit Grébois, abandonner ces dames, ce ne serait pas galant...

— Moi, je ne tiens pas à être galant, dit Coquelet en allumant un cigare, et je veux bien jouer au billard... Concierge, allumez-nous le billard.

Le jardinier se gratte l'oreille et répond :

— Allumer le billard... mais, monsieur... il y a, je crois, plus de trois ans qu'on n'y a joué le soir. Les quinquets ne sont pas en état... ils n'ont pas de mèches; il faudrait plus de deux heures pour les nettoyer.

— Diable!... mais vous pouvez nous mettre des flambeaux avec des bougies tout autour du billard?

— Oh! pour ça, oui, monsieur; seulement, je vous mettrai des chandelles, parce qu'il n'y a plus d'autres bougies dans la maison.

— Avant tout, dit Grébois, il faut conduire M. Bouffi dans sa chambre et le coucher.

— C'est-à-dire qu'il faudra le porter dans sa chambre.

— Enlevons-le, avec sa chaise... Allons, messieurs... un coup de main.

Le concierge, qui est très-solide, prend un côté de la chaise, deux de ces messieurs tiennent l'autre. On emporte Bouffi qui ne se réveille pas, et on le dépose tout habillé sur son lit.

— Qui est-ce qui le déshabillera ? dit Grébois.

— Ah ! fichtre, ce ne sera pas moi.

— Ni moi...

— Il se déshabillera bien lui-même quand il s'éveillera. Laissons-le dormir.

Euphrasie essaye en vain de jouer une polka sur le piano, beaucoup de touches ne veulent plus bouger ; celles qui vont encore ne sont plus d'accord entre elles. M. Grébois, qui a trouvé un cor de chasse pendu dans le vestibule, essaye de souffler une valse, mais il ne parvient qu'à faire aboyer tous les chiens de la maison et du voisinage.

Au billard, les chandelles donnent une lumière si vague, si douteuse, que M. Burgrave, en voulant bloquer une bille, enlève un morceau du tapis.

— Vous avez fait un fameux accroc, dit Coquelet ; quand M. Duvalloir viendra voir son billard, je doute qu'il vous vote des remercîments.

— C'est la faute des chandelles, la lumière vacille... cela m'a trompé.

— Tenez, mon cher monsieur Burgrave, je crois que ce que nous avons de mieux à faire, est d'aller nous coucher.

Ne pouvant ni danser, ni chanter au piano, les dames viennent aussi de se faire conduire dans leurs chambres à coucher. Toutes les pièces sont au premier étage et ouvrent sur le même corridor. C'est la jardinière qui les conduit. En entrant dans la chambre qui lui est des-

tinée, Rosalvina regarde avec effroi dans tous les coins et sous le lit, craignant toujours qu'il n'y ait quelque serpent caché.

Madame Coquelet fait la grimace en entrant dans la pièce où il y a deux lits; elle s'écrie :

— Mais ce n'est pas comme cela que je l'entendais... je voulais avoir une chambre séparée, pour moi seule.

— En vérité, dit Hortense en souriant, je ne comprends plus rien à votre conduite... Comment! vous craignez même que votre mari couche dans votre chambre... vous que j'ai vus tous deux comme des tourtereaux... Mais que s'est-il donc passé dans votre ménage? Est-ce parce qu'il fume que vous traitez votre mari avec tant de rigueur?

Euphrasie regarde la concierge et entre dans son appartement en disant : — Demandez à madame si je n'ai pas raison de traiter M. Coquelet comme je le fais.

— Que lui a-t-il donc fait que vous sachiez? dit Hortense, qui est demeurée seule dans le corridor avec madame Jacquet.

Celle-ci se met à rire, en murmurant :

— Ah! dame!... c'est que... il est un tantinet polisson, le monsieur... et tantôt, si sa femme n'était pas arrivée, j'avais beau lui donner des tapes... c'est qu'il me pressait joliment... il allait m'embrasser!

— Quoi!... c'est pour cela!... que cette femme est jeune!... faire tant de bruit pour si peu de chose... Je verrais M. Bouffi embrasser toutes les jolies villageoises du pays, que cela ne me fâcherait pas du tout, je vous assure!...

— Oh! ben, alors, c'est que madame est faite d'une autre pâte... Moi, si je voyais Jacquet embrasser une

jeune femme... je lui grifferais la figure... Voilà votre chambre à coucher, madame... vous y trouverez vot' bourgeois; on l'y a porté tout à l'heure.

Hortense entre dans la chambre, et, apercevant son mari qui dort tout habillé sur le lit, elle s'écrie :

— Comment! ils ne l'ont pas déshabillé!... mais je ne pourrai jamais y parvenir toute seule. Madame la concierge, venez donc, je vous en prie...

La jardinière, qui était déjà partie, revient en courant.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, madame?

— Il y a que je ne pourrai jamais, seule, déshabiller mon mari qui dort profondément. Vous allez m'aider, s'il vous plaît.

— Vous aider... à déshabiller un homme! oh ben! par exemple!... qu'est-ce que Jacquet dirait, si j'en déshabillais un autre que lui... et encore! il ôte ben sa culotte tout seul. Non! non!... je ne sommes pas concierge pour déshabiller ceux qui viennent coucher ici... merci! Ce monsieur dormira tout habillé, voilà tout.

Madame Jacquet est partie.

— Ces paysannes sont stupides, se dit Hortense; mais après tout, je vais lui ôter sa cravate... ses souliers... son paletot... si je le peux... et ma foi, il dormira avec le reste... Pourquoi s'est-il grisé au point de ne plus pouvoir se coucher?... Un homme comme il faut... fi! c'est affreux... et je n'y conçois rien, car M. Bouffi n'aime pas le vin.

Il est minuit; tout le monde dort, ou du moins est couché depuis plus d'une heure dans la propriété de M. Duvalloir, lorsque tout à coup le silence est troublé par des cris qui partent de la chambre des époux Bouffi. C'est la belle Hortense qui fait entendre ces mots :

— Du monde!... quelqu'un!... du secours, s'il vous plaît... mon mari est malade... il a fait... des choses affreuses sur le lit... je ne puis pas coucher là-dedans.

Aux accents de cette voix qui lui est si chère, M. Grébois accourt le premier, vêtu seulement de son paletot qu'il a passé à la hâte; puis Euphrasie vient en jupon court, avec un foulard jeté sur ses épaules; puis Rosalvina, qui n'est plus reconnaissable sans crinoline, et se tient enveloppée dans une courte-pointe qui l'enveloppe fort mal, les cheveux épars comme une femme sauvage. Tout ce monde se rencontre dans le corridor.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? se demande-t-on de tous côtés.

— Mon mari est malade... le dîner aura achevé de l'indisposer... il ne l'a pas gardé... vous comprenez...

— Il faut lui donner du thé...

— Oui, oui, il lui faut du thé.

— Je cours réveiller les concierges, dit Grébois, et les prier d'en faire sur-le-champ.

— Voulez-vous que j'aille avec vous? s'écrie Rosalvina, qui laisse à chaque instant s'échapper un coin de la courte-pointe qui lui sert de manteau, et fait alors voir des charmes qui ont trop de laisser-aller depuis qu'un corset ne les contient plus.

Mais M. Grébois s'est sauvé sans avoir l'air d'entendre. Alors les deux dames entrent dans la chambre avec madame Bouffi; mais elles en ressortent bien vite en s'écriant :

— Ah! quelle odeur!...

— Il n'y a pas moyen d'y tenir...

— Cela sent le cabaret...

— Eh! quoi, mesdames, vous me quittez? dit Hortense.

— Ma chère amie, on ne peut pas rester près de votre mari.

— Je me trouverais mal, moi...

— Je ne comprends pas comment vous y tenez.

— Mais je compte bien ne pas y rester... certes, je ne passerai pas la nuit à cette odeur-là. Ah! voilà M. Grébois qui revient... eh bien?

— J'ai eu beaucoup de peine à réveiller les concierges, ces gens-là ont un sommeil de plomb; enfin on m'a entendu. J'ai crié : Faites du thé sur-le-champ pour quelqu'un qui est malade... ils ont répondu : « Tout de suite, nous allons allumer du feu. » Maintenant, mesdames, retournez vous coucher, je me charge de soigner M. Bouffi.

— Mais sa femme ne peut pas retourner coucher avec lui; cela empeste, dans cette chambre!

— Venez avec moi, dit Euphrasie, j'ai un lit à part.

— Mais votre mari couche dans la même pièce; non, cela serait inconvenant.

— Si madame veut accepter ma chambre? dit Grébois; justement, je ne m'étais pas encore couché, j'avais trouvé un livre intéressant, et je lisais.

— Ah! j'aime mieux cela; mais cela vous privera, monsieur Grébois.

— Nullement, madame; je passerai la nuit près de M. Bouffi, je lui ferai prendre du thé.

Ces dames, n'ayant plus rien à faire là, se retirent chacune dans leur chambre; mais madame Coquelet fait la réflexion qu'il est bien singulier que M. Grébois ne se soit pas encore mis au lit, puisqu'il n'a que sa chemise et son paletot.

L'ex-avoué va courageusement s'établir près du malade qu'il parvient à déshabiller. Puis le concierge arrive

Ainsi, monsieur, vous me promettez de remettre cette lettre à M. Duvalloir ?
(Page 157.)

enfin avec une énorme théière. Il verse de son contenu dans une tasse et parvient à le faire boire à M. Bouffi.

— Vous aviez donc déjà mis du sucre? dit Grébois.

— Du sucre! je n'en mettons jamais là-dedans, ça se prend sans sucre.

— Mais non, le thé ne se prend pas sans sucre.

— Ah! monsieur, faites excuse, mais nous n'avions pas de thé dans la maison, pas un brin, et je crois qu'on aurait de la peine à en trouver par ici.

— Mais alors que faites-vous donc boire à Bouffi?

— C'est de la graine de lin, monsieur.

— De la graine de lin, malheureux!... mais vous allez le rendre bien plus malade; ce n'est certainement pas un digestif que la graine de lin.

— Monsieur, je vous assure que quand nous sommes malades nous ne prenons pas autre chose, soit par en haut soit par en bas. Vous allez voir que ça va le soulager.

En effet, la graine de lin ne tarde pas à agir comme l'eau chaude, et M. Bouffi se débarrasse de tout ce qu'il avait encore sur l'estomac. Alors il se sent beaucoup mieux, remercie Grébois, ne s'informe pas de sa femme, et se rendort profondément.

— Eh ben! qu'est-ce que je vous disais! s'écrie Jacquet ; le voilà guéri, grâce à ma graine de lin.

— C'est vrai, mais j'avoue que je n'aurais jamais employé ce remède-là.

— A c't' heure, je pense que je peux aller retrouver ma femme?

— Allez, mon cher, allez.

Le concierge parti, le banquier endormi, Grébois passa-t-il toute la nuit auprès de lui? c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir.

VIII

COLÈRE D'HOMME

En s'éveillant le lendemain matin, M. Bouffi voit Grébois qui a l'air de dormir dans un fauteuil près de la cheminée; seulement ce monsieur est complétement habillé.

— Comment! mon cher ami, vous avez passé la nuit près de moi? dit le banquier.

— Mais sans doute; vous étiez malade, il fallait bien vous soigner.

— Et ma femme?

— Madame votre épouse a bien voulu accepter la chambre que l'on m'avait destinée; franchement, vous étiez dans un état si... désagréable, qu'une dame ne pouvait pas rester près de vous.

— En effet, je me rappelle à présent. C'est ce maudit homme, ce gros marchand de bois, qui m'a fait boire, en me disant toujours : « Cela ne vous fera pas de mal, »

et, comme je n'ai pas l'habitude de boire, cela m'a complétement étourdi; et puis le dîner, il me semble qu'on a aussi bu de différents vins?

— Oui, et tous fort bons; il paraît que M. Duvalloir a laissé en partant une cave très-bien garnie.

— A propos de ce monsieur, vous ai-je dit qu'il était marié?

— Non; mais c'est sans doute cela que vous vouliez toujours nous dire et la mémoire vous faisait défaut. Ah! ce monsieur est marié?

— Oui, je l'ai appris dans le village; sa femme est, dit-on, jeune et jolie, elle habitait avec lui cette propriété.

— Et où est-elle maintenant? est-ce qu'ils sont séparés?

— On n'en savait pas plus. Ils ont tout à coup quitté cette maison tous les deux, voilà ce que j'ai appris.

— C'est assez singulier; il y a quelque chose de mystérieux dans tout ce qui touche ce M. Duvalloir.

— Mais il faut que je m'habille bien vite, pour aller ici à côté, avant le déjeuner.

— Vous n'allez pas vous laisser encore entraîner à goûter du vin?

— Oh! il n'y a pas de danger, mon cher Grébois. Croyez que je suis bien reconnaissant de tout ce que vous avez fait pour moi cette nuit.

— Vous plaisantez! je suis tout à votre service, et prêt à recommencer si l'occasion se présentait.

— Oh! je vous certifie qu'elle ne se représentera pas, je suis si honteux de ce qui m'est arrivé hier... On a dû bien rire à mes dépens?

— Mais non, mais non; d'ailleurs, à table, vous étiez encore très-convenable.

— Vous cherchez à m'excuser, mais moi, je ne m'excuse pas. Oh! les gens de la campagne! ce sont de fins matois!

Le banquier s'est habillé à la hâte et rendu chez le propriétaire de la Prairie aux Coquelicots. Bientôt tout le monde est levé et on se réunit au salon : la belle Hortense a les yeux battus et le teint pâle, ce qu'elle attribue à l'inquiétude que lui a causée l'indisposition de son mari; la jeune madame Coquelet conserve avec le sien son air moqueur et dédaigneux, ce qui annonce que les époux ne se sont pas réconciliés; enfin Rosalvina, qui a perdu une partie des fleurs qui ornaient son immense chapeau, jette de temps à autre des regards courroucés sur son mari, en disant :

— Ah! monsieur Burgrave!... que vous êtes dormeur!... vous ronflez maintenant d'une façon bien incommodante! Que vous êtes changé, monsieur! autrefois vous ne ronfliez pas ainsi près de moi.

— C'est l'air de la campagne qui produit cet effet-là, chère amie.

— Il ne vous est pas bon, monsieur...

— Et vous n'avez vu aucun serpent cette nuit, madame? demande Coquelet d'un air goguenard.

— Oh! non, monsieur! je n'ai pas vu de serpent, pas le plus petit, pas la moindre apparence.

L'ex-avoué s'empresse d'apprendre à la société la grande nouvelle :

— M. Duvalloir est marié, sa femme est jeune et jolie.

Aussitôt les conjectures vont leur train :

— Pourquoi n'est-il plus avec sa femme?

— Pourquoi ne dit-il pas qu'il est marié?

— Qu'est-ce qu'il peut avoir fait de sa femme ?

— Ou plutôt, qu'est-ce que sa femme peut lui avoir fait ?

— L'avait-il emmenée avec lui dans son grand voyage ?

— Moi, dit Rosalvina, je crois cet homme-là capable de fort vilaines choses ; puisqu'il ne parle plus de sa femme, puisqu'il ne dit même pas qu'il en a une, c'est que probablement il aura abandonné sa malheureuse épouse dans quelque île déserte.

— Pour qu'elle fasse le *Robinson* femelle, dit Coquelet en riant, c'est une heureuse idée, cela.

— Monsieur, vous riez, mais je crois que c'est très-possible ; il a voulu faire disparaître sa femme, que sans doute il n'aimait plus, et se sera dit : « En la perdant au-delà des mers, dans quelque contrée sauvage, je ne craindrai pas qu'elle reparaisse jamais. »

— Madame, on voit bien que vous en voulez toujours à ce pauvre M. Duvalloir dont vous faites sur-le-champ un traître de mélodrame. Quant à moi, qui n'ai aucune raison de lui en vouloir, bien au contraire, car ce serait mal reconnaître la manière dont on nous a traités ici, je ne partage pas votre opinion ; et d'ailleurs, pourquoi mettre toujours les torts du côté du mari ? comme si les femmes n'en avaient jamais ! Qui vous dit que ce n'est pas parce que cette dame s'est mal conduite, que ce monsieur s'est séparé d'elle ?

Les dames accueillent ces paroles par un hourra d'indignation, et Euphrasie y ajoute, en regardant son mari :

— Cela vous va bien, monsieur, de prendre la défense des hommes !

M. Coquelet tourne le dos à sa femme et va fumer.

M. Bouffi revient en se frottant les mains et l'air fort satisfait. On déjeune à la hâte, tout le monde ayant affaire à Paris. Puis, lorsque la société remonte en voiture, Jacquet et sa femme, qui se tiennent respectueusement sur la porte, disent au banquier :

— Monsieur est-il satisfait de la maison ?... est-ce lui qui sera notre nouveau maître ?

— La propriété est fort belle ! répond Bouffi, et nous sommes fort satisfaits de la manière dont vous nous avez reçus ; pour ma part, je ne manquerai pas de le faire dire à M. Duvalloir... quant au reste, je ne puis encore rien vous affirmer... vous pouvez toujours faire voir la maison.

La calèche part. En côtoyant la Prairie aux Coquelicots, le banquier la regarde comme un amant regarde une nouvelle maîtresse ; et lorsque les dames disent : « C'est vraiment bien agréable de se promener, de courir, de se reposer là-dedans, » il se frotte encore les mains en s'écriant : — C'est-à-dire que, pour moi, cette prairie vaut à elle seule la Maison aux Sycomores et ses dépendances.

Pendant l'absence du banquier, Horace et Oswald avaient pu causer tout à leur aise, s'inquiétant fort peu que cela déplût ou non à M. Tirebourg.

— Ils sont allés voir la propriété de M. Duvalloir, avait dit le petit neveu à son ami, et il est bien probable que mon oncle va l'acheter.

— Ah ! qu'ils sont heureux ! s'écrie Horace, ils vont à Montagny ! ils vont voir ma belle prairie !... Ton oncle aura bien raison d'acheter la Maison aux Sycomores... sans doute, il t'y mènera quelquefois... tu verras alors ce délicieux pays où je suis né... où ma sœur et moi

nous avons passé notre enfance... où je brûle de retourner, car lorsque j'ai été plus d'un an sans revoir ma prairie, j'éprouve de ces accès... qu'on appelle, je crois, le mal du pays... Heureusement, grâce à la gaieté de mon caractère, ces accès ne durent pas... mais ils reviennent souvent... quoique je n'en dise rien.

Dans le courant de la journée, M. Duvalloir vient dans les bureaux du banquier, pour s'assurer si celui-ci est parti pour voir sa campagne.

— Eh! quoi, monsieur, vous n'êtes pas allé avec eux à Montagny? dit Horace, vous n'avez pas voulu leur montrer vous-même votre propriété?

— Ils la verront tout aussi bien sans que je sois là! répond M. Duvalloir en réprimant un soupir. J'ai donné des ordres au concierge pour que M. Bouffi et sa société soient bien traités... pour qu'ils ne manquent de rien.

— Oh! je n'en doute pas, monsieur... mais enfin, soi-même, on fait mieux voir tous les agréments de sa maison, tous les détours de son jardin... on sait où sont les plus jolis points de vue.

— J'ai oublié tout ce que cette propriété pouvait avoir d'agréable.... à mes yeux, elle n'offre plus aucun charme... au contraire!

M. Duvalloir a dit ces derniers mots si tristement, et ses regards se baissent vers la terre avec une expression si douloureuse, que Horace en est tout ému; sans en deviner la cause, il se sentait touché, intéressé par la tristesse qu'il lisait constamment dans les yeux de ce monsieur, et de son côté, celui-ci était plus disposé à causer avec Horace qu'avec tout autre; on aurait dit qu'une secrète sympathie lui parlait en faveur de ce

jeune homme, et que, près de lui, il éprouvait quelque soulagement aux peines qui l'accablaient.

— Ah ! qu'ils sont heureux ! reprend Horace au bout d'un moment ; ils se promèneront dans ma prairie... je dis toujours *ma prairie !* comme si elle était encore à nous... à mon père... mais ils ne verront pas tout cela avec mes yeux... il y a des gens qui s'ennuient à la campagne... il me semble que M. Bouffi ne doit pas être très champêtre... et je m'étonne qu'il songe à acheter une propriété aussi éloignée de Paris.

M. Duvalloir ne répondait pas, il semblait plongé dans ses réflexions. Horace continue :

— Après cela, je sais bien que les gens riches doivent toujours avoir une campagne, quand même ils iraient s'y ennuyer. Mais vous, monsieur, c'est plus que de l'ennui que vous paraissez avoir pour votre belle propriété... c'est comme de l'aversion !... il semblerait que maintenant vous détestez ce pays-là.

— Oh ! oui .. oui, je le déteste, en effet ! et pourtant il fut un temps où je l'aimais bien... où j'y étais si heureux !... mais ce temps-là a si peu duré !

— Ce ne peut pas être la faute du pays, si vous y avez eu des chagrins.

— Vous avez raison ; mais il n'en est pas moins vrai que la vue des lieux où nous avons été frappés dans nos plus chères affections nous rend ce souvenir plus présent, et renouvelle alors nos peines... puis, quand à cela se mêle encore un autre sentiment...

M. Duvalloir s'arrête tout à coup, comme s'il craignait d'en trop dire, puis il reprend d'un ton moins triste :

— C'est singulier, nous éprouvons chacun des senti-

ments bien opposés... je désire ne plus aller à Montagny, vous, au contraire, vous seriez heureux d'y être... le souvenir de ma propriété me pèse... m'attriste ! le souvenir de la vôtre vous est bien doux, vous le caressez dans votre pensée... Eh bien ! malgré cela... j'éprouve comme du plaisir à causer avec vous... et pourtant notre conversation roule presque toujours sur ce sujet que je cherche à éloigner de ma pensée... Ne trouvez-vous pas comme moi qu'il y a là-dedans quelque chose de bizarre, et dont il est difficile de se rendre compte?

— Ma foi, monsieur, dit Horace, je vous avouerai que je n'ai jamais cherché à analyser mes sentiments ; lorsque je me sens porté à éprouver de l'affection pour quelqu'un, je cède à ce que j'éprouve, sans me demander pourquoi je l'éprouve. Il me semble que nous ne sommes pas plus maîtres de nos sympathies que de nos aversions, elles viennent d'elles-mêmes : c'est comme un secret instinct qui dit à notre cœur qui nous devons aimer et qui nous devons haïr. Je m'estime heureux, monsieur, si j'ai pu vous inspirer cette préférence qui vous porte à prendre quelque plaisir dans ma conversation, et, de mon côté, je puis vous assurer que je le partage.

M. Duvalloir cause encore quelque temps avec Horace, puis il part en disant à Oswald qu'il reviendra bientôt savoir si son oncle veut s'arranger de la maison.

— Je connais bien peu ce monsieur, dit Horace, j'ignore ce qui le rend si morose et pourquoi il a pris maintenant en aversion sa propriété... mais je ne sais pourquoi il m'intéresse... je voudrais pouvoir adoucir ses chagrins... c'est drôle cela, n'est-ce pas, Oswald?

— Ce qui est plus drôle, répond le petit neveu du

banquier, c'est que M. Duvalloir cause plus avec toi dans un quart d'heure que pendant toute une soirée qu'il passe chez mon oncle.

— C'est qu'il n'y trouve personne qui lui inspire de la sympathie.

— Et que tu lui en inspires, toi?

— Probablement!... Dis donc, Oswald, le mois est recommencé, et ton oncle ne m'a pas parlé d'augmentation de mes appointements.

— Si tu crois qu'il va t'augmenter si vite!

— Mais s'il croit, lui, que je resterai son principal employé pour douze cents francs!

— Un peu de patience, mon cher Horace; cela ferait beaucoup de peine à ta bonne tante, si tu quittais ta place!

— Cela me ferait bien plus de peine à moi, si je passais ma vie à gagner douze cents francs par an!

— Horace, tu m'as fiancé à ta sœur... tu nous marieras tout à fait, n'est-ce pas?

— Puisque je vous l'ai promis!... mais pour cela il faut que je gagne plus de douze cents francs.

La société est revenue à Paris sans accident; chacun est rentré chez soi, mais M. Bouffi n'annonce pas qu'il soit décidé à acheter la Maison aux Sycomores.

Ce n'est que huit jours plus tard que le banquier apprend à sa femme qu'il a fait l'acquisition de la Prairie aux Coquelicots et de la maison qui fait partie de cette propriété.

La belle Hortense paraît un peu surprise, elle s'écrie:

— Quoi, monsieur, ce n'est pas la campagne de M. Duvalloir que vous avez achetée?

— Non, madame, pour plusieurs raisons : d'abord

elle est trop chère, ensuite elle n'est d'aucun rapport... enfin l'autre maison est fort jolie, fort élégamment meublée; elle vous plaira, je n'en doute pas... les jardins sont moins grands... mais à quoi servent des jardins si vastes?... On ne se promène jamais partout... et puis il y a cette prairie. . cette délicieuse prairie qui vaut bien le parc de M. Duvalloir; enfin c'est une affaire faite.

— Du moment que c'est une affaire faite, je n'ai plus rien à dire. Cette propriété était donc aussi à vendre?

— J'ai appris que le propriétaire ne serait pas éloigné de s'en défaire... et j'ai saisi l'occasion... c'est une bonne affaire.

— Et quand pourrai-je aller m'installer dans cette villa, monsieur?

— Je fais faire quelques travaux, quelques améliorations dans la maison... mais c'est peu de chose; dans une dizaine de jours vous pourrez prendre possession de notre maison de campagne.

Au dîner, le petit neveu apprend l'acquisition faite par son oncle, et le soir, dès qu'Horace arrive à son bureau, il s'empresse de lui dire :

— C'est fini, mon oncle a acheté une maison de campagne.

— Celle de M. Duvalloir... Tant mieux, j'en suis bien aise pour ce monsieur, puisqu'il tenait tant à s'en défaire !

— Mais non... ce n'est pas celle-là que mon oncle a achetée... Tu vas être bien surpris... c'est la tienne... je veux dire celle qui était à ton père... enfin c'est la Prairie aux Coquelicots qu'il a achetée.

Horace change de couleur, puis il dit d'une voix émue :

— Ton oncle a acheté la Prairie aux Coquelicots... ce n'est pas possible !... elle n'était pas à vendre.

— Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais je puis bien t'assurer que je ne me trompe pas... j'ai bien entendu ce qu'il disait... les détails qu'il donnait sur la propriété; il a nommé celui à qui elle appartenait... attends! M. Boudignon.

— Boudignon... oui, en effet, c'est le nom de celui qui avait en dernier lieu notre propriété... et il a été trouver cet homme pour la lui acheter?

— Probablement!

— Oswald!... ton oncle est un... Ah! tiens, je ne veux pas dire le mot à cause de toi... mais c'est un vilain monsieur!

— Pourquoi cela... parce qu'il a acheté la Prairie?

— Oui... oui... parce qu'il a acheté ce qui n'était pas à vendre... parce qu'il a agi en sous-main, en sournois... enfin parce qu'il a des intentions... que je devine... en voulant être possesseur de la Prairie... Ah! je voudrais qu'il ne pût y faire un pas sans se casser le nez!

— Je ne comprends rien à ta colère! Qu'est-ce que cela peut te faire, que ce soit mon oncle ou tout autre qui possède ce domaine, puisque tu ne peux pas l'acheter, toi?

— Hélas! non, malheureusement! je ne peux pas l'acheter; mais tu ne vois pas, toi, petit serin, que grâce à ton bavardage et à celui de ma tante, ton oncle sait ce que tous les autres ignorent : qu'il y a un trésor caché dans la Prairie aux Coquelicots.

— Comment! tu te figures que c'est pour cela que mon oncle a acheté cette propriété?

— Je ne me le figure pas, j'en suis sûr, j'en ai l'intime conviction; mais je le connais déjà mieux que toi, ton oncle!... Et ta tante aussi. Si une raison secrète ne

l'avait pas poussé, pourquoi aurait-il été demander à acheter une maison qui n'était pas en vente? il ne connaissait ni le pays, ni ce M. Boudignon; mais on lui a appris l'existence d'un trésor, et il aime tant l'argent... il est capable de bien des choses pour s'en procurer; je m'en aperçois d'ailleurs à la manière dont sont tenus certains comptes... entre autres celui de M. Duvalloir, parce qu'on a vu sur-le-champ que c'est un homme confiant, et qui n'entend rien aux affaires. Ah! monsieur Bouffi! vous voulez avoir mon trésor!... Oh! mais, je ne le veux pas, moi, il m'appartient. Je ne veux pas que vous le trouviez. Ah! si ton oncle était là, tiens, je crois que je lui jetterais cet encrier à la tête.

— Si c'est comme cela que tu veux te faire augmenter, tu prends un joli moyen.

— A lui, ma belle prairie, à lui! tout mon espoir dans l'avenir... oh! je suis furieux! je ne me sens pas de colère!

En ce moment le banquier entre dans ses bureaux, et pour examiner un compte va justement au pupitre sur lequel écrit Horace. Oswald devient tremblant et regarde son ami d'un air suppliant; mais celui-ci, dès qu'il aperçoit M. Bouffi, lui dit d'un air ironique :

— Mon compliment, monsieur, vous avez fait une bonne affaire : vous avez peut-être payé cela un peu cher, mais il y a des terrains qui méritent bien que l'on fasse des sacrifices pour les posséder.

— Qu'est-ce que c'est? de quoi me parlez-vous, monsieur Bermont? répond le banquier tout en continuant de feuilleter un grand-livre.

— Je vous parle... de la maison de mon père... de la Prairie aux Coquelicots, que vous avez achetée, quoiqu'elle ne fût point à vendre.

— Eh bien ! monsieur, en quoi cela peut-il vous intéresser? la maison n'était plus à vous depuis longtemps; qu'elle soit à moi ou à un autre, que vous importe!

— Mais vous teniez beaucoup à la posséder, cette prairie, vous, monsieur!

Cette fois, M. Bouffi lève les yeux sur son jeune commis, et lui répond d'un ton fort sec :

— C'est possible, monsieur ; mais de quoi vous mêlez-vous? faites donc vos écritures au lieu de vous occuper de cette campagne.

— De quoi je me mêle... de quoi je me mêle!...

Horace articulait ces mots avec colère, et Oswald, s'approchant doucement de son bureau, en avait déjà emporté l'encrier; mais le banquier étant rentré dans son cabinet, cette précaution devient inutile.

IX

UN DIMANCHE AU BUREAU

Quelques jours s'écoulent pendant lesquels Horace n'a point l'occasion de se retrouver seul avec le banquier; mais chaque matin, en arrivant à son bureau, il s'empresse de s'informer à Oswald si son oncle est parti pour sa campagne, et il n'est satisfait qu'en apprenant que M. Bouffi n'a pas quitté Paris.

Cependant, depuis qu'il a connaissance de l'acquisition faite par ce dernier, il est moins gai, moins disposé à rire de tout; sa sœur et sa tante s'aperçoivent de son changement d'humeur, toutes deux s'en inquiètent et lui en demandent la cause.

— La cause! dit Horace en faisant signe à madame Rennecart de prendre son cornet, la cause... c'est vous, ma tante!

— Comment! c'est moi qui te rends triste, mon ami?

— Oh! sans le vouloir, assurément; mais si vous n'aviez pas bavardé, tout cela ne serait pas arrivé.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Que M. Bouffi, votre propriétaire et mon banquier, vient d'acheter la Prairie aux Coquelicots.

— Il serait possible! Elle était donc à vendre?

— Non, elle n'était pas à vendre; mais quand on veut avoir une chose et qu'on a de l'argent, il est toujours facile d'y parvenir en faisant des sacrifices... Et pourquoi M. Bouffi a-t-il absolument voulu acheter cette propriété? Parce que son neveu lui a conté qu'il y avait un trésor caché dans la prairie... et par qui Oswald savait-il cela? par vous! Voilà comment tout s'enchaîne dans ce monde, et comment un mot dit imprudemment peut avoir des suites graves.

— Oswald ne l'a certainement pas fait exprès, dit Virginie; il aura dit cela sans y attacher d'importance.

— Sois tranquille, je n'en veux pas à Oswald, je n'en veux même pas à ma tante... ce n'est qu'au Bouffi que j'en veux; mais j'aurai l'œil sur lui... c'est un homme de mauvaise foi, d'ailleurs... il a une singulière manière de faire la banque.

— Ah! mon Dieu! tu vas encore te faire renvoyer de ta place!

— Renvoyer! oh! non, ma tante, je m'en irai bien de moi-même; vous voyez bien qu'il ne m'augmente pas, ce monsieur.

— Mais il n'y a pas encore deux mois que tu es chez lui.

— C'est plus qu'il n'en faut pour s'apercevoir que je vaux plus de douze cents francs.

— Horace, mon ami, songe que les places sont si rares.

— Pas les mauvaises.

— Mon frère, si tu te fâches avec ce monsieur, il ne voudra jamais que son neveu m'épouse.

— Oh ! parbleu ! il ne le voudra pas davantage si nous ne nous fâchons pas ; mais, sois tranquille, Oswald t'épousera, parce que je le dresserai à ce qu'il aura à faire, et qu'après tout, un oncle n'est pas un père. Mais c'est assez nous occuper de ce vilain monsieur, passons à des choses plus agréables : ma tante, votre jolie petite dame du quatrième, madame Huberty, est-elle venue vous voir ?

— Elle ne vient jamais qu'à l'époque du terme.

— Et vous n'allez pas chez elle ?

— Pourquoi irais-je ? elle ne m'y a pas invitée.

— C'est dommage ; vous auriez dû tâcher de faire sa connaissance, cela vous aurait fait une société.

— C'est cela, tu voudrais voir cette dame ici pour lui faire la cour, n'est-ce pas, mauvais sujet ?

— Ma tante, on n'est pas un mauvais sujet parce qu'on est amoureux d'une petite dame bien gentille, qui vit toute seule, ne reçoit personne, et qui par conséquent est libre aussi.

— Tu es donc amoureux de cette dame, mon frère ?

— Ma petite sœur, faites vos bonnets, rêvez à vos amours, et ne vous occupez pas de celles de votre frère ; ça vous mènerait trop loin.

— Vois-tu, Virginie, Horace est vexé parce qu'il a essayé d'être reçu chez cette dame, et qu'elle a refusé ses visites.

— Qui est-ce qui vous a dit cela, ma tante ?

— Le voisin du carré, le joueur de clarinette, qui a entendu ta conversation sur le palier avec cette dame.

— Décidément il y a de vilain monde dans votre maison, ma tante; ô joueur de clarinette, tu écoutes ce qu'on dit sur le carré! je tâcherai que tu rencontres encore des saucisses sous tes pieds. Eh bien! oui, j'étais monté chez madame Huberty, lui demander si elle n'avait pas quelques réparations locatives à faire.

— De quoi te mêles-tu! si par hasard cette dame avait dit que oui, comme M. Bouffi n'en veut faire aucune, il aurait fallu qu'elle les fît faire à ses frais.

— C'est donc un vrai vautour que ce propriétaire!

— Oh! il n'est pas aimable avec ses locataires... enfin cette dame t'a mis à la porte?

— A la porte! fi donc! elle m'a reconduit fort poliment jusque sur le carré, en me déclarant, toujours très-poliment, qu'elle ne voulait recevoir personne. Mais à son âge, toujours seule, est-ce que c'est vivre, cela!... Virginie, est-ce que tu pourrais vivre comme cela, toi?

— Oh! non, je m'ennuierais trop, je tomberais malade.

— Entendez-vous, ma tante? ma sœur tomberait malade; donc, c'est ce qui arrivera à cette dame, si vous n'allez pas un peu la voir.

— Je ne vais pas chez les gens malgré eux, répond madame Rennecart en posant son cornet sur une table.

Alors Horace s'écrie :

— Ah! quand on a l'oreille dure, cela gagne le cœur.

M. Duvalloir ne tarde pas à revenir chez le banquier; mais celui-ci n'est pas dans son cabinet quand il s'y présente; alors ce monsieur revient près d'Oswald et d'Horace, et dit au premier :

— Je n'ai reçu aucune nouvelle de monsieur votre oncle; achète-t-il ma campagne?

— Non, monsieur; il la trouve fort belle, ainsi que toutes les personnes qui étaient avec lui, mais...

— Mais il en a acheté une autre ! s'écrie Horace ; et vous ne devineriez jamais laquelle, monsieur ?

— Mais je ne la connais pas, sans doute.

— Pardonnez-moi, car c'est la propriété qui est voisine de la vôtre... c'est celle où je suis né ; enfin c'est la Prairie aux Coquelicots.

M. Duvalloir baisse les yeux et murmure : — Ah ! je ne savais pas que cette propriété était à vendre.

— Tout le monde a dit cela comme vous, monsieur. Non, la prairie n'était pas à vendre, mais M. Bouffi a voulu absolument en devenir propriétaire, il avait pour cela de secrètes raisons.

— De secrètes raisons ? répète M. Duvalloir d'une voix altérée. Et quelles peuvent donc être ces raisons ? le savez-vous ?

— Oui, monsieur, je le sais... mais je ne puis pas le dire ; d'ailleurs, cela n'intéresse que moi.

Ces derniers mots semblent calmer l'inquiétude que paraissait éprouver M. Duvalloir ; il reprend au bout d'un moment : — Après tout, si ma maison ne convenait point à M. Bouffi, il a bien fait de ne point l'acheter... un autre s'en accommodera... rien ne me presse, je puis attendre.

— Oui, monsieur, pour vous ce n'est qu'une légère contrariété ; mais, pour moi, c'est un grand malheur de savoir notre belle prairie devenue la propriété de M. Bouffi.

— Pourquoi donc ? Puisque vous êtes employé ici... sachant que vous aimez tant cette campagne, il est probable que M. Bouffi vous y mènera quelquefois avec lui.

— Oh ! non, monsieur, il ne m'y mènera pas ; mais j'irai bien sans lui, je ne lui demanderai pas la permission pour cela. Oh ! il m'y trouvera !

M. Duvalloir considère quelques instants Horace qui vient de prononcer ces mots avec une énergie qui annonce une résolution bien arrêtée ; puis il salue les jeunes gens en leur disant : — Il est maintenant inutile que j'attende M. Bouffi, puisque j'ai appris tout ce que je désirais savoir.

— On voit bien qu'il est riche, celui-là, dit Oswald, après que M. Duvalloir est parti. Peu lui importe qu'on achète ou qu'on n'achète pas sa campagne ! il s'en moque !... Ah ! quel dommage qu'il ne soit pas mon oncle !

— Oui, je crois, en effet, que tu ne pourrais que gagner au change. Où est-il, ton oncle ? est-ce que par hasard il serait allé à Montagny ?

— Mais non, mais non ; il est chez un de ses confrères, et doit être ici à quatre heures. Cependant, hier, en dînant, il a dit à ma tante qu'il irait bientôt à sa nouvelle propriété, voir si les travaux qu'il y fait faire avancent.

— Ah ! il fait faire des travaux... dans la prairie ?

— Non, dans la maison, puisqu'il faut que ce soit terminé pour que ma tante puisse s'installer.

Horace ne répond rien, mais il brise avec colère sa plume sur son bureau, et Oswald se dit : — Je crois que c'est heureux que mon oncle ne soit pas là !

Le dimanche suivant, Horace, qui ne va jamais à son bureau ce jour-là, s'aperçoit que la veille il doit y avoir laissé son porte-monnaie, à moins qu'il ne soit tombé de sa poche en chemin ; dans le doute, et voulant s'assurer qu'il n'a pas perdu son argent, il se décide à se rendre à son bureau.

Il est une heure de l'après-midi, pas un seul employé n'est dans les bureaux ; le vieux Tirebourg même n'est pas venu. Horace se hâte de se rendre à sa place ; il ouvre son pupitre et y trouve son porte-monnaie. Enchanté de n'avoir point perdu son bien, il le met dans sa poche et va repartir, lorsqu'il entend parler à haute voix et comme si on se disputait. Le bruit vient du cabinet du banquier. Horace a bien vite reconnu la voix de M. Bouffi et celle du grand Floquart. Le bruit se rapproche ; on est sorti du cabinet, on est dans les bureaux. Sans l'avoir prémédité, Horace, qui occupe un renfoncement, peut entendre tout ce qui se dit sans être vu, à moins qu'on ne s'avance de son côté. Mais c'est ce qu'on ne fait pas; on s'est arrêté en parlant et la conversation continue. Le jeune commis reste à sa place, mais il a bien soin de ne faire aucun bruit, afin qu'on ne se doute pas qu'il y a du monde dans les bureaux.

— En vérité, mon cher, vous devenez très-embêtant! dit Floquart; quand on vous demande de l'argent, il semble qu'on vous déchire le cœur.

— De l'argent!... de l'argent!... on n'en a pas toujours de disponible!

— Quelle plaisanterie!... Oh! ce n'est pas vous qui êtes jamais à court, et pour une misérable somme de quinze cents francs!...

— Misérable somme!... quinze cents francs!... voit bien que vous ne connaissez pas la valeur de l'argent! Et quand cela se renouvelle souvent!...

— Cela se renouvelle quand j'en ai besoin ; et, sacrebleu! cela m'ennuie à la fin d'avoir à essuyer votre mauvaise humeur chaque fois que je vous fais une semblable demande. Vous n'avez donc pas de mémoire,

Bouffi, puisque vous oubliez ainsi nos conventions?

— Pardonnez-moi, j'ai très-bonne mémoire.

— Il n'y paraît guère; aussi je suis venu exprès aujourd'hui dimanche, jour où je sais que vos commis ne viennent pas au bureau, afin de vous trouver seul et de pouvoir, sans être dérangé, m'expliquer avec vous.

— Mon Dieu! nous n'avons pas d'explication à avoir; je sais très-bien ce que vous pouvez me dire.

— Alors pourquoi faites-vous tant de façons quand il s'agit de tenir vos promesses?

— Je les tiens, mes promesses... et au-delà!...

— Ça n'est pas vrai!

— Monsieur Floquart!...

— Oh! ne prenez pas de grands airs! cela ne m'en impose pas, à moi. Vous voudriez me flouer comme les autres... mais je ne suis pas de la pâte de vos clients... et si vous ne me donnez pas gentiment ce que je vous demande, je saurai bien vous forcer à le faire.

— Oh! me forcer... me forcer... je ne le crois pas!

— Vous ne croyez pas... vous avez donc oublié certaine convention que je vous ai fait signer? et bien m'en a pris. Si je n'avais pas pris cette précaution, il y a longtemps que vous m'auriez envoyé paître lorsque je vous aurais demandé de l'argent... Vous êtes un ingrat, mon cher! j'ai fait votre fortune... et vous me marchandez quelques billets de banque; c'est pleutre, c'est rat!...

— Vous amplifiez beaucoup en disant que vous avez fait ma fortune; lors de l'affaire en question, j'étais déjà en fort bonne position.

— C'est-à-dire que, quand votre frère est mort, vous étiez encore un petit agioteur. Grâce à moi, vous avez encaissé trois cent mille francs. Hein, c'était joli, cela?

Vous les avez parfaitement fait valoir... oh! je vous rends cette justice, grâce à vos opérations de banque et de bourse, vous avez plus que triplé vos capitaux... je gage que vous avez à présent au moins cinquante mille francs de rente.

— Oh! non, oh! non...

— Mon Dieu! ayez-en le double, j'en serai charmé... mais, sacrebleu! payez-moi ce dont nous sommes convenus. Sur les trois cent mille francs, il m'en revenait bien la moitié, puisque c'est moi qui vous ai arrangé l'affaire. J'ai préféré vous laisser ma part, à condition que vous m'en payeriez la rente. C'était fort sage à moi, car je me connaissais, j'aurais mangé mon capital dans l'année. Eh bien! c'est donc sept mille francs de rente que vous êtes convenu de me faire... Est-ce bien cela?

— Sans doute; mais vous me demandez chaque année plus de sept mille francs.

— Je ne crois pas; d'ailleurs, quand je vous demanderais mille francs de plus, ne voilà-t-il pas une belle bagatelle!

— J'aimerais mieux vous donner une fois une somme ronde, et tout serait fini.

— Nous verrons, nous pourrons arranger cela un de ces jours. Voyons, me donnez-vous mes quinze cents francs?

— Il le faut bien, car vous criez tout de suite.

— Oh! parbleu! je peux crier aujourd'hui; vos commis ne s'amusent pas à venir le dimanche travailler.

— Oh! non, ils s'en garderaient bien. Tenez, voilà vos quinze cents francs.

— Allons donc! quel homme dur à la détente!... Ah!

je n'ai pas été heureux au jeu depuis quelques jours, mais il faudra bien que la chance tourne.

— De quel côté allez-vous?

— Au Café Anglais.

— Je vais avec vous.

On se remet en marche; mais au lieu de sortir par le cabinet, ces messieurs vont sortir par les bureaux; par conséquent, ils passent devant Horace, qui est tranquillement assis devant son pupitre. En apercevant son jeune employé, le banquier s'arrête comme pétrifié; de son côté, le grand Floquart demeure aussi stupéfait. Quant à Horace, il se met à compter l'argent que renferme son porte-monnaie, sans avoir l'air de faire attention à ces messieurs.

— Ah! il y avait du monde ici, dit enfin Floquart, c'est une surprise qu'on vous ménageait, Bouffi... vous avez des commis animés d'un beau zèle... ils viennent le dimanche, même quand on n'a pas besoin d'eux. C'est magnifique! à votre place, je leur donnerais des gratifications...

M. Bouffi, qui paraît fort contrarié de trouver là Horace, lui dit avec humeur : — Que faites-vous donc là, monsieur?

— Vous le voyez, monsieur; je comptais ce que je possède d'argent dans mon porte-monnaie.

— Et c'est pour vous livrer à cette occupation que vous êtes venu au bureau un dimanche?

— Pas précisément, monsieur; mais j'avais laissé par mégarde mon porte-monnaie dans mon pupitre, je suis venu pour l'y chercher.

— Mais pourquoi donc ne faisiez-vous aucun bruit? on ne vous entendait ni remuer, ni bouger.

— Je m'en serais bien gardé, monsieur, cela aurait pu troubler votre entretien avec M. Floquart.

Le banquier échange un coup d'œil avec son ami intime, puis reprend : — C'est-à-dire que vous écoutiez ce que nous disions, Floquart et moi?

— On n'a pas besoin d'écouter pour entendre, monsieur, à moins de se boucher les oreilles; et, franchement, l'envie ne m'en est pas venue.

— Venez, Floquart, partons.

Une fois hors des bureaux, M. Bouffi dit à Floquart : — Ce jeune Bermont a entendu notre conversation!

— Eh bien! après... qu'a-t-il entendu?.... que je vous ai fait faire une affaire où vous avez gagné trois cent mille francs... voilà tout... ceci est une chose simple... cela n'a rien de compromettant.

— C'est vrai; au fait, vous n'avez dit que cela. C'est égal, je suis fâché qu'il ait entendu notre conversation. Ce jeune homme commence à me déplaire, il avait un air sardonique en me répondant.

— Je vous ai déjà dit que c'était un impertinent, vous n'avez pas voulu me croire. Vous commencez à vous apercevoir que j'ai raison; c'est heureux!

— Oui, il a un ton qui ne me convient pas; je pense qu'il ne fera pas un long séjour dans mes bureaux.

— Mettez-le donc bien vite à la porte; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Pendant que ces messieurs discouraient ainsi sur Horace, celui-ci regagnait la demeure de sa tante, en se disant : — M. Bouffi et son Floquart sont deux filous; il y a longtemps que je m'en doutais. Quel dommage qu'ils n'en aient pas dit davantage! ces trois cent mille francs que le banquier a encaissés à la mort de son

frère, j'ai bien dans l'idée qu'ils revenaient à ce pauvre Oswald, qu'on a eu l'air d'élever par bonté, par humanité. Mais ils n'en ont pas dit assez, et je ne dirai rien de cela à Oswald, parce que, n'ayant aucune preuve à fournir contre son oncle, on me traiterait de calomniateur. C'est égal, je suis toujours bien aise d'avoir entendu cette conversation; cela pourra me servir... le hasard me sert très-bien; d'un côté, la femme, de l'autre, le mari. Ce sont des époux assortis.

X

CHANGEMENT DE POSITION

Horace n'a rien dit chez sa tante de l'entretien qu'il a entendu entre M. Bouffi et son ami Floquart ; mais les conséquences de la mauvaise humeur du banquier ne tardent pas à se faire sentir.

Deux jours après, en arrivant à son bureau, Horace voit Oswald venir à lui avec des larmes dans les yeux en balbutiant : — Ah ! mon ami ! j'ai une nouvelle bien fâcheuse à t'apprendre.

— Quoi donc ? ton oncle me renvoie ? mais cela n'a rien de fâcheux pour moi, puisque je n'avais pas l'intention de rester. Ainsi, il n'y a pas là de quoi t'affliger.

— Non, non, ce n'est pas cela. J'aurais moins de chagrin si c'était cela.

— Qu'est-ce donc, alors ?... Voyons, parle, au lieu de pleurnicher. Est-ce que les hommes doivent pleurer, d'ailleurs !

— Mon oncle m'a chargé d'aller dire à ta tante, qu'à dater du 1er juillet prochain, et c'est dans huit jours, elle n'était plus principale locataire de sa maison de la rue du Temple; que, par conséquent, elle ne serait plus logée gratis, et que, si elle restait dans sa maison, il mettait son loyer à huit cents francs.

Horace froisse dans ses mains un cahier qu'il tenait, en disant : — Le gredin! renvoyer ma tante. La chasser presque... car mettre à huit cents francs un logement qui n'en vaut pas quatre, c'est lui dire de ne pas rester. Oh! mais il n'aura pas le plaisir de me renvoyer, moi, car dès aujourd'hui je lui annoncerai que je quitte ses bureaux à la fin du mois.

— Horace... réfléchis... peut-être, au contraire, devrais-tu rester...

— Je n'ai pas besoin de réfléchir, pour savoir que ton oncle est une canaille. Oh! j'en sais sur son compte plus long que tu ne crois. Rester chez un homme qui fait une sottise, une méchanceté à ma tante!... allons! tu n'y penses pas. D'ailleurs, sois bien sûr que, si je ne donnais pas ma démission, c'est ton oncle qui me la donnerait. J'aime infiniment mieux le prévenir.

— Il m'a chargé d'aller dans la journée annoncer cela à madame Rennnecart... quelle pénible commission!... je ne pourrai jamais...

— Ne te dérange pas, je me charge d'apprendre la chose à ma tante, et j'arrangerai cela de manière à ce qu'elle ne s'en afflige pas. J'en fais mon affaire.

— Oh! tu me rends là un grand service.

— Mais avant tout, il faut que je parle à ton *doux maître*, à ton généreux oncle. Est-il dans son cabinet?

— Non, il est sorti, il ne sera ici que vers deux heures.

— Ce sera pour deux heures, alors. Nous aurons une petite conversatton qui sera piquante. Tiens, une idée ! C'est une occasion pour lui demander tout de suite son consentement à ton mariage avec ma sœur.

— Plaisantes-tu? Quand tu vas lui dire que tu quittes ta place !

— Raison de plus!... Je suis bien aise d'en finir tout de suite avec lui, afin que ta situation soit bien nette.

— Mais pourtant... Horace...

— Mais... mais... laisse-moi agir comme je l'entends. Je t'ai déjà dit que je te marierais à Virginie, ne t'inquiète pas du reste.

Le temps semble long à Horace jusqu'à deux heures. Enfin, on entend le banquier qui est entré dans son cabinet; quelques étrangers y causent avec lui; dès qu'il est certain que M. Bouffi est seul, Horace se rend près de lui.

— Que me voulez-vous, monsieur? dit M. Bouffi d'un ton arrogant en voyant Horace entrer dans son cabinet. Celui-ci, auquel les grands airs du banquier n'en imposent nullement, répond d'un ton railleur : — Est-ce que vous ne vous en doutez pas un peu, monsieur ?

— Mais apparemment que non, puisque je vous le demande.

— Alors, monsieur, je vais avoir le plaisir de vous le dire. Je viens d'abord vous faire compliment de votre manière d'agir avec ma tante. Elle remplissait fort ponctuellement son emploi de principale locataire, jamais elle n'était en retard pour les loyers, elle les payait de sa poche lorsque les locataires ne la payaient point, elle; enfin, jamais personne n'a eu la plus petite plainte à formuler contre elle. C'est sans doute pour cela que vous lui retirez l'emploi qu'elle avait.

— Ah! madame Rennecart est votre tante! c'est vrai, je me le rappelle à présent!...

— Oh! je suis bien persuadé que vous ne l'aviez pas oublié!

— Monsieur, votre tante trouve toujours mauvais que je veuille augmenter mes loyers. Elle me fait un tas de doléances touchant la position des locataires... tout cela m'ennuie beaucoup. Je suis le maître de gérer ma maison comme bon me semble, je n'ai besoin de personne pour faire percevoir mes loyers... je les toucherai bien moi-même; donc je n'ai plus besoin d'une principale locataire, ni par conséquent de vos observations sur ce sujet.

— Très-bien, monsieur. Vous annoncez aussi à ma tante que vous mettez à huit cents francs les deux chambres qu'elle occupe.

— Oui, monsieur, je mets à huit cents francs l'appartement qu'elle occupe au second, ce n'est pas trop cher. C'est à prendre ou à laisser.

— Oh! elle le laisse, monsieur, soyez tranquille, elle le laisse. Vous le lui auriez donné pour rien, d'ailleurs, qu'elle ne serait pas restée dans votre maison.

— A son aise, monsieur; elle est libre.

— Et moi, monsieur, je viens vous avertir que je fais comme ma tante, je ne veux point rester chez vous. Je finirai le mois qui n'a plus que huit jours, parce que je veux toucher mes appointements intacts; mais le 1er août, j'aurai bien l'honneur de vous saluer.

Le banquier se mord les lèvres avec dépit d'avoir été prévenu par Horace, il répond : — Vous faites tout aussi bien de vous en aller de vous-même, monsieur; vous ne faites qu'aller au-devant de mes désirs, car mon inten-

tion n'était pas de vous garder. Vous avez un petit ton... qui ne me convient pas; vous êtes impoli... vous vous êtes conduit d'une façon très-impertinente avec M. Floquart.....

— Ah ! votre cher ami Floquart !... je conçois que vous y teniez, à cet ami-là, parlons-en ! Un homme qui vous fait avoir des affaires... où l'on gagne tout de suite trois cent mille francs ! Peste ! c'est gentil !... trois cent mille francs d'un coup.

Le banquier devient écarlate, il ronge ses ongles et balbutie : — Eh bien, monsieur, après?... qu'y a-t il d'étonnant à ce qu'on gagne trois cent mille francs dans une opération de banque? Cela arrive assez souvent.

— Je ne sais pas si c'est dans une opération de banque... En tout cas, il paraît que ce cher Floquart vous a fait payer un peu cher son courtage. Sept mille francs de rente... fichtre! c'est un joli capital !

Le banquier se tortille sur sa chaise, il donne des coups de canif sur son bureau, et reprend d'une voix sourde : — Monsieur, quand on fait tant que d'écouter, il faudrait tâcher de bien entendre. Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre pension de sept mille francs. Après tout, mes affaires avec M. Floquart ne vous regardent pas.

— C'est juste, monsieur, ce n'est pas moi que cela regarde. Cela peut regarder un autre, mais pas moi.

— Je pense, monsieur, que vous n'avez plus rien à me dire. A la fin du mois, vous serez remplacé.

— C'est entendu, monsieur.

— Et madame votre tante quittera son logement le 15. Je lui donne jusqu'au 15.

— Vous n'avez pas besoin de lui donner jusqu'au 15, elle s'en ira le 1er.

D'abord, de quel droit êtes-vous sur mon terrain? (Page 187.)

— Comme elle voudra. A présent, monsieur, retournez à votre besogne. Je pense que vous n'avez plus rien à me dire.

— Pardonnez-moi... encore quelque chose... qui va vous faire bien plaisir, je le gage.

— Voyons, monsieur, qu'est ce encore?

— Monsieur, il faut que vous sachiez que j'ai une sœur qui s'appelle Virginie, qui a dix-sept ans et qui est extrêmement gentille.

— Eh bien ! monsieur, en quoi cela peut-il m'intéresser que votre sœur soit ou non gentille?

— Ah! voilà. De votre côté vous avez un neveu, il est gentil aussi. Ces enfants se sont vus, ils se sont plu... Bref, votre neveu adore ma sœur.

— Voilà qui m'importe peu. Tous les jours des jeunes gens ont des amourettes... Cela n'a aucune conséquence sérieuse.

— Dites donc, monsieur, est-ce que vous croyez, par hasard, que je souffrirais qu'Oswald eût des amourettes avec ma sœur? Est ce que la fille de mon père est faite pour devenir la maîtresse de quelqu'un?... Ah! bigre! je voudrais voir cela.

— Eh bien ! monsieur, finissons-en; où voulez-vous en venir?

— Monsieur, je vous demande la main de votre neveu pour ma sœur. Ces jeunes gens s'aiment, il faut les marier; vous établirez votre neveu d'une façon digne de vous, et cela fera un petit ménage charmant.

M. Bouffi se renverse sur sa chaise et se met à rire en s'écriant : — Oh! pour le coup, c'est trop fort!... cela passe la permission. Je ne m'attendais pas à celle-là.

— Je suis bien aise que ma proposition vous mette en

belle humeur, dit Horace; alors, vous consentez?... Ce mariage vous va.

— Monsieur! cette plaisanterie... car je ne puis prendre cela que comme une plaisanterie, est bien digne de vous. Quelle dot donnerez-vous à votre sœur, pour que mon neveu ne fasse pas un sot mariage?

— Quelle dot? rien pour le moment; mais plus tard... vous savez bien... le trésor de la prairie... nous finirons par le trouver.

Le banquier frappe avec force sur son bureau en disant : — La prairie est à moi, maintenant, et je vous défends d'y mettre le pied, monsieur.

— Oh! vous me défendez... C'est bientôt dit; mais je me moque de votre défense. D'abord, il y a un petit sentier qui la traverse, et vous ne pouvez empêcher personne d'y passer. J'y serai en faction toute la journée.

— Vous comptez donc aller habiter Montagny?

— Je n'attends que votre départ pour vous y accompagner.

— C'est bien, monsieur, nous verrons.

— Mais, oui, je crois que nous verrons par là de très-jolies choses. Vous ne consentez pas au mariage, parce que ma sœur n'a rien encore; mais si vous dotiez votre neveu, cela reviendrait au même. Par exemple, si vous lui donniez ces trois cent mille francs... que vous avez avez gagnés si vite à la mort de votre frère... du père de ce pauvre Oswald.

Cette fois M. Bouffi change de visage, il devient verdâtre; il se lève, marche à grands pas dans son cabinet, et balbutie d'une voix altérée par la colère : — Monsieurs, je vous ordonne de sortir de mon cabinet. Vous pouvez même passer à ma caisse... et quitter votre place

sur-le-champ... on vous comptera le montant de votre mois.

— Ma foi, monsieur, je le veux bien, et je ne regarde pas cela comme un cadeau que vous me faites; car, comme je ne touchais pas ce que vaut la place, ceci n'est qu'un léger dédommagement. Sans adieu, monsieur Bouffi. J'aurai le plaisir de vous revoir à Montagny.

Horace sort du cabinet, laissant le banquier bouleversé par ce qu'il vient de lui dire; il se rend à la caisse, touche son mois, prend son chapeau et serre la main d'Oswald en lui disant : — Je suis plus heureux que je ne l'espérais. Au lieu de m'en aller dans huit jours, je quitte ma place tout de suite.

— Comment... déjà?

— Viens ce soir chez ma tante, je te conterai tout cela; adieu.

— Oh! j'ai touché juste, se dit Horace, j'ai mis le doigt sur l'endroit sensible, en lui parlant de son frère. Si je pouvais en douter encore, son trouble, sa fureur, enfin l'effet produit par mes paroles suffirait pour me convaincre. Le banquier n'a pas été maître de cacher la crainte que je lui inspire. Il a fallu cela pour qu'il se décidât à me payer huit jours que je n'ai pas faits. Maintenant, il s'agit d'apprendre à ma tante... ce qui la concerne. Pauvre femme! ça lui fera du chagrin; mais je lui donnerai du courage, moi. Et d'ailleurs, c'est une femme qui sait supporter les coups du sort. Elle est philosophe, elle prendra son parti.

Malgré cela, Horace se sent ému, embarrassé en entrant chez sa tante qui lui dit : — Tiens, tu quittes ton bureau au milieu de la journée, toi?

— Oui, ma tante, oui... parce que... j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Une bonne nouvelle ! On a augmenté tes appointements ?

— Non, pas précisément, mais on me les a payés. Tenez, voyez-vous les jaunets... Cent francs... Oh ! votre neveu est très-riche... sans compter qu'il a toujours sa réserve.

— On t'a payé tes appointements et nous ne sommes qu'au 23 ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que nous quittons tous deux nos emplois chez M. Bouffi : vous, parce qu'il vous met à la porte ; moi, parce que je lui ai donné son compte.

— Il me met à la porte ?...

— Oui, ma tante, oui : ce digne M. Bouffi, pour vous récompenser de votre zèle, de votre exactitude, vous ôte votre emploi de principale locataire, et ne vous laisse ce logement qui si vous voulez le payer huit cents francs par an.

— Ah ! mon Dieu ! il serait possible !

— Oui, ma tante. Direz-vous encore que ce Bouffi n'est pas une canaille, un misérable ? Et de plus, je sais, moi, que c'est aussi un fripon. D'après cela vous ne pouvez pas m'en vouloir d'avoir quitté ma place. J'aurais été un lâche en restant chez lui. N'est-ce pas, ma tante, que j'ai bien fait ?

— Mon ami, mon Dieu, je suis si étourdie par tout ce que tu m'apprends. Perdre mon logement... c'était tout ce que je gagnais à être principale locataire. Mais c'est beaucoup dans ce moment où ils sont si chers. Ah ! mes pauvres enfants ! comment ferons-nous ? Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète... c'est plutôt pour ta

sœur et toi. Prendre un loyer sur neuf cent cinquante francs de rente ! que nous restera-t-il pour vivre ?

— Encore une fois, chère tante, ne vous inquiétez pas. Je suis en fonds pour quelque temps... je pourvoirai à tout. D'abord, nous ne resterons pas à Paris, il y fait trop cher vivre ; et puis, je veux absolument retourner à Montagny.

— A Montagny ! mais il n'y a pas de logements par là. On n'y loue pas, on y vend de petites maisonnettes, des chaumières ; mais nous ne pouvons pas en acheter.

— Oh ! nous trouverons bien un petit endroit pour nous loger.

— Nous n'y connaissons plus personne.

— Moi, j'y connais du monde, soyez tranquille, fiez-vous à moi. Il faut quitter Paris à la fin du mois.

— Et ton logement... tu n'as pas donné congé ?

— Au contraire ; comme je voulais retourner à Montagny depuis que je sais que ce Bouffi a acheté notre prairie, j'avais dit à mon concierge de mettre l'écriteau. Un monsieur et une dame sont venus voir ma chambre un jour qu'il y avait une noce chez Chapart. Probablement ces gens-là aiment la danse, car en entendant l'orchestre du traiteur, la femme a fait une pirouette, le monsieur un entrechat, et ils ont loué tout de suite.

— Puisqu'il en est ainsi, nous irons vivre à Montagny. Oh ! ce n'est pas que cela me fasse de la peine... nous avons été si heureux là, du temps de mon pauvre frère ! Mais Virginie ?

— Virginie viendra avec nous ; à coup sûr nous ne la laisserons pas seule à Paris.

— Je le sais bien, mon ami ; mais sa lingère, elle allait commencer à gagner.

— Sa lingère est, m'avez vous dit, une dame très-obligeante; elle donnera de l'ouvrage à faire à ma sœur, elle lui en donnera pour quinze jours au moins, et tous les quinze jours Virginie viendra à Paris avec moi, rapportera son ouvrage et en emportera d'autre.

— Allons, tu arranges tout cela parfaitement; mais crois-tu que cela ne chagrinera pas ta sœur d'aller vivre à la campagne, où elle ne pourra plus voir celui qu'elle aime ?

— D'abord, cela ne peut pas chagriner Virginie de retourner dans un endroit où elle est née; ensuite elle y verra encore quelquefois Oswald, parce que nous ne sommes qu'à douze lieues de Paris et que les chemins de fer doivent surtout avoir été inventés pour les amoureux. Enfin, je dirai à ma sœur qu'en retournant à notre prairie nous travaillons à son mariage, et elle ne demandera qu'à partir. Soyez tranquille, ma tante, dès ce soir je lui ferai comprendre tout cela.

En effet, lorsque la gentille Virginie revient le soir de son magasin, son frère lui conte tout ce qui est arrivé et ce qu'il a décidé avec sa tante. En apprenant qu'elle va s'éloigner de Paris, la jeune fille verse d'abord des larmes, en murmurant : — Et Oswald... et Oswald ?

— Oswald viendra nous voir très-souvent à Montagny : puisque son oncle a acheté notre ancienne demeure, tu penses bien que le neveu y sera souvent; ainsi au lieu de t'éloigner de lui, cela vous rapproche.

— Ah! c'est vrai, répond Virginie qui sourit aussi vite qu'elle pleure. Son oncle a acheté la prairie !

— Oui. et c'est pour cela que je veux être là, moi, afin de ne pas perdre de vue ce monsieur qui veut nous voler notre trésor, avec lequel je veux te marier ; tu vois

bien que dans l'intérêt de ton amour, il faut toujours que nous allions tous demeurer à Montagny.

— Mais mon magasin ?

— Nous avons tout prévu. Tu n'emporteras pas ton magasin avec toi, mais tu emporteras de l'ouvrage que tu feras tout aussi bien là-bas qu'ici. Maintenant que tout est convenu, arrêté, ma tante, si vous m'en croyez, vous vendrez une grande partie de vos bibelots, je veux dire de ces vieux meubles; ne gardez que vos deux lits, nous remplacerons aisément tout le reste là-bas.

— Dans tout cela, dit madame Rennecart, il n'y a qu'une chose qui m'inquiète, c'est de savoir où nous logerons dans ce pauvre petit village.

— Soyez donc sans crainte à ce sujet, ma tante... ne savez-vous pas que l'Écriture dit : « Cherchez et vous trouverez. » Eh bien ! nous chercherons.

XI

BONHEUR IMPRÉVU

Le petit neveu de M. Bouffi ne tarde pas à se rendre chez madame Rennecart pour savoir comment on a pris la fâcheuse détermination de son oncle. On lui fait part de ce qu'on a résolu ; en apprenant que toute la famille va quitter Paris pour aller demeurer à Montagny, le pauvre Oswald se désole et s'écrie : — Je ne vous verrai plus... ma fiancée Virginie m'oubliera !... elle en aimera un autre là-bas !...

— Non, Oswald, je n'en aimerai pas d'autre... je penserai sans cesse à vous ! reprend la jeune fille, qui a aussi envie de pleurer, pour faire comme son amoureux.

— Tu es un petit trembleur ! dit Horace à son ami ; d'abord, je ne sais pas trop où... dans le village que nous allons habiter, ma sœur trouverait un galant digne d'être remarqué, à moins que ce ne soit un laboureur ou un farinier ; ensuite, il est probable que ton oncle te

mènera dans la propriété qu'il vient d'acheter, et là, tu seras tout près de nous.

— Je ne sais pas si mon oncle m'emmènera à sa campagne ; depuis la conversation qu'il a eue avec toi, il est d'une humeur horrible, il brusque tout le monde, et moi surtout... on dirait qu'il ne peut plus me voir...

— Je conçois cela ; mais cela se passera. Et les travaux qu'il faisait faire à sa campagne?

— On est venu lui dire que tout était fini, et je crois que ma tante doit aller s'installer à Montagny à la fin du mois.

— Très-bien, nous y arriverons tous en même temps.

— Mais enfin, reprend Oswald en s'adressant à Virginie, quand j'irai dans ce pays pour vous voir, où vous demanderai je? où logerez-vous ?

— Je ne sais pas ; demandez à ma tante.

Oswald s'adresse à madame Rennecart, qui lui répond : — Oh ! pour vous dire où nous logerons, je n'en sais rien ; demandez à mon neveu.

Le jeune homme se tourne alors vers Horace, qui lui dit : — Je ne sais pas encore au juste où nous demeurerons ; mais nous ne sommes pas des inconnns pour le pays, et dans le village il y a encore beaucoup d'habitants qui ont connu mon père, qui nous ont vus enfants, ma sœur et moi ; ceux-là n'ont pas oublié le nom de Bermont, et quand tu t'y informeras de nous, sois tranquille, ils sauront bien te dire où nous serons.

— Vous allez donc habiter une chaumière? dit Oswald en poussant un gros soupir.

— Mon cher ami, une chaumière dans un endroit qui nous plaît, vaut mieux qu'un riche hôtel où l'on s'ennuie. Un auteur a dit avec raison : La patrie est partout

où l'on est heureux.... mais quand on est heureux dans sa patrie... on l'est alors autant qu'il soit possible de l'être ici-bas. Hein! tu ne t'attendais pas à ces réflexions-là dans ma bouche... ni moi non plus! mais le court séjour que j'ai fait dans les bureaux de ton oncle m'a donné une nouvelle connaissance du monde, et cela m'apprend à réfléchir.

Depuis qu'il ne va plus chez le banquier, Horace a le temps de flâner. et, comme il pense toujours à madame Huberty, il passe une partie de son temps dans l'escalier de chez sa tante; il s'est promis de ne point partir sans avoir fait ses adieux à la petite dame du quatrième; mais trois jours s'écoulent, et il n'a rencontré dans les escaliers que les fils Machabée, leur bonne Noémie et le garçon charcutier qui se nomme Auguste et a ses entrées chez sa maîtresse même quand elle fait sa toilette.

Le quatrième jour, Horace se dit : — Ma foi, il en arrivera ce qu'il pourra, mais puisque je ne rencontre pas cette dame dehors, je vais aller chez elle. Après tout, il est assez naturel que j'aille lui apprendre que, désormais, elle n'aura plus affaire à ma tante à l'époque du terme... et ma visite ne pourra pas la fâcher : d'ailleurs, je puis lui dire que c'est ma tante qui m'a chargé d'aller la prévenir de ce changement.

Et, sur le midi, Horace grimpe lestement au quatrième et sonne chez la jeune dame. Celle-ci ouvre et fait une mine sévère en reconnaissant le neveu de madame Rennecart; mais celui-ci se hâte de dire : — Madame, pardonnez-moi de vous déranger, mais c'est ma tante qui m'envoie vers vous.

— Est-ce encore pour savoir si j'ai des carreaux cassés, monsieur?

— Non, madame... non... c'est un motif plus sérieux. Ma tante va quitter cette maison ; le propriétaire, un fort vilain monsieur, lui retire son emploi de principale locataire, enfin il la renvoie.

— Il se pourrait !... ah ! j'en suis très-fâchée.

— Je crois en effet qu'on regrettera ma tante ; vous n'aviez jamais eu à vous plaindre d'elle, n'est-ce pas, madame ?

— Oh ! jamais, monsieur ; bien au contraire. Et quel motif donne ce propriétaire pour renvoyer madame Rennecart ?

— Il n'en donne aucun, madame, c'est son bon plaisir, voilà tout.

— Ah ! ce que vous m'apprenez là me contrarie beaucoup. Et madame votre tante quitte cette maison?

— Oui, madame... cette maison, et même Paris. Nous allons vivre tous à la campagne, à Montagny, près d'Ermenonville. Nous partons à la fin du mois.

Le nom du village a frappé la jeune femme ; elle éprouve une vive émotion et montre une chaise à Horace, en lui disant : — Asseyez-vous donc, monsieur...

Le jeune homme, enchanté de cette proposition, s'empresse de s'asseoir, en disant : — Volontiers, madame, car je suis un peu las... j'ai beaucoup marché aujourd'hui.

— Ah ! vous allez habiter Montagny, monsieur?

— Oui... madame... c'est là que nous sommes nés, ma sœur et moi. Oh ! c'est un bien joli pays.

— Je le sais... je le connais...

— Vous le connaissez, madame?

— Oui... je l'ai habité... quelque temps... je m'y plaisais beaucoup.

— Vous l'avez habité? Alors vous connaissez la charmante Prairie aux Coquelicots, qui était à mon père?

Madame Huberty devient très-pâle et balbutie :

— Oui, monsieur, la Prairie aux Coquelicots... je l'ai traversée quelquefois...

— Mais à quelle époque étiez-vous donc dans ce pays, madame?

— Il y a quatre ans... cinq ans même...

— Ah! nous n'y étions déjà plus, nous autres. Il y a près de treize ans que nous l'avons quitté.

— Alors vous n'avez pas connu...

— Qui cela, madame ?

— Non... je me trompais... Vous ne pouviez pas connaître... la personne dont je veux parler.

— De quel côté logiez-vous, madame?

Cette question semble embarrasser la jeune femme, qui répond au bout d'un moment : — Je demeurais... chez une amie... qui avait une propriété... dans les environs...

— Du côté d'Ermenonville, sans doute; il y a de charmantes maisons de campagne par là. Puisque vous vous plaisiez dans ce pays, madame, vous devriez bien retourner cet été passer quelque temps chez votre amie. Alors, j'aurais peut-être le bonheur de vous rencontrer, cela me rendrait si heureux... car vous ne vous figurez pas, madame, toute la peine que j'éprouve à m'éloigner de cette maison que vous habitez .. à me dire que je ne vous reverrai peut-être plus.

Madame Huberty reprend son air sévère et se lève en disant : — Monsieur... vous recommencez à me tenir des discours que je ne dois pas écouter. Je vous ai déjà dit que vous perdriez votre temps en me faisant la cour.

— C'est vrai, madame... vous me l'avez dit. Mais ce qu'on dit un jour, on peut fort bien ne plus le vouloir un autre.

— Moi, monsieur, je ne changerai pas. J'ai pris la liberté de vous retenir, parce que j'étais heureuse de parler d'un pays... que j'aimais.

— Et y retournerez-vous, madame? Vous ne pouvez pas trouver mauvais le plaisir que j'aurais à vous rencontrer.

— Oh! non, monsieur, je ne retournerai pas à Montagny... jamais!... jamais!...

— Jamais! Comme vous dites cela tristement... madame? Mais il y a un auteur... je ne sais plus lequel, qui prétend qu'il ne faut jamais dire : *Jamais!* Et au fait, il a raison! Est-ce qu'on peut prévoir les événements?

—Adieu, monsieur; avant que madame votre tante parte, je descendrai pour l'embrasser et lui faire mes adieux.

— Alors... vous me renvoyez, madame?...

— Mais, oui, monsieur.

— Et ce pauvre Horace partira ainsi... sans un mot d'espoir... de consolation?...

— D'espoir, non!... de consolation... vous en trouverez facilement, monsieur; vous êtes dans un âge où l'amour... vient si vite!...

— Et s'en va de même, n'est-ce pas, madame?

— J'allais le dire, monsieur.

— Oh! ce n'est pas celui que vous inspirez qui peut passer ainsi!...

La jeune femme fait un profond salut à Horace et va ouvrir sa porte en disant : — Adieu, monsieur; mes respects à madame Rennecart, jusqu'à ce que moi-même j'aille les lui présenter.

Horace éprouve un moment de dépit; il se dirige vivement vers la porte, salue et s'éloigne, sans dire un seul mot. Mais il n'entre pas chez sa tante, il éprouve le besoin de prendre l'air, de se promener pour calmer ses sens, pour dissiper son chagrin. Et, tout en marchant, il se dit : — Oublions-la !... puisque décidément il n'y a pas moyen de faire une brèche à son cœur... oublions-la !... puisqu'elle ne veut pas qu'on l'aime... Ah ! quel dommage !... je l'aurais si bien aimée.

Il y avait longtemps qu'il se promenait ; quand on est fortement préoccupé en marchant, il est rare que l'on n'aille pas se heurter contre quelqu'un, c'est ce qui arrive à Horace ; mais il est tout surpris lorsqu'il s'entend dire : — Je gage qu'en ce moment vous pensez à vous trouver une autre place ?

Horace lève les yeux et reconnaît M. Duvalloir, qui reprend : — Je viens de chez M. Bouffi ; en entrant dans les bureaux, j'ai vu à votre place quelqu'un qui m'était inconnu ; j'ai demandé au jeune Oswald ce que cela voulait dire, et il m'a appris que vous aviez donné votre démission à votre banquier... Quel motif vous a donc fait prendre ce parti ?

— J'en ai eu plusieurs, monsieur : d'abord, pour moi, M. Bouffi est un fripon. Cette accusation vous semble un peu forte, peut-être.... je désire qu'un jour vous n'apprenniez pas à vos dépens qu'elle était l'exacte vérité. M. Bouffi se trouve être depuis six mois, je crois, le propriétaire d'une maison de la rue du Temple, dont ma tante était principale locataire. Ma tante est aussi honnête que bonne ; jamais elle n'était en retard pour rendre compte de ses termes ; et pour cela, l'ancien propriétaire lui donnait un logement gratis. C'était quelque

chose pour une femme qui ne possède pour toute fortune que neuf cent cinquante francs de rente, et qui, avec cela, a trouvé moyen de nous élever, ma sœur et moi ; eh bien ! M. Bouffi lui a fait signifier qu'elle n'était plus principale locataire et qu'elle devait à l'avenir payer son loyer, qu'il élève à un prix ridicule. Vous comprenez, monsieur, que je ne devais pas supporter cette sottise faite à ma tante. D'ailleurs, j'occupais chez ce monsieur une place qu'il payait deux mille huit cents francs à un employé qui, certes, ne me valait pas ; et moi, monsieur, ce n'est qu'avec peine qu'il a consenti à me donner douze cents francs. Trouvez-vous que je devais rester chez lui ?

— Non... Sa conduite avec votre tante me donne, je l'avoue, une fort triste opinion de son cœur

— Son cœur ! oh ! il n'en a pas, monsieur, ni conscience non plus.

— Mais enfin que comptez-vous faire maintenant ?

— Monsieur, nous allons, ma sœur, ma tante et moi, retourner dans notre cher Montagny .. dans le village où mon pauvre père repose... A la campagne, il fait moins cher vivre qu'à Paris.

— Sans doute, mais encore faut-il avoir de quoi vivre... et trois personnes avec neuf cent cinquante francs, cela me paraît bien difficile.

— Ma sœur travaille pour une lingère, j'espère qu'on lui confiera de l'ouvrage qu'elle fera là-bas ; moi, je tâcherai de trouver aussi de l'occupation. S'il le faut, je travaillerai aux champs... je labourerai la terre et je n'en rougirai pas... c'était l'état de nos premiers parents... c'est le plus honorable de tous.

— Mais enfin, où comptez-vous loger par là ? vous avez

donc encore une petite maisonnette à votre disposition?

— Hélas! non, monsieur; ni maisonnette, ni chaumière, pas même une cabane! Ah! j'avoue que c'est là ce qui me tourmente le plus, car il faut bien que ma pauvre tante et ma sœur aient un logement. Moi, à la rigueur, je percherais sur un arbre; mais des femmes, ça ne se peut pas. . Enfin, il se trouvera bien par là de bonnes gens qui nous loueront un petit coin dans leur masure.

— Monsieur Horace, ce sera un vrai plaisir pour moi de pouvoir vous tirer d'embarras et d'inquiétude à ce sujet. Vous savez que je possède la propriété voisine de celle qui vous appartenait?

— Oui, monsieur; la Maison aux Sycomores, une superbe demeure.

— Eh bien! la Maison aux Sycomores est libre, puisqu'on ne l'a pas achetée; elle n'est habitée que par un jeune concierge et sa femme; faites-moi le plaisir d'aller vous y installer avec madame votre tante et votre sœur. Vous n'aurez que l'embarras du choix pour les appartements, car il y a beaucoup de logement, et le concierge avec sa femme n'occupent que le pavillon qui est près des communs. Vous voyez donc que vous serez là tout à votre aise, et qu'en fait de meubles rien ne vous manquera.

— Ah! monsieur, vous êtes vraiment trop bon; mais je ne dois pas accepter... votre maison est en vente, d'un jour à l'autre on peut l'acheter... alors il faudra toujours en partir... et...

— Permettez-moi de vous dire que nous voici bientôt au mois de juillet, que la saison étant avancée, chacun a déjà choisi sa campagne; ma maison ne sera certaine-

ment pas achetée cette année. D'ailleurs, je ne tiens pas du tout à ce qu'elle le soit; il m'est beaucoup plus agréable d'y loger vous et votre famille. Vous pouvez donc être certain que vous ne serez pas dérangés de bien longtemps. J'ajouterai qu'en acceptant ma proposition, c'est presque un service que vous me rendrez; ce concierge, ou plutôt ce jardinier et sa femme sont de jeunes villageois qui s'entendent fort peu, je crois, à l'entretien d'une maison. Celle-ci, n'étant pas habitée, doit être privée d'air, de soleil, enfin de tout ce qui assainit une propriété; je suis bien certain qu'avec vos dames il n'en sera pas ainsi : elles veilleront à l'entretien de ma maison. Enfin, je vous répète que je serai heureux si vous acceptez cette offre. Voyons, me refusez-vous encore?

— Ah! monsieur, vous arrangez les choses d'une façon si délicate... non, non, je ne vous refuse plus. . et je ne vous cacherai pas maintenant que je suis bien content, que vous me mettez une grande joie au cœur.

— Tant mieux; mais ce n'est pas tout... le jardin donne une énorme quantité de fruits, le potager est amplement fourni de toutes sortes de légumes; il y a aussi des poules, des œufs... il faut user de tout cela comme de votre propriété... je l'entends ainsi.

— Ah! monsieur, par exemple!...

— Mais remarquez bien que vous ne me faites aucun tort... je ne vais plus à Montagny, je n'emploie pas tout cela : le concierge et sa femme ne peuvent pas tout consommer, puisque Jacquet m'avait offert de vendre de mes fruits et de mes légumes; je ne l'ai pas voulu et je lui ai dit d'en distribuer aux gens du village qui en manquaient. Vous voyez donc bien que ce serait une suscep-

tibilité mal entendue qui vous empêcherait d'en prendre tant que vous en voudrez.

— En vérité, monsieur, vous me rendez tout confus! comment avons-nous mérité que vous soyez si bon pour nous!...

— Vous exagérez le service que je vous rends, et qui par le fait ne me coûte rien. Ah! il y a aussi beaucoup de vin dans les caves, car j'avais fait de grosses provisions, croyant séjourner longtemps dans cette demeure. Si on ne le boit pas, il se gâtera.

— Oh! pour le vin, permettez-moi de vous dire que vous pouvez le vendre avec votre maison.

— On ne vend jamais le vin ce qu'il vaut, et les acquéreurs ne le prennent que par-dessus le marché... Enfin, vous ferez ce que vous voudrez. Je vais dès ce soir écrire à mon concierge Jacquet, pour le prévenir de votre prochaine arrivée, et lui dire que vous et votre famille devez en mon absence être regardés comme les maîtres de la maison. Ainsi, à dater d'après-demain, vous serez attendus.

Horace prend la main de M. Duvalloir, il la presse avec force dans la sienne; il est si heureux, si ému, que c'est à peine s'il peut balbutier : — Monsieur, comment reconnaîtrai-je jamais ce que vous faites pour nous!

— C'est bien, c'est bien!... je vous répète que cela me rend service de vous voir habiter ma maison avec votre famille. Adieu, je vais écrire à Jacquet.

— Ah! monsieur! votre adresse, s'il vous plaît, que je puisse aller vous voir quand je viendrai à Paris?

— La voilà : Hôtel des Étrangers, rue Richelieu... Venez me voir, mais que ce ne soit pas pour me remercier, ou je me fâcherai. Adieu!

M. Duvalloir s'est éloigné, après avoir échangé une bonne poignée de main avec Horace. Celui-ci est resté sur le boulevard, regardant aller celui qui vient de le quitter, et se disant : — Voilà pourtant un homme qu'au premier abord on croirait dur, insensible .. Ah! combien on a tort de juger sur les apparences!... Mais c'est un cœur d'or que cet homme-là!... Ah! c'est ceux qui lui ont fait du chagrin... c'est ceux qui le rendent toujours triste qui sont méchants, ingrats envers lui!... oui, ingrats! je le parierais; car, en général, ce ne sont pas les mauvais procédés de nos ennemis qui nous attristent, de leur part on s'y attend; mais ce qui nous blesse, ce qui nous atteint au cœur, c'est l'abandon des personnes que nous aimions, c'est l'ingratitude de ceux que nous avons obligés.

Puis, tout à coup Horace se frappe le front, en se disant : — Ah! mon Dieu! et ma tante, ma sœur, que j'oublie... elles vont être si heureuses en apprenant ce qui nous arrive. Courons!... diable! mais je suis à la Madeleine... c'est bien loin... montons dans un omnibus. Justement en voilà un qui va partir.

Horace veut grimper aux places de l'impériale, il n'y en a plus : il est forcé d'entrer dans l'intérieur de la voiture, qui est bientôt complet aussi, ce qui fait que les voyageurs peuvent à peine bouger, parce qu'on fourre là-dedans trop de monde, surtout depuis que les toilettes des dames prennent double place.

Ne pouvant ni remuer, ni se retourner, le jeune homme se met à rêver à son prochain séjour dans la Maison aux Sycomores, et, ce qui l'enchante, c'est qu'il pense bien que M. Bouffi sera furieux de l'avoir pour voisin, et de lui voir habiter une propriété plus élégante que la sienne.

Et, tout en rêvant, Horace ne s'aperçoit pas que la voiture va toujours. Quand elle s'arrête, il est à la Bastille. Alors il est désolé, et se décide à remonter dans une voiture qui va à la Madeleine; mais cette fois il fait attention; ne voulant point passer sa soirée en omnibus, il se fait descendre rue du Temple.

Il est nuit depuis longtemps lorsqu'il arrive chez sa tante, où il trouve, outre sa sœur, la jolie voisine du quatrième, qui est venue faire ses adieux à madame Rennecart.

Horace entre en sautant, en disant, en criant : — Ma tante, réjouissez-vous! Virginie, fais bien vite tes paquets. Ah! vous allez être joliment contentes! Chantons!... Virginie, viens polker avec moi.

Madame Rennecart regarde son neveu en murmurant : — Mais qu'est-ce que tu as donc, Horace? est-ce que tu deviens fou?

— Non, ma tante, non, soyez tranquille; mais c'est la joie, le contentement. Je vous ai trouvé un logement à Montagny, et un fameux logement.

— En vérité! et chez qui donc, mon ami?

— Est-ce que c'est dans le village même? demande Virginie.

— Non, ce n'est pas dans le village même, c'est dans une propriété que vous connaissez bien.

— Serait-ce dans notre ancienne demeure, par hasard?

— Allons donc ! ne savez-vous pas que cet honnête M. Bouffi l'a achetée? et ce n'est pas lui qui nous offrirait un logement dans sa propriété. Ma tante, ma sœur, vous allez habiter la Maison aux Sycomores, la superbe propriété de M. Duvalloir; vous serez logées, meublées

comme des marquises... vous aurez la jouissance du jardin, du parc, de la basse-cour... vous aurez des légumes, des œufs, des fruits tant que vous en voudrez... et tout cela ne vous coûtera rien! Ah! il y a même du vin dans les caves, on le met encore à notre disposition. Eh bien! chère tante, que dites-vous de cela? avais-je tort de compter sur la Providence, d'espérer dans l'avenir?

— En vérité, mon ami, je n'en reviens pas! ce que tu nous apprends là est si extraordinaire, j'ose à peine y croire.

— J'étais comme vous, ma tante, je croyais rêver; tout cela est cependant bien vrai.

— Mais comment se fait-il?...

— Mon Dieu! c'est bien simple. J'ai rencontré sur le boulevard M. Duvalloir, il venait de chez Bouffi; il savait que j'avais quitté ma place, et m'en demanda la raison que je lui expliquai. « Maintenant, me dit-il, que comptez-vous faire? — Retourner vivre dans notre village; seulement je ne sais pas encore où nous trouverons à nous loger. » C'est alors qu'il m'a dit : « Allez chez moi, la maison est libre, occupez-la, jouissez de tout ce qu'elle renferme. » Vous pensez bien, ma tante, que d'abord je ne voulais pas accepter... je craignais d'être indiscret; mais il prétendit que vous lui rendriez un grand service en habitant sa maison... qu'une demeure s'abîme quand elle n'est pas habitée, que vous en auriez bien plus soin que le jardinier. Enfin, il fit tant, que je ne pouvais plus refuser. Ah! quel digne homme que ce M. Duvalloir, et quel bon cœur il cache sous une enveloppe sévère! Je l'aimais déjà un peu, à présent je me jetterais dans le feu pour lui. Eh bien! ma tante,

êtes-vous contente, et n'avais-je pas raison de chanter et de danser?

— Viens m'embrasser, Horace; tiens, décidément, à l'avenir, je me fierai à toi. Oh! oui! c'est une bonne nouvelle que tu nous as apportée là.

Après avoir embrassé sa tante, Horace se tourne vers madame Huberty et lui dit : — Excusez-moi, madame, si je ne vous ai pas encore dit bonsoir depuis que je suis entré, mais ce que j'avais à dire ici était si pressé... il s'agissait de rendre heureuses ma tante et ma sœur, je ne pouvais pas différer, n'est-ce pas, madame?

La jolie dame, qui a écouté le récit du jeune homme avec un trouble toujours croissant, est d'une extrême pâleur et balbutie d'une voix entrecoupée : — Oui, monsieur, oui... vous avez bien fait.. je ne puis que vous approuver.

— Mon Dieu! madame, mais vous êtes bien pâle... vous avez l'air souffrant... seriez-vous indisposée?

— Non, monsieur, ce n'est rien... un léger malaise... je vais remonter chez moi.

En disant cela, madame Huberty se lève et va presser la main de madame Rennecart et de sa nièce; mais ses regards semblaient toujours chercher Horace, et ils avaient une expression si singulière, que celui-ci en est frappé. La petite voisine allume sa bougie et dit adieu, mais elle s'éloigne lentement. Virginie veut reconduire cette dame jusqu'à la porte, mais son frère la repousse, et c'est lui qui se charge de cet emploi. Arrivés sur le carré, madame Huberty dit bien bas et bien vite à Horace, en serrant sa main dans la sienne, qui est tremblante : — Monsieur... je vous attends chez moi... tout à l'heure... j'ai à vous parler... ne manquez pas de venir, je vous en supplie!...

— Oh! madame, il n'y a pas de danger que je manque! répond Horace, tout surpris de ce qu'il entend. Et la petite voisine reprend : — Du silence!... Je vous attends!...

Puis elle monte vivement l'escalier; quant à Horace, tout étourdi de ce qui lui arrive, il rentre dans l'appartement, ayant encore peine à croire à ce rendez-vous qu'on vient de lui donner.

XII

COMMISSION MYSTÉRIEUSE

On doit penser avec quelle impatience Horace attend le moment de se rendre à l'invitation de madame Huberty; il en a été tellement surpris, qu'il y a encore des moments où il craint de s'être trompé et d'avoir mal entendu ce que la jolie dame lui a dit tout bas en partant. Mais il se rappelle sa pâleur, son émotion et sa main qu'elle a pressée fortement en lui disant : « Je vous attends. » Et ce doigt qu'elle mettait sur sa bouche pour lui recommander le silence, tout cela n'est point un rêve; il est donc bien vrai que cette dame l'a prié de monter chez elle... chez elle! où elle ne voulait point le recevoir, d'où elle l'avait à peu près congédié; pour qu'un tel changement se soit opéré dans sa résolution, il faut une cause inattendue, mystérieuse, et c'est cette cause que le jeune homme brûle de connaître.

Aussi Horace se dispose-t-il à quitter sa tante et sa sœur beaucoup plus tôt que de coutume.

— Qu'est-ce qui te presse donc ce soir? lui dit madame Rennecart.

— Ma tante, je vais commencer à faire mes malles de voyage.

— Tes malles... tu n'en avais pas seulement une quand tu es arrivé de Rouen, et il n'y a pas si longtemps.

— Oui, ma tante; mais depuis ce temps-là je me suis monté ma garde-robe... je me suis acheté des faux-cols et des foulards. Virginie, j'espère que tu ne seras point en retard pour tes paquets...

— Nous partirons donc bientôt?

— Je l'espère... une maison magnifique qui nous attend, un jardin charmant, un parc, une pièce d'eau... est-ce que tout cela ne te séduit pas?

— Si, mon frère; mais mon fiancé?...

— Ton fiancé viendra nous voir là-bas... nous aurons de la place pour le recevoir, je le ferai pêcher dans le bassin.

— Il n'est pas venu ce soir.

— Son oncle lui aura donné de la besogne pressée probablement; il viendra demain. Ma tante, c'est aujourd'hui mercredi, nous partirons samedi, n'est-ce pas?

— Je le veux bien, mon ami; pourvu que ce ne soit pas un vendredi, les autres jours me sont indifférents.

— Vous êtes superstitieuse, ma tante?

— Je n'aime pas le vendredi, mon ami.

— Vous en avez bien le droit. Après tout, chacun a ses idées, ses croyances, ses antipathies... les plus grands hommes ont eu leurs superstitions... ont cru aux augures... excepté *César!* et il a eu tort de ne pas croire

aux corneilles... il vivrait peut-être encore! Ah! en voilà une bêtise... n'est-ce pas, ma tante? .. Et là-dessus, bonsoir, bonne nuit, et à demain.

— Je vais t'éclairer, mon frère.

— Non, non, c'est inutile... je n'aime pas qu'on m'éclaire, moi; je suis superstitieux aussi, je préfère l'obscurité; d'ailleurs, je suis comme les chats, j'y vois mieux la nuit.

Et, après avoir embrassé sa tante et sa sœur, le jeune homme se hâta de les quitter, ayant soin de bien fermer la porte sur lui. Arrivé sur le carré, il s'arrête, écoute quelques instants pour être sûr qu'on ne le rappelle pas pour quelque chose qu'on aurait oublié de lui dire, mais personne ne bouge; alors il gravit rapidement les deux étages qui le séparent de sa voisine. En se trouvant devant la porte de madame Huberty, son cœur bat avec tant de force, qu'il est obligé de s'arrêter, en se disant : — Mon Dieu! est-ce qu'elle m'aimerait, à présent?... ce serait trop de bonheur à la fois!... Mais non, cela ne peut pas lui avoir pris comme un coup de foudre; enfin, je vais savoir mon sort.

Et il frappe légèrement à la porte, qui s'ouvre presque aussitôt. La jeune dame le fait entrer dans la pièce du fond, elle lui montre un siége; elle paraît si vivement émue, qu'elle est elle-même obligée de s'asseoir; enfin elle tâche de se remettre et dit : — Je vous remercie, monsieur, de vous être rendu à mon invitation.

— Ah! madame, vous ne pouviez pas en douter!

— Il s'agit de me rendre un service, un grand service, monsieur..... vous m'avez témoigné de l'intérêt, vous pouvez me prouver qu'en effet vous avez un peu d'amitié pour moi; cela me donne l'espoir que vous

ne refuserez pas ce que je vais réclamer de vous.

— Madame, tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire, vous pouvez être certaine que je le ferai.

— Monsieur... d'après ce que j'ai appris ce soir, vous connaissez M. Duvalloir?

— Oui, madame, oui, je le connais, répond Horace; tout surpris de ce que ce soit de M. Duvalloir que madame Huberty veut lui parler, et voyant déjà toutes ses espérances s'évanouir.

— Monsieur, j'aurais besoin de parler à... cette personne... je désire bien vivement avoir un entretien avec elle...

— Elle... M. Duvalloir?

— Oui... oh! je vous en prie, monsieur, obtenez qu'il ne se refuse pas à ma demande... Si vous saviez combien je vous en serai reconnaissante... Ah! vous serez un frère pour moi!...

Le nom de frère n'était pas fait pour ranimer les espérances du pauvre amoureux, qui répond : — Madame, pourquoi doutez-vous que M. Duvalloir vous accorde l'entretien que vous demandez?... il me semble qu'on doit s'estimer trop heureux... lorsqu'une dame... comme vous... nous donne un rendez-vous; je pense, moi, que ce monsieur s'empressera de se mettre à vos ordres.

— Vous vous trompez; il est bien possible au contraire que... M Duvalloir me refuse.

— Oh! non, madame; ce monsieur est trop poli pour cela.

— Ah! monsieur, vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir pourquoi j'ai cette crainte!...

— Si vous me le disiez, madame, je le comprendrais.

— Ah! je ne puis pas vous dire cela, monsieur; non, je ne le puis pas.

— Excusez-moi, madame; j'aurais dû deviner que ma question était indiscrète, en effet.

— Monsieur... voilà une lettre... que j'ai écrite... elle est pour M. Duvalloir... serez-vous assez obligeant pour vous charger de la lui remettre?

— Donnez, madame; ne vous ai-je pas dit que je ferais tout ce que vous m'ordonneriez?

— Ah! que vous êtes bon, monsieur!... combien je rends grâce au hasard qui m'a appris que vous connaissiez M. Duvalloir... que je ne croyais pas à Paris!

— Il n'y a pas très-longtemps qu'il y est, madame; il paraît que pendant trois ans et demi ce monsieur a beaucoup voyagé.

— Ah!... et sa santé n'a point souffert de ces longs voyages?

— Je ne crois pas madame; mais, en revanche, si vous l'avez connu d'une humeur gaie... ah! vous le trouveriez bien changé! M. Duvalloir est presque toujours triste, rêveur; si en causant vous parvenez à lui arracher un sourire, il s'efface bientôt de sa physionomie, qui reprend vite son air de mélancolie habituel.

La jeune femme porte son mouchoir à ses yeux; pendant quelques minutes, elle garde le silence, et Horace n'ose pas le troubler. Enfin, madame Huberty a essuyé ses yeux, dans lesquels on voit encore des larmes, et elle murmure : — Ainsi, monsieur, vous me promettez de remettre cette lettre à M. Duvalloir?

— Oui, madame.

— Bientôt, n'est-ce pas?

— Dès demain matin, je me rendrai à son hôtel, rue Richelieu.

— Ah! merci!... merci!...

— Est-ce là tout, madame?

— Mais si vous vouliez bien ensuite venir ici, me dire ce que M. Duvalloir vous aura répondu...

— Oui, madame; je viendrai sur-le-champ vous le dire.

— Dans ma lettre, je prie M. Duvalloir de m'accorder un moment d'entretien, soit ici, soit ailleurs; je ne pense pas qu'il me réponde par écrit..... alors il vous dira..... où... et quand je pourrai lui parler... à moins... qu'il ne me refuse cette entrevue...

— Ah! madame! est-ce que cela est possible!

— Eh bien! alors..... à demain, monsieur Horace.....

— A demain, madame ..

— Désormais, je vous regarderai comme mon meilleur ami. Ah! croyez-moi, monsieur Horace, une amitié sincère vaut mieux que ces amours... qui passent bien vite.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis, madame!

Et le jeune homme pousse un gros soupir; mais presque aussitôt il se lève, et, pressant dans les siennes la main que la jeune femme lui présente, il la salue respectueusement et la quitte en lui disant : — A demain, madame.

Puis Horace rentre chez lui, songeant à tout ce qu'il vient d'entendre et se disant : — Autant que je puis supposer, d'après ce que m'a dit cette dame, elle a beaucoup connu M. Duvalloir avant ses voyages .. il est bien probable qu'ils se sont aimés... puis quittés; quel est celui qui le premier a quitté l'autre? Ordinairement ce sont les hommes qui commencent... pas

toujours, cependant!... Elle paraît désirer bien vivement le revoir... elle l'aime toujours. Oh! oui, elle l'aime... Ce monsieur a bien dix ans de plus qu'elle... mais il peut plaire encore... et puis il n'a pas dû être toujours si triste. Ah! mon pauvre Horace!... je crois que tu n'as rien à espérer pour tes amours... enfin je serai son ami, m'a-t-elle dit... l'ami d'une femme jeune et belle... rien que l'ami! Ça me semblera drôle... mais ça me changera.

Le lendemain, sur les dix heures du matin, Horace se rend à l'hôtel où demeure M. Duvalloir. Il s'est dit en route : — Je désire prouver à ce monsieur ma reconnaissance pour tout ce qu'il fait pour nous; peut-être cette jeune dame m'en a-t-elle fourni l'occasion... si la commission dont elle m'a chargé est, comme je n'en doute pas, agréable à ce monsieur, cela me consolera de mes illusions perdues.

M. Duvalloir lisait ses journaux lorsqu'il voit Horace entrer chez lui. Il lui tend la main en souriant et lui dit : — Vous venez savoir si je n'ai pas oublié d'écrire à Jacquet; non, mon jeune ami, soyez tranquille, le concierge doit maintenant avoir reçu ma lettre... et vous êtes attendu à Montagny.

— Oh! monsieur, ce n'est pas pour cela que je viens, répond Horace qui éprouve un certain embarras pour faire sa commission. Certainement, monsieur, je suis bien content de vous voir... de vous remercier encore; mais peut-être ne serais-je pas venu ce matin... si je n'avais été chargé... près de vous, de... quelque chose...

— Qu'est-ce, mon ami? expliquez vous... si je puis encore vous rendre quelque service, parlez sans crainte, c'est un plaisir que vous me procurerez.

— Vous êtes mille fois trop bon pour nous, monsieur; mais cette fois ce n'est pas de me rendre service qu'il s'agit, au contraire, c'est moi qui... c'est-à-dire je présume... mon Dieu, je m'embrouille. Tenez, monsieur, voilà tout simplement la chose : Dans la maison dont ma tante est principale locataire, loge une petite dame... fort gentille... qui peut avoir, à ce que je crois, de vingt-six à vingt-sept ans... elle vit seule, très-retirée, ne reçoit personne, et ne va chez personne... elle est très-jolie, cette dame... mais cela ne fait rien à ce qui m'amène.

M. Duvalloir écoute attentivement; mais déjà son front s'est rembruni; son air est devenu plus soucieux. Horace continue : — Hier au soir, en arrivant chez ma tante et ma sœur, vous pensez bien, monsieur, que mon premier soin a été de leur apprendre le bonheur qui nous arrivait, enfin tout ce que vous faisiez pour nous. Cette jeune dame était là, elle était venue exprimer à ma tante ses regrets de ce que celle-ci cessait d'être sa principale locataire. Naturellement en parlant de vous, de tout ce que nous vous devions, j'avais plus d'une fois prononcé votre nom; lorsque cette dame s'éloigna, elle me dit bien bas qu'elle avait à me parler et me priait de monter chez elle; je ne manquai pas de m'y rendre, alors...

— Pardon, dit M. Duvalloir en interrompant Horace, mais vous ne m'avez pas encore dit le nom de cette dame?

— Ah ! c'est vrai, monsieur; elle se nomme madame Huberty.

— Huberty!... C'est bien, continuez.

— Je me rendis donc hier au soir chez cette dame,

Seriez-vous fatigué, monsieur Bichonneau? (Page 121.)

que je trouvai très-émue, très-agitée .. et dont les yeux semblaient avoir versé des larmes. Elle me dit : « Vous connaissez M. Duvalloir, vous me rendriez un grand service en me procurant un entretien avec lui... il faut absolument que je lui parle. » Moi, je répondis que j'étais tout prêt à me charger près de vous de cette commission ; alors elle tira de son sein une petite lettre qu'elle me donna... et que voici, en me priant de vous la remettre. Tenez, monsieur, cela vous expliquera sans doute mieux que moi ce que l'on attend de vous.

Horace présentait sa lettre à M. Duvalloir, mais celui-ci ne la prenait pas, il détournait les yeux, et sa physionomie était plus sombre que jamais. Le jeune homme, étonné de ce qu'il ne s'empressât point de prendre le billet que lui envoyait la jolie dame, tenait toujours la lettre et murmurait : — Monsieur, la voilà cette lettre... elle est bien pour vous... prenez-la donc... cette dame m'a tant recommandé de vous la donner... à vous-même... et... elle avait des larmes dans les yeux en me la remettant.

Après avoir hésité encore quelques instants, M. Duvalloir se décide enfin ; il prend brusquement la lettre en fronçant les sourcils d'une façon qui annonce le déplaisir qu'il éprouve en recevant ce billet, puis il se retire à l'écart pour le lire.

En remarquant de quelle façon ce monsieur vient de recevoir la lettre dont il s'était chargé, Horace se dit : — J'espérais être agréable à M. Duvalloir en venant ici de la part de cette dame... et il me semble que j'ai produit un effet tout contraire. Après tout, ce n'est pas ma faute ; j'ai fait ma commission... mais je n'aurais jamais cru qu'une lettre d'une si jolie femme pût être

accueillie ainsi; ah! si elle m'avait écrit, à moi!...

Après avoir lu le billet qu'on lui a remis, M. Duvalloir le froisse dans sa main, revient près d'Horace et lui dit d'un air irrité : — Puisque vous vous êtes chargé de la commission de... de cette dame... dites-lui qu'à l'avenir, elle se dispense de m'écrire... ce serait tout aussi inutilement... car je ne veux pas la voir. . je ne veux pas l'entendre... et jamais... vous l'entendez? jamais je ne reviendrai sur cette résolution.

Horace demeure tout consterné, et il balbutie : — Cela suffit, monsieur... je répéterai à cette dame vos paroles... mais... mon Dieu... si j'avais su... si j'avais pu prévoir que mon message vous fût... désagréable, je ne m'en serais certainement pas chargé, monsieur. Moi, qui tiens tant à vous témoigner ma reconnaissance, est-ce que vous allez être fâché contre moi, maintenant, parce que je vous ai apporté cette lettre?

M. Duvalloir reprend son air habituel, et presse affectueusement la main du jeune homme, en lui disant : — Non, mon ami, non, je ne suis pas fâché contre vous... le ton avec lequel je vous ai parlé tout à l'heure, n'était que la suite de l'émotion que j'éprouvais... cela ne vous regardait en rien; mais, seulement, j'ai une prière à vous adresser...

— Une prière!... à moi!... Ah! parlez, monsieur...

— C'est, à l'avenir, de ne plus vous charger d'aucune commission pour moi, de la part de... de cette dame... enfin, de ne jamais me reparler d'elle... Vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur... du moment que... ce sujet de conversation vous contrarie... oh! soyez tranquille, je ne vous en parlerai plus.

— Adieu, mon cher monsieur Horace; allez vous établir dans la Maison aux Sycomores avec votre famille... regardez-vous là comme chez vous, et puissiez-vous y être heureux, c'est mon plus ardent désir.

— Merci mille fois, monsieur; mais quand je viendrai à Paris, vous me permettrez de venir vous voir quelquefois?

— Oui, sans doute... en vous souvenant de ce que vous m'avez promis tout à l'heure.

— Oh! je ne l'oublierai pas, monsieur.

Horace a pris congé de M. Duvalloir, mais il s'en revient tout triste, car il faut qu'il aille dire à madame Huberty quel est le résultat de sa commission; et, en apprenant de quelle manière on a reçu sa lettre, en sachant que M. Duvalloir refuse de la voir et de l'entendre, il ne doute pas qu'elle n'éprouve un vif chagrin.

— Que peut-elle donc avoir fait à ce monsieur, pour qu'il soit aussi irrité contre elle? voilà ce que le jeune messager se dit tout le long du chemin; puis il soupire, ne comprenant pas que l'on puisse garder rancune à une femme aussi jolie.

En pensant tout cela, Horace est arrivé devant la demeure de sa tante. Il s'arrête devant l'allée, il se demande s'il montera tout de suite chez madame Huberty, puis il s'y décide en se disant : — Les mauvaises nouvelles doivent être dites bien vite... c'est comme une médecine à prendre : il faut se hâter de s'en débarrasser.

La petite dame du quatrième attendait Horace avec anxiété; mais, à peine lui a-t-elle ouvert la porte et jeté les yeux sur lui, qu'elle s'écrie : — Ah! vous n'avez pas obtenu l'entrevue que je demandais... on me la refuse... je lis cela sur votre visage.

— Hélas! madame, il n'est que trop vrai... et vous me voyez désolé de ne point vous rapporter une réponse favorable.

— Ah! je devais m'y attendre .. j'y étais presque préparée. Cependant... vous lui avez remis ma lettre?

— Il faisait d'abord quelques difficultés pour la prendre... enfin, il s'y est décidé...

— Et... il l'a lue?

— Oh! oui, madame, il l'a lue, j'en suis certain.

— Et, après l'avoir lue... que vous a-t-il dit?... Ah! ne craignez point de me rapporter ses paroles... telles qu'elles sont sorties de sa bouche, je suis préparée à tout.

— Puisque vous le voulez...

— Je vous en prie instamment!...

— M. Duvalloir, après avoir lu votre billet, avait l'air très-irrité, et il m'a dit : — « Que cette dame se dispense à l'avenir de m'écrire encore... ce serait inutile... car je ne veux ni la voir, ni l'entendre, et jamais je ne reviendrai sur cette résolution. »

La jeune femme ne peut plus se contenir; elle éclate en sanglots et couvre son visage avec son mouchoir, en s'écriant : — Jamais! il ne veut plus me voir... oh! mon Dieu! que je suis malheureuse!...

La douleur de cette dame fend le cœur d'Horace qui se sent prêt à pleurer comme elle, et murmure : — Ah! madame, moi aussi, je suis malheureux, puisque je vous vois tant de chagrin et que je ne puis pas vous consoler.

Au bout de quelques minutes, madame Huberty se calme; elle essuie ses larmes et dit à Horace : — Pardonnez-moi, monsieur, de m'être ainsi, devant vous,

abandonnée à ma douleur... je devrais avoir plus de courage; mais je n'ai pas été maîtresse de mes sensations, je vous ai fait de la peine, veuillez m'excuser.

— Ah! madame... c'est moi qui suis désolé de n'avoir pas été plus heureux dans ma commission... j'ai fait ce que j'ai pu, mais M. Duvalloir avait l'air si irrité...

— Ne parlons plus de cela, monsieur; ce que je n'oublierai jamais, moi, c'est l'obligeance dont vous avez fait preuve... Je vous avais chargé d'un triste message... ce n'est pas votre faute si... ce monsieur a mal accueilli ma demande; mais je le sais assez juste pour ne point faire retomber sur vous l'irritation que ma lettre... que ma demande a pu lui causer; j'espère que cela ne vous aura pas brouillé avec lui.

— Oh! non, madame, M. Duvalloir m'a témoigné la même amitié, et, dans deux jours, nousallons nous installer dans sa propriété.

— Vous habiterez la Maison aux Sycomores... puissiez-vous y être heureux!

— M. Duvalloir m'en a souhaité autant, madame... Est-ce que vous ne viendrez pas un jour nous y voir, madame?... Cela ferait bien plaisir à ma tante... je n'ose pas dire à moi.

— Pourquoi donc? je vous ai dit que je vous regardais comme un ami, comme un frère...

— Eh bien! on va ordinairement voir son frère.

— Je ne sais si je pourrai; mais si j'ose aller à Montagny, soyez certain que je vous y verrai. Adieu, monsieur Horace, et recevez encore tous mes remercîments.

La jeune dame tend sa main à Horace, qui la presse avec tant de force, qu'elle se hâte de le congédier, en lui disant encore : « Merci! »

XIII

A TOUS LES CŒURS BIEN NÉS !...

Horace a fait emballer sur le chemin de fer les quelques meubles que madame Rennecart a voulu absolument conserver; elle a aussi emporté le grand pantin qui cachait sa glace, et qui peut ailleurs reprendre son emploi. Virginie a fait ses paquets et emporté une assez grande provision d'ouvrage que sa lingère lui a confié, puis on a dit adieu à la maison de la rue du Temple, à la famille Machabée, à sa perruche, à la clarinette, aux fabricants de saucisses; et par une belle matinée, on va gagner le chemin de fer de Strasbourg qui déballe les voyageurs à Ermenonville.

Est-il nécessaire de dire que, la veille au soir, Oswald est venu faire ses adieux à sa fiancée? Les deux amoureux ont pleuré en se quittant, mais Horace leur a tant répété qu'il allait travailler à hâter leur mariage, qu'ils ont souri sous leurs larmes.

Puis, Oswald s'est écrié : — Je crois que mon oncle et ma tante vont, après demain, s'installer dans leur nouvelle propriété.

— Très-bien, dit Horace, nous serons là pour saluer leur arrivée ; je suis sûr que cela fera bien plaisir à M. Bouffi, c'est une surprise que je lui ménage.

Avant de partir, Horace était monté chez madame Huberty, pour lui dire encore adieu, mais il n'avait trouvé personne, ou on ne lui avait pas ouvert.

Enfin on est en wagon, et assez sérieux pendant les premiers moments du voyage, chacun pensant à l'avenir ; madame Rennecart se disant : — Nous allons loger dans la propriété de ce M. Duvalloir, c'est fort bien pour le moment ; mais un de ces jours, la propriété se vendra, et alors... que deviendrons-nous ?

La jeune Virginie soupirant, parce qu'elle s'éloigne de son amoureux, qu'elle ne le verra plus que rarement, et qu'elle craint qu'il ne cesse de penser à elle. Toutes les femmes veulent que l'on pense sans cesse à elles... même quand elles ne songent plus à nous. Enfin Horace réfléchissant aussi qu'il n'a pas été heureux dans ses amours, et se demandant s'il sera plus heureux dans la recherche du trésor que son père a amassé pour lui.

Mais, lorsqu'on a quitté le chemin de fer, lorsqu'on se retrouve en pleine campagne, dans ces champs délicieux qui entourent Ermenonville, lorsqu'on approche du village de Montagny, et que l'on foule cette terre où l'on a essayé ses premiers pas, alors toutes les appréhensions disparaissent, toutes les tristesses s'évanouissent pour faire place à un sentiment de bonheur, de bien-être que peut seul donner l'air dans lequel on est né. A chaque instant, Virginie reconnaît un bosquet, un

vieil arbre, un sentier qu'elle a vus dans son enfance, elle pousse des cris de joie en disant : — Ah! nous venions promener par ici avec vous, ma tante... nous nous sommes assises sous ce gros noyer... là je cueillais des noisettes, des mûres sauvages.

— Par ici, je venais chasser avec mon père, dit Horace, c'est-à-dire, je ne chassais pas, moi, mais il m'emmenait avec lui, et souvent je rapportais le lièvre qu'il avait tué.

— Oui, oui, mes enfants, dit madame Rennecart, je reconnais aussi tous ces sites... tous ces beaux points de vue... ah! cela me fait plaisir de les revoir!... Tenez, ici, il me semble qu'on respire mieux qu'à Paris.

— Oh! oui, ma tante... Et puis, quelle différence, ici l'air est embaumé, parfumé par les fleurs, les plantes, les herbages; tandis qu'à Paris, le bitume qu'on fait cuire, les voitures qui emportent les immondices, les bornes décentes... ah! franchement, tout cela n'embaume pas!... ce qui prouve que la ville la plus belle ne pourra jamais lutter avec la campagne, pour le bon air et la salubrité.

Mais c'est lorsqu'on aperçoit la Prairie aux Coquelicots, que la joie devient presque du délire, surtout pour Virginie, qui n'avait pas revu leur ancienne propriété depuis l'âge de neuf ans. Dès que ses yeux reconnaissent cette belle pelouse toute fleurie, elle la montre à sa tante, à son frère, en poussant des cris de joie; puis elle s'élance, elle court, jusqu'à ce que ses pieds foulent cette terre chérie, puis elle sautille de côté et d'autre, comme au temps de son enfance, et enfin se laisse tomber sur l'herbe et y reste assise en disant : — Ah! qu'on est bien comme cela!... ah! quel plaisir... Ma belle prairie, que je suis contente de te revoir!

Madame Rennecart, qui ne court plus, arrive enfin près de sa nièce, et lui dit : — Comment ! mademoiselle, vous vous roulez sur l'herbe comme si vous n'aviez encore que huit ans... une grande fille qui en a dix-sept !

— Laissez-la faire, ma tante, dit Horace, elle retrouve les lieux où elle a si souvent joué dans son enfance ; n'est-il pas tout naturel que son premier mouvement soit d'y jouer encore ? Va, ma sœur, ne te gêne pas... saute, cours dans la prairie, ne crains pas de fouler aux pieds le trèfle, le thym, le serpolet... si le nouveau propriétaire n'est pas content, c'est à moi qu'il aura affaire.

Virginie se relève, mais elle est devenue sérieuse, et elle murmure : — Ah ! c'est vrai... la prairie n'est plus à nous, je l'avais oublié...

Et le frère et la sœur s'arrêtent pour saluer le domaine où ils sont nés, où ils ont passé leur enfance, où leur père est mort... puis ils se regardent et se comprennent : ils iront bientôt prier sur son tombeau, dans le modeste cimetière du village... là, il n'y a point de fastueux monuments, point de ces tombes embellies par l'art, qui dénotent plutôt la vanité des vivants que l'amitié que l'on portait à ceux qui y sont couchés ! Au village, le champ du repos est simple, tout y respire le calme, la paix. On va s'y promener pour prier, et non pas pour admirer des monuments ; suivant moi, plus un cimetière est modeste et plus il est beau.

Mais on est arrivé devant la grille de la Maison aux Sycomores, et Horace s'écrie : — Voilà notre nouvelle demeure ! elle n'est pas laide non plus.

— Oh ! c'est bien beau, là ! dit madame Rennecart, et il me semble qu'on a encore beaucoup embelli cette maison depuis huit ans que nous avons quitté le pays.

— Je crois que vous avez raison, ma tante, ce n'était pas si élégant de notre temps. Mais nous n'aurons pas la peine de sonner, voilà un gros gaillard qui accourt nous ouvrir, c'est le jardinier sans doute.

— Et voilà une villageoise bien gentille là-bas, dit Virginie, ce doit être la jardinière.

C'étaient en effet Jacquet et sa femme qui attendaient avec impatience les personnes que M. Duvalloir leur avait annoncées.

Les villageois se confondent en salutations ; le mari s'écrie : — Entrez, monsieur, mesdames. C'est vous qui êtes M. Horace Bermont, sa tante et sa sœur ?

— Oui, répond Horace en souriant ; voilà ma tante, ma sœur, et moi Horace Bermont : nous sommes au complet. M. Duvalloir vous a fait savoir...

— Oui, monsieur, oui, que je dois vous regarder comme mes maîtres... que vous êtes ici chez vous.

— Oh ! pas tout à fait.

— Pardonnez-moi, monsieur, puisque vous avez acheté la propriété.

— Qui est-ce qui vous a dit cela ?

— On ne me l'a pas dit, monsieur, mais M. Duvalloir m'a ordonné d'ôter l'écriteau et défendu, dès à présent, de faire voir la maison à personne ; alors, ça prouve bien que vous devez l'acheter.

Horace regarde sa tante qui ouvre de grands yeux et dit à Jacquet : — M. Duvalloir est toujours votre maître, et cette propriété est toujours à lui ; mais enfin puisqu'il veut bien que nous l'habitions en son absence, ayez la complaisance de nous faire voir les chambres dans lesquelles nous pourrons nous loger.

— Toutes les pièces de la maison sont à votre dispo-

sition, madame, vous choisirez; ma femme va vous conduire. Ohé ! Jeannette...

La jeune jardinière s'avance en faisant force révérences, et son mari lui dit d'un air joyeux : — Jeannette, v'là nos nouveaux maîtres, c'est pas les autres; t'es contente, n'est-ce pas? T'avais si peur que ce soient les autres.

— Oh ! ma fine, oui ; je crois que nous aurions eu de la peine à nous arranger avec eux.

— De quels autres parlez-vous? demande Horace.

— Oh ! monsieur... nous vous expliquerons ça plus tard.

— Oui, oui, plus tard, dit madame Rennecart ; mais nos chambres d'abord, car nous sommes venus à pied depuis le chemin de fer, nous avons des paquets et je suis excédée de fatigue.

Madame Jacquet se hâte de conduire la compagnie dans la maison. On monte sur-le-champ au premier étage où sont les chambres à coucher. La jardinière en ouvre plusieurs; en entrant dans chacune, la tante et la nièce s'écrient : — Quelle élégance ! quels beaux meubles!... cette chambre est trop belle, montrez-nous-en une autre.

— Mais, mesdames, toutes les chambres sont meublées de même ; vous aurez beau chercher, vous n'en trouverez pas de plus vilaine.

— Alors je prends celle-ci, dit madame Rennecart en déposant ses paquets sur un meuble.

— Et moi celle en face ! s'écrie Virginie en courant dans une jolie pièce toute tendue en rose et qui donne sur les jardins.

Quant à Horace, il est monté au second étage et il a bientôt choisi pour sa chambre une petite pièce bien

simple, qui servait de lingerie, mais dont la fenêtre donne sur la prairie, si bien que l'on peut, en s'y plaçant, l'apercevoir tout entière. Vainement madame Jacquet dit au jeune homme qu'il n'y a pas de lit dans cette chambre, et à peine de la place pour en dresser un, qu'il sera beaucoup mieux logé au premier étage, Horace persiste ; il a ses raisons pour vouloir, d'un coup d'œil, embrasser sa chère prairie, et le concierge reçoit l'ordre d'y monter un lit.

Après s'être reposés quelques instants, le frère et la sœur regardent leur tante qui leur dit : — Je vous comprends, mes enfants, il faut aller voir votre père ; il faut, en allant saluer sa dernière demeure, le remercier du bonheur qui nous arrive dans ce pays qu'il aimait tant ; bonheur qu'il vous envoie sans doute, car, de là-haut, un père doit toujours veiller sur ses enfants.

On se rend au cimetière qui est de l'autre côté du village. En route, plusieurs habitants de Montagny reconnaissent madame Rennecart, parce qu'elle est peu changée depuis neuf ans ; mais il n'en est pas de même de Virginie et de son frère, qui avaient, l'une neuf ans, l'autre treize, lorsqu'ils avaient quitté le pays. Au lieu d'une enfant et d'un gamin, c'est un jeune homme fort et beau garçon, c'est une demoiselle bien faite, jolie, gracieuse, qu'ils ont devant les yeux. En apprenant que ce sont les enfants de M. Bermont, que tout le monde aimait et estimait dans le village, c'est à qui leur parlera, leur témoignera du plaisir de les voir ; les femmes embrassent Virginie, les hommes serrent fortement la main d'Horace. Le frère et la sœur sont vivement touchés de ces témoignages d'amitié et en remercient les villageois ; la bonne tante a aussi sa part de ce bon ac-

cueil, et, lorsqu'ils sont tous les trois devant la tombe de celui qu'ils regrettent, ils le remercient des bons souvenirs qu'il a laissés sur la terre, car une mémoire justement vénérée y fait souvent plus de bien que beaucoup de gens très-vivants.

Lorsqu'ils reviennent à la Maison aux Sycomores, la jardinière accourt au-devant d'eux en leur disant : — Quand vous voudrez vous mettre à table, le dîner vous attend.

— Le dîner! s'écrie madame Rennecart, mais qui donc nous traite?

— Madame, d'après les ordres de M. Duvalloir, tout ce que produit la maison est à votre disposition... nous en profitons ben, Jacquet et moi, qui ne sommes que les concierges; il est trop juste que vous en jouissiez aussi, vous qui devenez les maîtres; il y a dans la propriété une vache, une basse-cour, des légumes, des fruits, vous n'avez donc comme nous que du pain à acheter... pour l'instant le jardin nous donne des petits pois, des asperges, des choux, de l'oseille, de la salade, des radis, des cerises, des groseilles, des amandes... avec un poulet et des œufs, vous voyez, madame, qu'on trouve de quoi manger et même à boire, car il y a tout plein de vin dans les caves... Ça, nous n'avions pas le droit d'y toucher; mais nous avons reçu l'ordre de vous en donner...

— Et j'en ai tout de suite été chercher, dit Jacquet.

— Mais c'est donc le pays de Cocagne, que cette maison!...

— Ma tante, s'écrie Horace, vous qui me demandiez comment nous aurions assez pour vivre ici; mais c'est-à-dire que vous allez y amasser, y faire des économies!

En attendant, remercions M. Duvalloir, et allons dîner, car l'air de ce cher pays me donne un superbe appétit.

Le couvert est dressé dans la belle salle à manger du rez-de-chaussée, et Jeannette dit à ses nouveaux locataires : — Quand vous préférerez dîner dans le jardin, sous la tonnelle qui est à l'entrée, vous me le direz, et j'y mettrai le couvert.

— Ma chère dame, dit madame Rennecart, ce que nous voulons avant tout, c'est que vous ne vous croyiez pas obligée de nous servir ; mon neveu et ma nièce sont jeunes, moi, j'ai encore de bonnes jambes ; nous n'avons pas besoin de domestique : vous avez bien assez à travailler dans le jardin, que je n'ai pas encore parcouru, mais qui m'a paru immense.

— Oh ! le jardin, ça me regarde, dit Jacquet ; not' femme a encore du temps de reste, et, quand vous aurez besoin d'elle, faut pas vous gêner, car, Dieu merci, vous ne ferez pas comme les autres, vous !

— Mon cher monsieur Jacquet, dit Horace après avoir goûté le vin qui est excellent, est-ce que vous ne pourriez pas maintenant nous expliquer quels étaient ces autres, dont le souvenir ne paraît pas vous être très-agréable ?

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur, v'là l'histoire : Il y a un mois à peu près, M. Duvalloir nous a écrit qu'il allait nous arriver du monde de Paris pour voir la propriété qu'on voulait acheter, et là-dessus, ordre de traiter ce monde-là de notre mieux. En effet, il nous arrive le lendemain une calèche avec sept personnes, sans compter le cocher, trois dames et quatre messieurs. Je les recevons de not' mieux, mais fallait voir comme les dames faisaient des manières !... l'une... une déjà ben

mûre... et qui avait un chapeau de paille grand comme un parapluie, ne me dit-elle pas qu'il y avait des serpents dans le jardin?... C'est pas vrai... demandez à Jeannette; la plus jeune courait partout à travers les plates-bandes et cueillait toutes les fleurs... la troisième... ah! je ne sais pas ce qu'elle faisait.

— Elle se promenait toujours dans les endroits sombres avec un monsieur, dit la jardinière en souriant.

— Mais les hommes, c'est autre chose : l'un veut jouer au billard, où il a fait un accroc énorme; un autre, qu'on appelait le banquier, va se promener je ne sais où et revient gris pour dîner; enfin le troisième... ah! si je l'avais su... c'est celui-là qui aurait eu son affaire!... mais Jeannette ne me l'a pas dit alors...

— Diable! qu'a-t-il donc fait, celui-là?

— Eh ben! figurez-vous que celui-là, qu'on appelait Coqu... Coqu... Coquelet, ne s'est-il pas avisé de rôder autour de ma femme et de lui pincer la fesse... sauf vot' respect?

— Oh! oui! s'écrie la jardinière, mais je l'ai joliment arrangé... il a reçu le plus fameux soufflet... je vous réponds qu'il en a vu, de ces chandelles!...

— C'est égal, c'est pas assez, dit Jacquet, fallait me conter ça et je vous l'aurais un peu roulé, moi, ce farceur-là!

— Bah! sa femme qui s'est trouvée là quand il a reçu la gifle! ça valait ben mieux!

— Comment! madame Coquelet?

— Elle a surpris son mari comme je le corrigeais; elle m'a remerciée.... et lui s'en est allé tout penaud.

— Mais c'est pas tout : est-ce que la nuit, celui qui était gris, n'a pas été malade... on est venu nous réveil-

ler... il lui fallait du thé, je lui ai donné de la graine de lin.

— Et la femme qui voulait que je l'aide pour déshabiller ce monsieur... lui ôter son pantalon!... je lui ai dit : Nenni, madame, je n'ôte ça qu'à mon homme, et encore il l'ôte lui-même.

— En v'la-t-il du joli monde!... Vous concevez bien, monsieur et mesdames, que lorsque M. Duvalloir nous a écrit dernièrement qu'on allait venir habiter la maison, nous avons eu une fameuse venette que ce ne soit queuqu'un de ces gens-là. D'abord, si ç'avait été M Coquelet, moi et ma femme nous ne serions pas restés ici... n'est-ce pas, Jeannette?

— Je crois ben!... c'est que Jacquet est jaloux comme un dindon... dame!... il n'entend pas qu'on pince sa femme...

— Et il a bien raison!... mais avec nous, j'espère qu'il est tranquille...

— Aussi nous sommes bien satisfaits, bien heureux de vous avoir pour maîtres; et nous ferons de notre mieux pour que vous soyez contents de nous.

— Ils veulent absolument que nous soyons leurs maîtres, dit Horace, quand Jacquet et sa femme sont éloignés. Après tout, si cela leur fait tant de plaisir... laissons-les dire, n'est-ce pas, ma tante?

— Mon ami, mon séjour dans cette maison me semble un rêve... M. Duvalloir qui veut aussi nous nourrir!...

— Eh bien! ma tante, puisque cela lui fait plaisir... laissons-nous rendre heureux... acceptons le bien qui nous arrive... soyez tranquille, nous trouverons toujours assez de gens qui ne nous en feront pas.

Après le dîner, les nouveaux habitants de la propriété

vont parcourir les jardins et le petit parc. Quand ils rentrent dans la maison, ils vont au salon qu'ils n'ont pas encore visité, Horace pousse un cri de joie en apercevant un piano.

— Comment! est-ce que tu en sais jouer, mon frère? dit Virginie.

— Mais oui, un peu; pendant mon séjour à Rouen, j'allais souvent chez une dame musicienne, c'est là que j'ai commencé à tapoter sur le piano; puis, comme j'adore la musique, cette dame m'a montré; j'apprenais très-vite... et voilà comment il se fait que je touche assez de piano pour te faire danser ou t'accompagner si tu chantes.

— Et pour me l'apprendre aussi, j'espère...

— Oui, tous les soirs tu auras une leçon.

— Ah! quel bonheur! nous ne le dirons pas à Oswald, et un jour je chanterai devant lui en m'accompagnant.

Et Virginie saute de joie, tandis que son frère fait la grimace en essayant les touches qui ne vont pas, mais qu'il espère bien dérouiller en touchant dessus tous les jours.

On se sépare de bonne heure parce qu'on est fatigué du voyage. Chacun va prendre possession de son nouveau domicile. On se couche et l'on fait de jolis rêves, car les rêves sont toujours les reflets des sensations de la journée.

XIV

ORAGE ET POUFFI DANS LA PRAIRIE

Dès six heures du matin, Horace était à la fenêtre de sa chambre ; de là on dominait sur les environs, et l'on pouvait apercevoir la prairie presque tout entière. C'est là surtout que le jeune homme porte ses regards ; il examine avec la plus scrupuleuse attention les bosquets de noisetiers, les arbres isolés, qui de loin en loin coupent l'uniformité de la prairie, et il se dit : — Le trésor est pourtant là... car mon père n'aurait pas voulu se moquer de sa sœur en lui disant : « J'ai caché par là un trésor pour mon fils : » Et dire que nulle indication ne fait reconnaître l'endroit où il faut fouiller. Lorsque, sans le dire à ma tante, je suis revenu par ici, il y a près de quatre ans, j'ai remué la terre au pied des quelques arbres épars dans la prairie, puis j'ai fouillé sous ces bosquets de noisetiers. C'est même sous ce joli bosquet... là... en face... que j'ai reçu une balle dans le

côté... sans savoir de qui, ni d'où elle me venait... probablement quelque chasseur maladroit qui aura fait partir son fusil sans le vouloir. . car je n'avais pas d'ennemis dans ce pays. Et on ne rencontre jamais de voleurs par ici... et puis, si le coup avait été tiré sur moi par des malfaiteurs, comme je suis tombé en me sentant blessé, ils se seraient empressés de venir me dépouiller; et, au lieu de cela, je n'ai entendu que les pas d'une personne qui se sauvait... Oh! certainement cet accident est la suite d'une maladresse... Heureusement la blessure était légère; j'ai eu plus de peur que de mal; mais je n'ai pas découvert mon trésor. Enfin, nous voilà logés en face de ma chère prairie... j'aurai le temps de chercher, de fouiller partout. Espérons que je serai plus heureux.

Horace descend; sa tante et sa sœur dorment encore, mais le jardinier travaille déjà aux espaliers de la cour; il va trouver Jacquet, et lui dit : — Ne pourriez-vous pas me prêter, je pourrais presque dire me donner, car j'en aurai besoin tous les jours, un petit instrument aratoire, moins volumineux qu'une bêche, mais avec lequel cependant on puisse remuer la terre?

— Ah! pour défricher, pour ôter les mauvaises herbes.

— Oui, justement.

— Tenez, v'là une binette; d'un côté c'est pointu, de l'autre c'est carré; le manche est long, de façon qu'on n'a pas besoin de se baisser pour s'en servir : ça fait-il votre affaire?

— Oh! parfaitement... Vous appelez cela une binette?

— Oui, vous pouvez garder celle-là, j'en ai d'autres.

— Merci, monsieur Jacquet.

— Ah! not'maître peut ben m'appeler Jacquet tout court.

— Vous tenez donc absolument à ce que je sois votre maître?

— Pardi!... je sommes ben sûr que monsieur le sera un de ces jours, s'il ne l'est pas déjà.

— J'en accepte l'augure; alors, Jacquet, j'emporte la binette.

— Tout ce qui est ici est au service de monsieur.

Horace se rend dans la prairie; il s'y promène longtemps : il sonde encore la terre dans différents endroits. Ce travail pouvait se faire facilement sans témoin; cette partie de la campagne était assez éloignée du village, il passait par là fort peu de monde, et lorsqu'un villageois se dirigeait du côté de la prairie, comme on le voyait venir de très-loin, on n'avait qu'à s'éloigner de quelques pas de la place où l'on avait fouillé la terre, et celui qui passait ne s'apercevait de rien. On ne pouvait être vu que de la Maison aux Sycomores ou de la propriété appartenant maintenant à M. Bouffi; mais de la première Horace n'avait rien à craindre, et la seconde n'était pas encore habitée.

Après avoir passé près de trois heures dans la prairie, sans avoir été plus heureux, mais en ayant soin de faire quelque remarque à l'endroit où il avait fouillé, afin de ne point revenir y faire des recherches inutiles, Horace rentre dans la belle propriété qu'il habite maintenant; et, en regardant cette maison, vaste, élégante, ces beaux jardins, ce parc, cette belle cour fermée par une grille, ces majestueux sycomores qui de chaque côté ombragent la maison, il ne peut s'empêcher de soupirer et de se dire : — Ce jardinier qui veut absolument que tout cela m'appartienne. Ah! je serais trop heureux si cela était!... Mais enfin, jouissons-en pendant que le vrai

maître de ces lieux veut bien que j'y tienne sa place!...

— On attend monsieur pour déjeuner, dit Jacquet à Horace en lui présentant les armes avec sa bêche.

La tante et la nièce avaient fort bien reposé dans leur nouveau domicile; elles avaient même dormi beaucoup plus tard que d'habitude, dans leurs lits douillets et moelleux; on s'habitue si vite à être bien! En descendant au rez-de-chaussée, elles avaient trouvé madame Jacquet mettant le couvert pour leur déjeuner. La bonne madame Rennecart avait encore voulu gronder la jardinière de ce qu'elle faisait le service d'une domestique; mais Jeannette se montrait si contente de pouvoir être utile aux nouveaux habitants de la maison, qu'il n'y avait pas moyen de lui refuser ce plaisir.

— Diable! dit Horace en se mettant à table, des œufs à la coque, des radis, du beurre frais...

— Et tout à l'heure du bon café à la crème, dit Jeannette.

— Et tout cela est de la récolte de la maison?

— Oui, monsieur; excepté le café, le sucre et le pain.

— Quoi! ce beurre délicieux?...

— C'est moi qui le fais, monsieur; nous avons plus de lait et de crème que nous n'en pouvons consommer, c'est tout naturel de faire du beurre.

— Décidément, nous sommes dans le pays de Cocagne... moins les mâts.

— Monsieur, dit Jacquet, en entrant d'un air effarouché dans la salle à manger, je savais ben que la propriété à côté n'appartenait plus à M. Boudignon; mais le père Thomas, le jardinier, vient de me dire qu'on attend aujourd'hui les nouveaux propriétaires, et que ce sont des personnes qui ont couché ici, il y a un mois.

— C'est la vérité, Jacquet, le père Thomas ne vous a pas trompé.

— Ah! saperlotte!... est-ce que ce serait le monsieur qui a pincé ma femme... qui va devenir not' voisin... qu'il prenne garde à lui alors!...

— Rassurez-vous, ce n'est pas monsieur... Coquelet, comme vous l'appelez, qui a acheté la prairie et la maison voisine... c'est M. Bouffi le banquier, celui qui a été indisposé.

— Et à qui j'ai fait boire de la graine de lin... Ah! ben, j'aime mieux ça, et toi aussi, n'est-ce pas, Jeannette? parce qu'enfin, un homme peut se griser, si cela lui fait plaisir, ça ne regarde personne.

— Est-ce que monsieur et ces dames recevront souvent la visite de... leurs voisins qu'on attend? dit Jeannette.

— Non, madame Jacquet, non; nous ne sommes pas amis avec les nouveaux propriétaires d'à côté. Je vous certifie qu'ils ne viendront pas nous voir.

— Eh ben! j'aime mieux ça aussi, moi, parce que la femme de ce monsieur pourrait encore vouloir que je déshabille son mari.

— Oh! rassurez-vous, il n'a pas l'habitude de se griser, c'était un cas exceptionnel; mais je vous répète qu'ils ne viendront pas nous faire visite.

Sur les deux heures de l'après-midi, un jeune homme entre dans la Maison aux Sycomores, et court au jardinier, en criant : — M. Horace... mam'zelle Virginie... sa tante, s'il vous plaît?

— Monsieur, ils se promènent là-bas... dans le jardin.

— Là-bas! j'y cours...

Virginie pousse un cri de joie, car c'est elle qui la première a aperçu Oswald accourant. Le neveu du banquier est bientôt près d'eux. Il embrasse madame Rennecart, ce qui était un moyen assez adroit pour embrasser ensuite Virginie; il presse la main d'Horace et lui dit : — Nous voilà, nous arrivons... Dieu merci, on m'a emmené! On s'en serait bien gardé, si l'on avait su que je vous retrouverais ici... car mon oncle m'a fait une scène... sur ce que je suis amoureux de ta sœur... il m'a traité d'imbécile, de crétin...

— Il fallait lui répondre qu'il vaut mieux être crétin, être imbécile, que fripon.

— Et il vous a défendu de m'aimer, alors? dit Virginie d'un air désolé.

— Oh! mademoiselle!... quand même j'aurais cent oncles qui me le défendraient... Est-ce que je ne suis pas votre fiancé? votre futur époux? Moi, ne plus vous aimer, vous adorer...

— Assez! s'écrie Horace, tu lui diras tout cela tout à l'heure... Qui est-ce qui est avec toi?

— Mon oncle et ma tante; ensuite on a emmené mademoiselle Julie, la femme de chambre, puis la cuisinière, et Pierre, le domestique, qui sert de cocher, car mon oncle a acheté une grande calèche dans laquelle nous sommes venus.

— Alors, vous venez vous installer pour tout à fait?

— Tout à fait; c'est-à-dire que, moi, je partirai demain matin par le premier convoi.

— Toi, tu retournes à ton bureau, c'est tout simple; mais M. Bouffi?

— Je crois qu'il passera quelques jours ici; ma tante y restera tout l'été. En ce moment on s'installe, on vi-

site la maison ; moi, je me suis esquivé pour venir bien vite vous voir. Mais c'est charmant ici !... la maison m'a paru superbe. Ah ! comme M. Duvalloir a bien fait de vous la prêter. Comme mon oncle sera furieux quand il saura que vous l'habitez !

— Ne vas pas le lui dire surtout... car c'est une surprise que je lui ménage.

— Oh ! il n'y a pas de danger, il me ferait tout de suite repartir pour Paris.

On promène Oswald dans les jardins, dans le parc ; on lui fait visiter toute la maison ; Horace le fait même jouer au billard, parce que madame Jacquet a raccommodé tant bien que mal le tapis où M. Burgrave avait fait un accroc ; les jeunes amoureux voudraient bien aller se promener seuls dans le jardin, mais madame Rennecart ne juge pas convenable de laisser tant de liberté aux deux fiancés ; car, bien que le petit neveu soit fort timide, fort peu entreprenant, on doit toujours craindre les idées, les sensations que font naître la campagne, la verdure, l'ombrage et les bosquets touffus.

Oswald est obligé de quitter ses amis pour aller dîner, et, comme on n'a pas d'autre société que la sienne, il présume que son oncle le gardera le soir pour faire sa partie de tric-trac ; mais il promet de ne point partir le lendemain sans venir dire adieu à sa fiancée, qui soupire en le voyant s'éloigner et murmure : — A peine si nous avons eu le temps de nous dire quelque chose... La campagne produisait déjà son effet sur le cœur de la jeune fille.

Horace présume bien que le banquier ne choisira pas ce qui reste de la journée pour aller dans la prairie, il se dit : — Ce sera pour demain de grand matin ; mais je ne le manquerai pas.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, Horace est à sa fenêtre; le temps est beau, le ciel sans nuages; tout annonce une matinée superbe, et le jeune homme examine avec attention la prairie, mais personne n'y paraît encore.

— Je sais bien que les Parisiens ne se lèvent pas de si bonne heure, se dit Horace; cependant lorsqu'on a un violent désir en tête, cela vous met la puce à l'oreille : je gagerais bien que M. Bouffi ne me fera pas attendre longtemps.

En effet, dix minutes sont à peine écoulées, que le banquier sort de sa maison de campagne, en jaquette, en casquette, enfin en petite tenue de campagne; il porte sur son épaule une large bêche qu'il tient absolument comme si c'était un fusil de munition. Il marche droit vers la prairie, entre dedans, regarde quelques instants à droite et à gauche, ayant l'air de se demander de quel côté il ira d'abord; enfin il se décide pour le bosquet de noisetiers qui est à deux cents pas devant lui, il y marche résolûment.

Horace n'a pas perdu un mouvement de M. Bouffi.

— J'étais sûr qu'il commencerait par là, se dit-il, en le voyant se diriger vers le bosquet. Ce n'est pas adroit, il devrait bien penser que cet endroit a déjà été fouillé.

Puis, prenant sa binette, le jeune homme descend à son tour et prend le sentier qui coupe la prairie et auquel en ce moment M. Bouffi tourne le dos. Ce monsieur, à peine arrivé au bosquet, se met à bêcher, à remuer la terre avec tant d'ardeur, que bientôt de grosses gouttes de sueur inondent son visage. Au bout de cinq minutes il est obligé de s'arrêter, il prend son mouchoir et essuie son front; alors une voix, qui part de

derrière lui, s'écrie : — Il paraît que ce n'est pas encore là le bon endroit...

M. Bouffi se retourne si brusquement, qu'il en fait tomber sa casquette et il reste stupéfait en apercevant, a cent pas de lui, Horace qui, appuyé sur sa binette, le contemple d'un air moqueur.

— Comment, monsieur, vous êtes là!... dit enfin le banquier, d'une voix où perce la colère.

— Comme vous voyez, monsieur; mais il me semble que cela ne devrait en rien vous surprendre, car je vous avais prévenu que je serais toujours ici en même temps que vous.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? D'abord, de quel droit êtes-vous sur mon terrain? Cette prairie est à moi, je vous défends d'y mettre les pieds, entendez-vous!...

— Oh! oh! vous défendez! comme je m'en moque de vos défenses... Mais d'abord, en ce moment je ne suis pas dans votre prairie, je suis sur le chemin qui la coupe... chemin que vous êtes obligé de laisser libre, qu'il vous est défendu d'interdire à personne... Oh! mais, c'est que je connais aussi bien que vous les droits, les servitudes, les obligations de cette propriété.

Bouffi rugit de colère et s'approche du jeune homme pour s'assurer si en effet il n'est que dans le sentier. Horace le regarde faire et lui rit au nez.

— Je ferai fermer ce sentier-là, répond le banquier avec dépit.

— Non, monsieur, vous ne le pouvez pas .. le maire s'y opposerait... je vous répète que je suis au fait des redevances... puisque ce terrain appartenait à mon père.

— Je ferai élever un mur de chaque côté de ce sentier, de cette façon ceux qui passeront ne verront plus dans ma prairie.

— Ah! pour ceci, c'est différent, vous en avez le droit; et même à votre place, pour que nul œil profane ne puisse vous voir bêchant la terre et retournant votre luzerne, je ferais entièrement entourer de murs ma prairie... ou plutôt mes deux prairies, parce que le sentier étant clos par un mur, cela vous fera deux prairies au lieu d'une seule, deux morceaux mesquins au lieu d'un beau... Vous me direz qu'il faudra pas mal de mur pour entourer vingt-et-un arpents; mais quand on est riche, quand on gagne des trois cent mille francs d'un coup de filet, on peut se permettre cette dépense.

Le banquier se ronge les ongles et ne dit rien Horace reprend : — A la vérité, si vous mettez les maçons après le terrain, ils vont y fouiller pour faire des fondations, et c'est dangereux; car un trésor peut tout aussi bien être caché au bord du chemin que dans l'intérieur de la pièce, et les maçons ne sont pas toujours disposés à partager ce qu'ils trouvent; mais vous avez encore un moyen, c'est de faire vous-même les fouilles pour les fondations de votre mur. Ce sera un peu long, cela vous éreintera pas mal, vous y gagnerez au moins un lombago... mais personne ne trouvera votre trésor. Eh bien! que dites-vous de cela? j'espère que je suis gentil... je vous donne de bonnes idées.

M. Bouffi ne répond rien, les railleries d'Horace le démontent, il ne se sent pas de force pour lui tenir tête. Après quelques instants de silence, il dit : — Vous logez donc dans le village, monsieur?

— Dans le village!... oh! fi donc!... il n'y a que des

maisons de paysans... cela ne nous aurait pas convenu. Je demeure là... tout près de vous, avec ma sœur et ma tante.

— Comment!... là?...

— Sans doute, dans cette superbe propriété.

— Chez M. Duvalloir?

— Justement, dans la maison aux Sycomores qu'il a mise à ma disposition, en me suppliant de m'y regarder comme chez moi.

— Vous êtes donc ami avec M. Duvalloir?

— Ami intime. Oh! c'est un homme charmant, qui gagne beaucoup à être connu.

— Ah! vous connaissez M. Duvalloir... Je ne m'étonne plus alors s'il m'a fait redemander les fonds qu'il avait chez moi.

— Il vous a fait redemander ses fonds? ma foi! je n'en savais rien. Mais, parole d'honneur, s'il m'avait demandé mon avis, je le lui aurais conseillé.

Le banquier devient écarlate, et s'écrie : — Des insultes!... voilà tout ce que vous savez dire.

— Vous faites mieux que cela, vous, monsieur.

— Heureusement, elles ne sauraient m'atteindre.

— Je n'ai, fichtre! pas envie de vous atteindre... car ça me mettrait à votre niveau.

— Floquart avait bien raison quand il me disait de vous mettre à la porte de chez moi.

— D'abord, monsieur, on ne met à la porte que ses valets; on renvoie un commis. Mais vous ne m'avez pas même renvoyé, c'est moi qui vous ai lâché, et bien vite! Ensuite, vous n'êtes pas heureux dans vos réflexions... Pourquoi diable allez-vous parler de Floquart... l'homme que vous pensionnez... Ah! ah! ah! ce cher

Floquart... qui a un petit secret pour vous soutirer de l'argent! Ah ! voilà encore que vous rugissez!... Allons, calmez-vous. Tenez, je ne suis pas méchant, voulez-vous que nous soyons bons amis? Eh bien! laissez-moi chercher tranquillement le trésor de mon père, et je vous promets de vous en donner quelque chose.

— Monsieur, je vous réitère la défense de mettre le pied dans ma prairie, sous peine d'amende très-forte.

— C'est comme cela. Très-bien ; et, moi, je déclare que vous n'y remuerez pas la terre sans que je le voie, que vous n'y donnerez pas un coup de bêche sans que je sois derrière... ou devant. Je vous épierai continuellement ; ça ne m'amusera pas beaucoup, mais ça vous embêtera encore davantage ; et, là-dessus, au revoir ; je vais rentrer dans ma délicieuse maison, car on y est très-bien, chez M. Duvalloir. Mais vous devez en savoir quelque chose, vous y avez logé... seulement, il paraît que vous y étiez trop bien... il vous fallait du thé... on vous a donné de la graine de lin, ça attaque moins les nerfs. Ah ! ah ! ah !...

Cette dernière plaisanterie exaspère de plus en plus M. Bouffi, qui rentre chez lui en faisant avec sa bêche des gestes menaçants, tandis qu'Horace revient en riant près de sa tante et de sa sœur.

XV

LE BOUT DE L'OREILLE PASSE

Un mois s'écoule. M. Bouffi fait de fréquentes apparitions à sa campagne, mais il ne peut jamais y rester plus de deux jours, ses affaires l'obligeant à revenir à Paris. Pendant le temps qu'il passe à Montagny, il ne manque pas chaque matin d'aller avec sa bêche visiter et fouiller sa prairie, et chaque fois Horace est là qui l'examine et qui pour cela n'a qu'à se tenir dans le sentier ou bien sur une des routes qui encadrent la pièce de terre. Pour être plus éloigné de son espion, Bouffi se tient souvent dans le milieu de la prairie et très-loin du sentier; mais il a beau faire, le terrain aux coquelicots étant tout en longueur, lorsqu'on se tient au milieu, on n'est jamais assez loin de la route pour pouvoir cacher ce qu'on y fait.

Cependant les fouilles n'ont encore amené aucune découverte; et, après s'être inutilement fatigué à remuer

la terre, le banquier a encore le désagrément d'entendre Horace rire à ses dépens, et lui crier : — Nous serons peut-être plus heureux la prochaine fois.

Lorsqu'on sait que M. Bouffi n'est pas à sa campagne, et Jacquet le sait facilement par le jardinier voisin, Virginie se risque à courir un peu dans la prairie, à s'y asseoir, à y cueillir des coquelicots qui sont là en abondance et d'une espèce qui fleurit beaucoup plus tard que les autres. Horace accompagne souvent sa sœur; cependant il n'est plus si gai, il soupire souvent, en voyant que c'est en vain qu'il cherche le trésor, car, lorsque le banquier est à Paris, le jeune homme ne se gêne pas pour remuer la terre avec sa binette.

En l'absence de son mari, la belle Hortense sort peu de sa propriété. mais elle y reçoit souvent des visites, et M. Grébois n'est pas un des moins assidus à venir tenir compagnie à cette dame.

Madame Rennecart se trouve extrêmement heureuse dans la Maison aux Sycomores; Virginie s'y plaît aussi; elle regrette seulement que son fiancé ne l'y vienne pas voir plus souvent; mais M. Bouffi emmène rarement son neveu à la campagne; alors, pour voir celle qu'il aime, Oswald y vient en cachette après le départ de son oncle, et pendant qu'il y est, il a bien soin de ne point sortir de chez ses bons amis, afin de ne pas être aperçu par le banquier ou quelqu'un de sa maison.

Une seule fois, depuis leur retour à Montagny, Horace est allé à Paris avec sa sœur. Pendant que cette dernière est chez sa lingère où elle reporte son ouvrage et attend qu'on lui en donne d'autre pour emporter, Horace se rend chez M. Duvalloir pour le remercier encore de toutes les douceurs dont sa famille et lui jouis-

Mme Burgrave est retenue par M. Bichonneau (page 236).

sent dans leur nouvelle demeure. Mais M. Duvalloir est absent de son hôtel ; on ignore quand il rentrera, et Horace, après avoir laissé son nom, s'éloigne en regrettant de ne point avoir vu cet homme qui est si bon pour lui. Avant d'aller rechercher Virginie qui l'attend chez la lingère, Horace fait quelques pas au hasard, en se disant : — J'ai bien le temps d'aller retrouver ma sœur, elle ne m'attend pas de sitôt. Pendant que je suis à Paris, pourquoi n'irais-je pas voir madame Huberty? elle aura peut-être quelque commission à me donner. D'ailleurs, ne m'a-t-elle pas dit que maintenant elle me regardait comme son frère? Et il est tout naturel qu'un frère aille s'informer de la santé de sa sœur. Ah ! j'ai bien de la peine, moi, à ne l'aimer que comme une sœur!...

Horace double le pas, il est bientôt devant la maison qu'habitait sa tante, rue du Temple ; il entre vivement dans l'allée, monte lestement l'escalier, bouscule un peu deux des frères Machabée, qui, avec leur sœur Rébecca, faisaient la dînette sur le carré, et il arrive au quatrième étage ; il sonne, il attend avec impatience qu'on lui ouvre, se demandant encore s'il sera bien reçu. Enfin des pas lourds et traînants se font entendre.

— Elle a donc pris une bonne, se dit Horace, car certainement ce n'est pas elle qui marche ainsi.

La porte s'ouvre ; une vieille femme paraît, elle a l'air rogue, la figure revêche, et la parole sèche comme toute sa personne.

— Madame Huberty est-elle chez elle? demande le jeune homme qui croit avoir affaire à une bonne. La vieille femme se redresse, le regarde comme si elle voulait l'égratigner et répond : — Madame Huberty? Qu'est-

ce que c'est que ça?... Qu'est-ce que ça me fait, qu'elle soit chez elle ou qu'elle n'y soit pas? Est-ce que ça me regarde?.. Je suis chez moi, vous le voyez bien Ça me suffit.. Je ne vais pas sonner aux portes pour savoir si les autres sont chez eux...

— Pardon, madame, nous ne nous comprenons pas. Je vous demande madame Huberty, parce que cette dame logeait ici... elle y était encore, il y a un mois environ... Est-ce qu'elle n'y demeure plus?

— Vous voyez bien que non, puisque c'est moi qui loge ici.

— Depuis peu de temps alors?

— Depuis quinze jours, et même que je n'y resterai pas longtemps... car, si j'avais su le train qui se fait dans cette maison, certes je n'y aurais pas loué. Une clarinette et une perruche qui ne cessent pas de la journée... Quel charivari!... Et des moutards qu'on rencontre sans cesse dans l'escalier... C'est du propre!...

— Pourriez-vous me dire ou demeure madame Huberty?

— Est-ce que vous me prenez pour la portière?... Est-ce que j'ai l'air d'une portière?... Est ce que je suis obligée de savoir où vont ceux que je remplace?... Eh bien! merci, il ne manquerait plus que ça.. qu'on vienne sonner chez moi, me déranger pour me demander des adresses... Allez donc vous promener!

Et la vieille femme referme sa porte avec colère, et Horace lui crie : — Vous êtes une vieille grenouille, et pas autre chose.

Mais cela ne lui apprend pas où la jolie petite dame est allée demeurer; il redescend un étage, retrouve les enfants qui font la dînette. M. Jonas lui rit au nez,

comme à l'ordinaire. Horace lui frappe sur l'épaule en lui disant : — Pêchez-vous toujours des saucisses ?

Le petit garçon lui tire la langue et répond : — Qu'est-ce que ça vous fait ?

— Voyons, soyons gentil ; j'ai là des pastilles de chocolat, je vous en donnerai si vous me répondez bien...

— Où sont les pastilles ?

— Tenez, les voilà.

— Ah ! donnez-m'en.

— Une minute... La petite dame du quatrième est donc déménagée depuis peu ?

— Madame Putiphar ?

— Non, la jeune, la jolie madame Huberty.

— Ah ! oui, elle a fait son paquet.

— Savez-vous son adresse ?

— Non, je ne suis pas facteur.

— Qui est-ce qui remplace ma tante, ici ?

— Ma tante, elle vend des lorgnettes et de la pommade pour les cors... au Temple.

— Je ne vous parle pas de votre tante, mais de la mienne, qui demeurait ici dessous, au second.

— Ah ! c'est madame Barbaroux... elle ne veut pas qu'on mange dans l'escalier, mais je lui dis *zut !*

— Eh ! allons donc !... Je vois que cette dame a l'inspection de la maison, je vais la trouver. Merci, jeune Jonas ; tenez, voilà des pastilles de chocolat pour votre frère et votre sœur.

— Non, non, je garde tout pour moi.

— Ce n'est pas fraternel, mais c'est bien porté !

Horace va sonner au second. Une dame d'un âge mûr, mais grasse, fraîche, mise coquettement et qui fait des petites mines enfantines, ouvre et fait un sourire et une

révérence : — Mille pardons de vous déranger, madame, dit Horace, j'ai un simple renseignement à vous demander.

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

— C'est inutile, madame, c'est pour savoir...

— Entrez, monsieur, ou vous me mortifieriez.

— Il paraît que cette dame tient à ce qu'on entre chez elle, se dit le jeune homme qui se décide à pénétrer dans le logement qu'il connaît bien et à prendre la chaise qu'on lui présente ; puis il arrive sur-le-champ au sujet qui l'amène : — Madame, c'est ma tante qui était principale locataire de cette maison, je présume que vous la remplacez ?

— Ah! c'est madame votre tante... Débarrassez-vous donc de votre chapeau.

— C'est inutile, il ne me gêne pas, madame...

— Oui, monsieur, je suis principale locataire, c'est-à-dire, j'ai la surveillance, car le propriétaire, M. Bouffi, veut tout voir par lui-même. Mais votre chapeau vous embarrasse.

Horace fait un mouvement d'impatience et retient avec force son chapeau que cette dame veut lui prendre, puis il s'écrie : — Madame, je suis très-pressé... le chemin de fer n'attend pas. Vous aviez ici, au quatrième, une jeune dame nommée Huberty, pouvez vous me donner sa nouvelle adresse? Elle vous a donc quittée bien brusquement et avant le terme?

— Oui, monsieur... oh! très-brusquement. Si vous le mettiez sur cette chaise qui est libre.

— Par grâce, madame, veuillez me répondre, et ne plus vous occuper de mon chapeau... Madame Huberty?...

— Monsieur, elle est venue me payer le terme entier,

je n'avais rien à exiger de plus; d'ailleurs, le logement a été loué tout de suite. Cette dame a fait venir un tapissier, vendu tout son mobilier, et elle est partie.

— Sans dire où elle allait?

— Sans rien dire absolument. Ah! que cela me contrarie donc de voir que vous ne voulez pas vous débarrasser de votre chapeau!

Mais cette fois Horace n'en écoute pas davantage; il se lève, salue, prononce quelques mots d'excuses et se sauve, trouvant qu'il y a des personnes aussi insupportables avec leur politesse que d'autres avec leur manque de savoir-vivre.

— Elle est partie!... et je ne sais plus où la trouver, et je ne la reverrai peut-être jamais, se dit Horace en allant chercher sa sœur. Ah! ce n'est pas bien, se cacher de moi, qu'elle disait regarder comme un frère... et cela, sans doute, parce que M. Duvalloir a refusé de la voir, de l'entendre, comme si c'était ma faute à moi! Oh! les femmes! tous nos plaisirs et nos ennuis viennent d'elles..... elles rendent malheureux ceux qu'elles aiment et trouvent encore moyen de faire de la peine à ceux qu'elles nomment leurs amis...

Le frère et la sœur retournent à Montagny, dans leur élégante demeure, où ils seraient si heureux si leur cœur ne formait point de secrets désirs; mais c'est au cœur qu'est presque toujours le défaut de la cuirasse.

Par une belle matinée du mois d'août, un monsieur qui porte un chapeau à grands bords, et baisse la tête en marchant, comme s'il craignait de laisser voir sa figure, entre tout à coup dans le salon, où madame Rennecart travaillait avec sa nièce, tandis qu'Horace tâchait de faire mouvoir les touches du piano.

— Monsieur Duvalloir! dit le jeune homme en poussant un cri de joie et courant au-devant de celui qui arrive, tandis que la tante et la nièce, qui ne connaissaient point ce monsieur, se lèvent et le saluent avec respect.

— Ah! monsieur, quelle aimable surprise vous nous faites! dit Horace, tandis que M. Duvalloir salue les deux dames en leur disant : — Que ma présence ne vous dérange en rien, mesdames, je vous en prie, continuez vos occupations.

— Ah! monsieur, répond madame Rennecart, puisque nous avons enfin, ma nièce et moi, le bonheur de vous voir, vous nous permettrez bien de vous remercier de l'hospitalité que vous nous accordez dans cette belle propriété, et de tous les bienfaits que vous y joignez, en nous permettant de profiter de ce qu'elle produit.

— Assez, de grâce, madame, ou vous pourriez croire que je suis venu chercher ici des éloges... que je ne mérite pas. C'est vous qui me rendez service en habitant cette maison. Tenez, voilà votre neveu qui rend déjà un peu d'accord à ce piano, qui devait être dans un bien triste état. Êtes-vous contentes de mes concierges, mesdames? Sont-ils pour vous aussi serviables, aussi empressés que je le leur ai recommandé?

— Ce sont de très-bonnes gens, monsieur, et nous n'avons qu'à nous en louer.

— Très-bien; je suis charmé qu'il en soit ainsi.

— Vous venez passer quelque temps ici avec nous, n'est-ce pas, monsieur? dit Horace.

— Non, mon ami, non; je me reposerai un peu; mais je repartirai dans une heure.

— Si vite que cela... quoi... par une si belle saison!

nous tâcherions de vous amuser : moi, je jouerais au billard avec vous, ma sœur chanterait; elle n'est pas musicienne, mais elle a une jolie voix; ma tante ferait votre partie, si vous aimez les cartes.

M. Duvalloir sourit en répondant : — Je suis bien persuadé que je ne m'ennuierais pas avec vous et votre famille, mais je ne puis rester ici; cette demeure qui vous plaît tant me rappelle à moi de trop pénibles souvenirs... j'y ai été bien heureux, pourtant! mais ce bonheur... ah! je l'ai payé trop cher!... Et tenez, malgré moi, en me trouvant dans ce salon, en voyant ce piano, ah! je sens que mes souvenirs m'oppressent... me déchirent... Horace, voulez-vous venir avec moi faire quelques tours de jardin? j'ai besoin de prendre l'air...

— Je suis à vos ordres, monsieur...

— Mais si monsieur prenait quelque chose auparavant...

— Merci, madame, je n'ai besoin de rien... Recevez mes adieux, ainsi que mademoiselle, car il est probable que je ne vous reverrai pas.

— Quoi! monsieur, vous partirez sitôt.

— Et, je vous le répète, madame, regardez-vous dans cette demeure comme chez vous; disposez de tout, agissez, ordonnez en conséquence, ce sera le plus grand plaisir que vous puissiez me faire.

M. Duvalloir fait un profond salut à madame Rennecart et à Virginie, puis il sort du salon, suivi par Horace, qui dit en passant à sa sœur : — Petite niaise..... comment, tu n'as pas trouvé un mot à dire à ce monsieur?

— Oh! non, mon frère, je n'ai pas osé; tu lui diras ça de ma part.

Dans le jardin, vers lequel il porte ses pas, M. Du-

valloir est aperçu par Jacquet et sa femme, qui s'empressent de venir demander ses ordres.

— Je n'en ai point d'autres à vous donner que celui de regarder M. Horace Bermont comme un second maître, et de continuer à le bien servir, ainsi que toute sa famille.

— Et si l'on venait pour voir la maison?

— Qui voulez-vous qui vienne, puisqu'il n'y a plus d'écriteau? Au reste, si des gens curieux, de ces personnes qui n'ont rien à faire, vous demandaient à visiter cette propriété, vous ne les laisseriez pas y entrer.

— Ça suffit, monsieur.

Et le jardinier se penche vers sa femme pour lui dire à l'oreille : — Vois-tu ben que c'est le jeune homme qui a acheté la maison, il ne veut pas en convenir; mais puisqu'elle n'est plus à vendre, faut ben qu'elle soit achetée.

M. Duvalloir s'est dirigé du côté du petit parc. Il marche lentement et parait absorbé par ses réflexions, par ses souvenirs; de temps en temps il pousse de gros soupirs, en jetant des regards autour de lui, et Horace, qui marche à son côté, a essayé en vain de le distraire et d'entamer la conversation. Ce monsieur n'a pas l'air de l'entendre, car il ne lui répond pas; enfin, arrivé devant un petit kiosque qui est au milieu du parc, il s'arrête, porte son mouchoir sur ses yeux, et se laisse tomber sur un banc de gazon en murmurant : — Ah! la vue de ces lieux est trop cruelle... je ne serai donc jamais assez fort pour oublier... pour chasser mes souvenirs!

— Vous souffrez, monsieur, dit Horace en se plaçant aussi sur le banc, et je ne puis rien pour alléger vos peines... voilà ce qui me désole...

— Pardon, mon jeune ami, dit M. Duvalloir en pressant la main d'Horace, pardon... je ne suis pas raisonnable... et je dois vous paraître d'une société bien maussade.

— Ah! monsieur!...

— Je voulais cependant causer avec vous... j'avais à vous parler... à vous demander...

— Dites, monsieur, je suis à vos ordres.

M. Duvalloir hésite, on voit qu'il ne sait comment aborder ce qu'il veut dire; enfin : — La dernière fois que vous êtes venu me voir, vous étiez porteur d'une lettre... de la part...

— De madame Huberty, oui, monsieur.

— Madame Huberty... c'est cela... c'est le nom qu'elle porte à présent...

— Est-ce qu'elle en a un autre, monsieur?

M. Duvalloir garde le silence, puis reprend au bout de quelque temps : — En me quittant, vous avez probablement été chez... cette dame, pour lui rendre compte de ce que je vous avais dit... de la réponse que j'avais faite à sa demande?

— Oui, monsieur, j'y suis allé tout de suite en vous quittant; d'ailleurs elle m'en avait prié.

— Et... en apprenant que je refusais l'entrevue qu'elle me demandait, qu'a-t-elle dit?

— Oh! monsieur... elle n'a pas parlé d'abord... mais elle a pleuré... elle paraissait si peinée, si désolée... si vous l'aviez pu voir alors, vous n'auriez plus, j'en suis sûr, refusé de l'entendre... Je lui ai répété vos paroles ainsi que vous me l'aviez recommandé... je lui ai dit que : « Jamais!... jamais vous ne consentiriez à la revoir... » J'ai bien fait, n'est-ce pas, monsieur?

— Sans doute... puisque je vous l'avais dit... Et alors... elle a versé des larmes ?...

— Oh! elle a beaucoup pleuré.

— Ensuite... elle ne vous a rien dit de plus?

— Elle m'a remercié de ce que j'avais fait sa commission... elle a ajouté qu'elle vous savait assez juste pour être sûre que vous ne m'en voudriez pas de m'en être chargé.

— Et pourquoi vous en voudrais-je? Et puis... est-ce là tout?...

— Oui, monsieur... cette dame m'a dit adieu, et je suis parti.

— Mais depuis... l'avez-vous revue ?

— Monsieur, quand je suis allé à Paris avec ma sœur, il y a quelques jours, je suis entré dans la maison où ma tante a demeuré; puis, j'ai voulu savoir des nouvelle de cette dame... je l'avais laissée si désolée... je pensais que je devais m'informer de sa santé. Oh! mais, si elle avait voulu me charger encore d'une lettre pour vous, je ne l'aurais pas prise... car je me rappelle bien que vous me l'avez défendu.

— Ah!... vous croyez... que je vous l'ai défendu.....

— Certainement... vous m'avez même bien recommandé de ne jamais vous parler... d'elle.

— Oui... je me rappelle... on dit cela... dans le premier moment... Vous l'avez revue ?...

— Non, monsieur... elle n'habite plus dans la maison... elle a quitté brusquement son logement sans dire où elle allait... en sorte qu'il m'a été impossible de savoir ce qu'elle est devenue.

— Ah! elle est partie ! Et on ne sait pas où elle est?

M. Duvalloir laisse retomber sa tête sur sa poitrine,

pendant longtemps il garde le silence; enfin il murmure : — Alors, il est probable que vous n'aurez plus de ses nouvelles, que vous n'entendrez plus parler d'elle. Ah! cela vaut mieux ainsi!

Ces dernières paroles sont accompagnées d'un profond soupir... qui semble annoncer qu'elles n'expriment pas les véritables sentiments que l'on éprouve. Horace, qui croit lire dans le cœur de M. Duvalloir, lui dit : — Cependant, monsieur, si par hasard, je revoyais cette dame... si elle venait dans ce pays... qu'elle connaît déjà, à ce qu'elle m'a dit... faudrait-il tâcher de savoir où elle habite maintenant et faudrait-il vous le dire... si elle me l'apprenait?

M. Duvalloir hésite, puis balbutie : — Oh! elle ne viendra pas dans cette campagne... non... vous ne la verrez plus... Allons, je vais partir... je vais retourner à Paris.

— Si vite, monsieur!...

— Oui... je vous le répète, la vue de ce parc... de ces jardins... de cette maison... tout cela me rend trop malheureux.

— Monsieur veut-il me permettre de l'accompagner jusqu'au chemin de fer?

— Je ne suis pas venu par le chemin de fer, mais avec mon cabriolet; je l'ai laissé avec mon domestique, du côté d'Ermenonville; si vous voulez m'accompagner jusque-là, vous me ferez grand plaisir.

— Si je le veux!... oh! je ne demande pas mieux.

M. Duvalloir, au lieu de retourner du côté de la maison, se dirige vers une petite porte qui, du parc, ouvre devant la Prairie aux Coquelicots. Mais, au moment d'ouvrir cette porte, il pâlit et s'arrête en murmu-

raut : — Ah !... je ne voulais plus passer par là !...

— Encore un triste souvenir, monsieur ? dit Horace en remarquant la vive émotion de son compagnon.

— Oui... bien triste... bien plus cruel que les autres, celui-là...

— Un peu de courage, monsieur !

Et le jeune homme court lui-même ouvrir la porte. On sort du parc, on se trouve devant la prairie, Horace s'apprête à la traverser, mais M. Duvalloir lui dit : — Non, je ne passerai point par là, suivons ce petit chemin.

— Mais, monsieur, pour aller à Ermenonville, cela abrége beaucoup, de traverser la prairie. Est-ce que vous craignez de fâcher M. Bouffi ? mais nous prendrons le sentier tracé.

— Non... ce n'est point cette raison... mais je ne veux point passer là.

— Comme vous voudrez, monsieur, je suivrai le chemin qui vous plaira... Mais, tenez... voyez-vous comme la luzerne est abîmée... comme la terre est remuée, labourée en différents endroits de la prairie ?

— En effet... d'où cela vient-il ?

— C'est M. Bouffi qui a fait tout cela avec sa bêche.

— Il bêche cette prairie... dans quel but ?

— Je vais vous l'apprendre, monsieur ; car, avec vous qui êtes si bon pour nous, je ne dois point avoir de secrets. Il faut que vous sachiez que mon père a eu la fantaisie de cacher un trésor dans notre prairie.

— Un trésor ?

— Du moins, c'est ce qu'il a dit à ma tante. « Un trésor pour son fils... » Voilà ses propres paroles... mais, hélas ! il est mort presque subitement... Nous ignorons donc dans quelle partie de cette pièce de terre est enfoui

le trésor; ensuite, nous avons été dépossédés..... plus moyen de chercher... Mais, en causant, ma tante avait conté cette particularité à Oswald, le neveu du banquier, un garçon bien gentil, et qui est amoureux de ma sœur... malheureusement Oswald a rapporté cela à son oncle, ne se doutant pas que celui-ci y attacherait de l'importance... et pourtant, c'est depuis qu'il a su l'existence de ce trésor que M. Bouffi a formé le projet d'acheter notre ancienne propriété. Elle n'était pas à vendre, mais en payant cher, on a tout ce qu'on veut; et lorsqu'il est venu dans ce pays avec sa société, ce n'était pas pour voir votre maison, il s'en moquait pas mal... c'était pour acheter la prairie; et en effet, il y est parvenu.

— Voilà qui est singulier; en effet, cette précipitation à acheter un domaine qui n'était point à vendre, semblerait indiquer que vos suppositions sont bien fondées.

— C'est lorsque j'ai appris cette indigne manœuvre de M. Bouffi, que je lui ai annoncé que je ne resterais pas dans ses bureaux; mais je ne lui ai point caché que je connaissais ses intentions, et je l'ai averti en même temps que je viendrais dans ce village aussitôt que lui, que je serais sans cesse sur ses pas, et qu'il ne serait point une seule fois dans la prairie sans m'avoir devant ou derrière lui; j'ai tenu parole, monsieur; grâce à vous, qui nous avez donné l'hospitalité dans votre propriété, je puis de la chambre que j'ai choisie, voir tout ce qui se passe dans la prairie; dès le point du jour, je suis à mon poste, et lorsque M. Bouffi est dans sa maison de campagne, je ne tarde pas à le voir arriver, muni d'une bêche; il entre alors dans cette pièce de terre et il se met à la remuer, à la fouiller, dans l'espérance d'y trou-

ver ce trésor que mon père y a caché pour moi. Mais je suis là, toujours là, dans le sentier ou sur les bords du chemin, et s'il trouvait quelque chose... oh! je vous assure qu'il faudrait bien que j'en aie ma part!...

— Et depuis qu'il fouille, le banquier n'a encore rien découvert?

— Non, monsieur : dame! vingt-et-un arpents de terre! ce sera long à remuer... d'autant plus que ce monsieur ne peut pas se faire aider, parce qu'il se garderait bien de mettre quelqu'un dans sa confidence; mais vous devez penser quelle a été sa colère quand il a su que j'habitais dans votre propriété, tout près de lui, pouvant à mon aise voir tout ce qu'il fait; il ne vous pardonnera jamais cela.

— Je n'en suis que plus content d'avoir mis ma campagne à votre disposition. Quant à M. Bouffi, j'ai retiré de sa maison les fonds que j'y avais mis, et je ne veux plus avoir aucun rapport avec lui.

— Vous ferez bien, monsieur, car cet homme-là n'est pas loyal; j'ai des raisons pour dire cela, et si quelque jour je pouvais acquérir des preuves de sa mauvaise foi, hum! je ne le ménagerais pas.

— Vous m'avez dit je crois, que le neveu du banquier aimait votre sœur, pourquoi ne mariez-vous pas ces jeunes gens?

— Ah! monsieur, je le voudrais bien! mais tant que je n'aurai pas trouvé le trésor, je n'aurai point de dot à donner à ma sœur. De son côté, Oswald n'a rien... à ce que lui a dit son oncle...

— J'aperçois mon cabriolet; adieu, mon jeune ami, puissiez-vous trouver votre trésor... mais cela me semble bien douteux.

— Oh ! j'ai toujours de l'espoir, moi. Adieu, monsieur... Si... si je revoyais par hasard... cette jeune dame... faudrait-il vous le faire savoir ?

M. Duvalloir ne répond rien ; mais, avant de s'éloigner, il presse fortement la main d'Horace, et celui-ci se dit :

— Il ne m'a pas répondu, mais j'ai deviné.

XVI

MADAME DUVALLOIR

Horace venait de quitter M. Duvalloir, il s'en revenait à la Maison aux Sycomores et ne se pressait point pour arriver, parce qu'il savait que M. Bouffi n'était pas à sa campagne, et par conséquent ne craignait pas qu'il allât sans lui bêcher dans la prairie. Comme il approchait du village, il rencontre un habitant de Montagny qui l'aborde en lui disant : — Bonjour, monsieur Horace.. ça va toujours bien, cette santé ?

— Pas mal, père Jérôme, merci.

— Dites-moi donc, je vous ai vu passer tout à l'heure avec un monsieur... est-ce que ce n'était pas M. Duvalloir?

— Si fait ; c'était lui-même.

— Ah ! je me disais aussi : Mais il me semble bien que c'est le bourgeois de la belle propriété où vous demeurez à c't heure.

— Vous connaissez donc ce monsieur ?

— Pardi !... Pendant qu'il habitait sa maison, nous avons eu le temps de le voir... d'autant plus qu'il se promenait souvent du côté de mon champ de roses avec sa femme.

— Sa femme !... sa femme !... Est-ce que M. Duvaloir serait marié ?

— Très-certainement. Comment ! vous le connaissez, et vous ne saviez pas qu'il était marié ?

— Non ; je l'ai toujours vu seul et il ne m'a jamais parlé de sa femme.

— Après ça, il est peut-être veuf, sa femme est peut-être morte.

Horace réfléchit ; une idée soudaine le frappe et il s'écrie : — Vous avez connu aussi la femme de M. Duvalloir, père Jérôme ?

— Puisque je vous dis que je les voyais très-souvent se promener bras dessus bras dessous dans les environs. Alors, ils avaient l'air de deux tourtereaux. Oh ! on voyait qu'ils étaient heureux... M. Duvalloir surtout ! il dévorait sa femme des yeux... Mais, dame ! plus tard, ça n'était plus ça... il se promenait seul, le pauvre monsieur ; il avait l'air triste... puis, un beau jour, ils ont quitté tous deux leur maison... et on ne les a plus revus.

— Comment était madame Duvalloir ?... Faites-moi exactement son portrait.

— Ma fine, c'était une jolie petite femme ; pas grande, mais bien tournée, bien mignonne.

— Son âge ?

— Oh ! elle était plus jeune que son mari de dix ans au moins.

— Blonde ou brune ?

— Brune... des cheveux bien noirs... des yeux... je ne sais plus trop de quelle couleur... mais c'était de jolis yeux... un nez... pas fort; de belles dents... et, comme elle riait souvent, on les voyait tout à son aise...

— C'est elle ! oh ! c'est bien elle, se dit Horace.

Le villageois reprend : — Puisque vous ne saviez pas que M. Duvalloir était marié, il faut donc que maintenant il soit séparé d'avec sa femme.

— C'est probable, père Jérôme... Et vous n'avez jamais su quel motif a pu les faire partir tous deux, et si précipitamment, de ce village ?

— Ma foi ! non. Moi, je n'allais jamais chez eux. Je vends des légumes, mais ils en ont assez dans leur propriété, ils ne m'en achetaient pas. Leur jardinier venait rarement au village ; cependant, il y a Gervaise, la femme au grand Guillot, qui allait queuquefois aux Sycomores vendre des lièvres, qu'elle élève, à ce qu'elle dit, et je crois ben plutôt que son homme les prend au trébuchet!...

— Eh bien, cette Gervaise ?

— Les femmes, c'est malin, voyez-vous... elles voient... ce que nous n'apercevons jamais, nous autres ; si ben que Gervaise avait remarqué un beau jeune homme blond... un élégant de Paris, qui venait souvent chez M. Duvalloir... qui des fois y restait plusieurs semaines sans quitter... et Gervaise disait comme ça, que c'était depuis que ce beau blondin venait aux Sycomores que M. Duvalloir n'était plus aussi gai, et qu'il se promenait moins avec sa femme. Et là-dessus, les langues d'aller leur train ; mais vous comprenez... des propos en l'air... faut pas trop y faire attention.

— Et ce jeune homme blond, cet élégant, qu'est-il devenu ?

— Ah ! je ne pourrais pas vous dire. Quand les bourgeois sont partis, probablement qu'il est parti aussi.

— Il y a longtemps de cela ?

— Ma fine, il y a quatre ans : c'était dans le mois d'août ; seulement c'était vers la fin, et nous ne sommes qu'au commencement.

— Depuis ce temps avez-vous revu madame Duvalloir par ici ?

— Jamais... pas une seule fois.

— Et le beau jeune homme ?

— Pas davantage... personne... et c'est aujourd'hui la première fois que je revois M. Duvalloir, aussi ça m'a étonné Voilà! pourquoi je vous ai arrêté pour vous demander si je ne m'étais pas trompé.

— N on père Jérôme, c'était bien lui.

— Il a l'air d'être en bonne santé, j'en suis bien aise, car c'était un brave homme. Au revoir, monsieur Horace ; excusez si je vous ai demandé cela.

— Oh ! il n'y a aucun mal, père Jérôme. Au revoir.

Le paysan s'est éloigné. Horace réfléchit à ce qu'il vient d'apprendre ; le portrait que Jérôme lui a fait de madame Duvalloir est exactement celui de madame Huberty ; d'ailleurs, en rapprochant toutes les circonstances, toutes les paroles qui sont échappées à M. Duvalloir, il ne lui paraît plus douteux que la jolie petite dame qui vivait seule et si retirée dans son modeste logement du quatrième, ne soit la femme de ce monsieur. Suivant toutes les apparences, elle a commis quelque faute bien grave, puisque son mari qui l'aimait tant est séparé d'avec elle, et puisque maintenant il refuse de la voir et de l'entendre. Mais sa profonde tristesse, les larmes qu'il a versées en se retrouvant dans les lieux

qu'il habitait avec elle, enfin les questions qu'il a adressées à Horace à son sujet, tout cela prouve qu'il aime encore sa femme et qu'il ne peut bannir son souvenir de son cœur.

— Eh bien ! sapristi, il faut que je réconcilie ces époux-là, se dit Horace ; il faut que je parvienne à obtenir le pardon de la petite femme. Elle a fait une faute, c'est probable ; mais est-ce que les hommes n'en font pas aussi ?... et bien plus souvent, et bien plus longtemps. D'ailleurs, si elle a été coupable, cette jeune dame se repent... elle pleure, elle se désole... elle est malheureuse. Et lui, tout en refusant de la voir, il est aussi malheureux qu'elle. Il souffre en secret... il vit seul... il fuit le monde... et il pense sans cesse à elle. Ne sera-t-il pas cent fois plus heureux en pardonnant ? Oui, oui, en les réconciliant, c'est leur bonheur que je ferai à tous deux ; je reconnaîtrai ainsi les bontés de ce monsieur pour ma famille ; et cette pauvre petite femme ! elle me bénira... Ah ! depuis que je sais qu'elle est l'épouse de M. Duvalloir... mon amour pour elle est devenu de l'amitié. C'est bien à présent que je veux être son frère que je ne veux plus la chérir que comme une sœur. Il lui pardonnera... oh ! il faudra bien qu'il lui pardonne. Ah ! oui... mais, pour les réunir, il faut d'abord que je la retrouve, et j'ignore ce qu'elle est devenue. Ah ! pourquoi a-t-elle quitté son logement ? mais elle viendra ici... oui, elle voudra revoir cette campagne ; quelque chose me dit qu'elle y viendra.

Madame Rennecart et Virginie attendaient avec impatience le retour d'Horace pour savoir si M. Duvalloir avait eu quelque confidence ou quelque recommandation à lui faire ; malgré les assurances que ce monsieur leur

avait données, elles craignaient sans cesse que, d'un moment à l'autre, il ne voulût revenir habiter sa propriété, et par conséquent il leur aurait fallu chercher un gîte ailleurs ; et celui qu'elles occupaient était si beau, si élégant, si commode, il leur offrait tant de jouissances, que souvent elles ne pouvaient s'empêcher de dire : — Mon Dieu ! ce sera bien cruel quand il faudra quitter tout cela.

Mais Horace les rassure, et, tout en se gardant bien de leur faire part du secret qu'il a découvert, il montre tant de confiance dans l'avenir, que sa tante et sa sœur finissent par la partager.

Dans la journée Oswald arrive chez ses amis.

— Par quel heureux hasard te voit-on au milieu du jour et dans la semaine ? lui dit Horace ; serais-tu venu avec ton oncle ?

— Non, je suis venu seul, mais par son ordre. J'ai apporté une foule de choses, entre autres un feu d'artifice, et j'avais toujours peur qu'il ne prît feu dans ma poche.

— Vous apportez un feu d'artifice, dit Virginie, est-ce que c'est pour notre mariage ?

— Ah ! mademoiselle ! je le voudrais bien ; mais malheureusement, nous n'en sommes pas encore là... c'est pour la grande fête que mon oncle va donner.

— M. Bouffi donne une fête ? A quelle occasion ?

— A l'occasion de la Sainte Hélène, qui est la patronne de ma tante, qui s'appelle Hélène-Hortense ; et puis, je présume que mon oncle profite de cette circonstance pour faire connaître sa nouvelle propriété à toutes ses connaissances ; c'est pour cela qu'il invite beaucoup de monde : il y aura ses gros clients, les capitalistes,

puis les Burgrave, les Coquelet, M. Grébois, les Durchamp...

— Et l'intime ami Floquart, cela va sans dire.

— Non, je ne crois pas, je ne l'ai pas vu sur la liste d'invités que mon oncle a faite ; mais ils ont eu, je crois, une altercation fort vive, il y a quelques jours ; M. Floquart était dans le cabinet de mon oncle, il élevait la voix ; je n'ai pas entendu ce qu'il disait, seulement quand il en est sorti, il s'est écrié : « Je vous répète, Bouffi, qu'il faut en finir, que cela m'embête de venir ici pour des misères, et qu'il me faut une somme ronde. »

— Et puis, tu n'en as pas entendu davantage?

— Non : ce monsieur est parti, et il n'est pas revenu depuis.

— Et pour quand cette superbe fête ?

— Pour le 18, jour de la Sainte-Hélène ; c'est dans sept jours.

— Et vous allez rester avec nous jusque-là? s'écrie Virginie.

— Hélas! non, je repars demain matin ; mais je pense que d'ici à la fête on aura besoin de m'envoyer souvent à ma tante, il y a tant de préparatifs à faire ; mon oncle veut que cela dure trois jours, et il couchera chez lui tous ses invités ; on doit dresser une tente pour les hommes dans le jardin.

— Diable! mais ce sera tout à fait asiatique. Oswald, si tu n'avais pas de place chez ton oncle, nous en avons ici, nous te donnerons l'hospitalité, mais à toi seulement ; ne vas pas m'amener un seul des convives de M. Bouffi, je n'en veux pas.

— Oh! sois tranquille, je n'amènerai personne! bien

heureux si je puis moi-même venir. Il y aura bal, je suis chargé de retenir trois musiciens.

— Qu'on couchera aussi?

— Oh! ceux-là partiront le lendemain du bal; c'est pour le dernier jour, la danse : le premier, concert et jeux; le second, feu d'artifice; le troisième, bal. Voilà l'ordre de la fête.

— Et où tirera-t-on le feu? Dans la prairie, sans doute?

— Quant à cela, je l'ignore; mais n'importe de quel côté on le tire, vous aurez toujours ici des fenêtres d'où vous pourrez le voir tout à votre aise. Oh! décidément, c'est bien plus vaste ici que chez mon oncle, et il aurait mieux fait d'acheter cette propriété que l'autre.

— Ce n'est pas à la maison qu'il tenait, c'est à la prairie.

— Ma tante, qui connaît cette belle habitation, a déjà dit plusieurs fois à son mari qu'il avait eu très-tort de ne point l'acheter, que M. Duvalloir la lui aurait donnée à très-bon marché.

— Elle ne sait donc pas l'histoire du trésor?

— Si fait, mais elle n'y croit pas; elle se moque de mon oncle lorsqu'elle le voit revenir avec sa bêche, et lui dit qu'il a manqué une bonne affaire en croyant à l'existence d'un trésor qui n'existe pas; si bien que, pour venir bêcher dans la prairie, mon oncle se cache de sa femme et fait toujours en sorte qu'elle n'en sache rien. Ce qui augmente encore la mauvaise humeur de ma tante, c'est qu'elle sait que c'est toi et ta famille qui logez ici; aussi a-t-elle plusieurs fois répété à son mari : « Vous êtes cause que ce jeune homme, qui a été votre commis, occupe une propriété beaucoup plus belle que la nôtre. »

— Pauvre dame! je suis vraiment désolé de lui faire cette peine... Que dirait-elle donc, si elle savait que le concierge veut absolument que j'en sois maintenant le maître?

— Quoi! Horace, tu as acheté ce beau domaine?

— Allons, le voilà aussi bête que Jacquet. Ah! si ce domaine m'appartenait, je le donnerais sur-le-champ pour dot à ma sœur, et tu t'en contenterais, n'est-ce pas?

Pour toute réponse, Oswald baise la main de Virginie, puis les deux amoureux s'écrient ensemble : — Quand nous marie-t-on? Nous n'avons pas besoin d'avoir une maison pour être heureux.

— Non, mais vous aurez besoin de dîner tous les jours, parce que l'amour n'ôte pas l'appétit; au contraire, il en donne, surtout quand il est satisfait; il faut donc attendre que votre pâtée soit assurée.

— Toujours attendre... c'est bien ennuyant!...

— Eh! mes enfants, dit madame Rennecart, on ne fait pour ainsi dire que cela toute sa vie; car à peine a-t-on obtenu une chose, que l'on en attend une autre. Dînerez-vous avec nous, monsieur Oswald?

— Ma foi! oui, madame, je me risque... je dirai à ma tante que je suis allé me promener dans les environs.

— Bravo! s'écrie Horace; alors je vais descendre à la cave, et pour la première fois y prendre une bouteille de champagne... que nous boirons à la santé de nos jeunes époux en perspective.

— Comment, mon neveu, du champagne à M. Duvalloir!

— Il me l'a permis, ma tante... Oh! voyez vous, je puis faire tout ce que je veux, ici .. je suis bien sûr qu'il ne m'en voudra pas. Il m'aimait bien; mais dans quel-

que temps, je veux qu'il m'aime encore davantage.

— Que feras-tu donc pour cela, mon ami?

— Ah! c'est mon secret, ma tante. Holà, Jacquet, conduisez-moi ; nous allons nous rendre à la cave.

— Voilà, notre maître, voilà; j'allume mon bougeoir.

— Jacquet, réjouissez-vous, mon ami; M. Coquelet et son épouse vont venir passer quelque temps à la campagne de M. Bouffi, qui donne une fête.

— M. Coculet!... ce tit-là qui a pincé le postérieur à not' femme?

— Justement.

— Ah! bien, qu'il y revienne encore... que je le voie seulement tourner autour de Jeannette, et je lui flanque mon pied où il aime tant mettre sa main.

XVII

DANS UNE ALLÉE

Pendant le temps qui s'écoule encore avant la fête, Oswald, ainsi qu'il l'espérait, est envoyé plusieurs fois à la maison de campagne, où l'on fait de grands préparatifs pour les trois jours que l'on veut consacrer aux plaisirs. La belle Hortense ne s'occupe que des toilettes qu'elle fera ces jours-là, mais c'est déjà une assez grande occupation; et mademoiselle Julie, la femme de chambre, est chargée de donner de nombreuses commissions au petit neveu, qui doit sans cesse passer chez la couturière, la modiste, le coiffeur et le parfumeur. Aussi est-ce à peine si Oswald a le temps de venir voir Virginie, car mademoiselle Julie, qui sait toujours tout ce qu'on fait et qui épie les moindres démarches du petit neveu, qu'elle ne trouve pas assez aimable avec elle, n'a pas manqué de dire à sa maîtresse où Oswald passait son temps dès qu'il pouvait s'échapper de la

maison, et, lorsque celui-ci revient, madame Bouffi lui dit : — Vous venez de la propriété de M. Duvalloir?

— Oui, ma tante.

— Ce M. Horace Bermont l'occupe donc toujours?

— Oui, avec sa sœur et madame Rennecart, sa tante.

— Mais comment se fait-il que M. Duvalloir ait installé ces gens-là chez lui?

— C'est que M. Duvalloir a beaucoup d'amitié pour... ces *personnes-là*.

— Il ne veut donc plus la vendre, sa propriété? On dit qu'il a fait retirer l'écriteau.

— C'est vrai, ma tante, et le concierge a l'ordre de ne plus la faire voir à personne.

— Cependant, ce n'est pas votre ami Horace qui achètera cette maison... car il n'a pas le sou, je crois, votre ami?

— Non, il n'a rien.

— Et vous, vous êtes amoureux de sa sœur et vous êtes assez bête pour vouloir l'épouser?

— Oh! oui, ma tante.

— Mais votre oncle ne consentira jamais à ce mariage, et il aura raison, je l'approuve; et si vous contractiez cette union sans sa permission, il vous abandonnerait, il ne ferait plus rien pour vous.

Oswald aurait pu demander à madame Bouffi si c'était faire beaucoup pour lui que de l'avoir pour commis et de ne point lui allouer d'appointements; mais il se contenta d'aller rapporter à Horace la conversation qu'il avait eue avec sa tante, et Horace le consola en lui disant : — Sois tranquille, j'en sais plus long que ta tante ne croit, et je lui ferai changer de langage.

Le jour de la Sainte-Hélène est venu; dans la mati-

née, le banquier arrive avec son neveu dans sa calèche qui est remplie de cartons, de paquets, de boîtes et autres objets pour madame; une autre voiture les suit : celle-là appartient à la précieuse maison *Potel et Chabot ;* elle contient, outre tout ce qui constitue plusieurs excellents repas, les marmitons qui doivent les veiller et les servir. De sa fenêtre, Horace se donne le plaisir de voir arriver tout cela; il se dit : — Aujourd'hui on n'ira pas bêcher dans la prairie, on a beaucoup trop affaire pour cela; il n'est pas même probable qu'on y aille demain, ni après-demain; au surplus, je veillerai.

Sur les deux heures de l'après midi, des équipages, des remises commencent à amener du monde à la villa du banquier. Ceux qui sont venus en chemin de fer ont pris ensuite le premier véhicule venu pour se faire conduire jusqu'à Montagny. Il y a même quelques personnes qui ont fait le trajet à pied, tentées par le beau temps et l'aspect ravissant de la campagne. Mais la chaleur est extrême, et ceux qui ont entrepris cette promenade arrivent en nage et très-fatigués.

De ce nombre sont M. et madame Burgrave. Madame, qui s'est fait accompagner de sa bonne qui porte plusieurs chapeaux et des robes de rechange, a été séduite par l'aspect des bois touffus, des sites ravissants qui entourent Ermenonville; ensuite M. Bichonneau, qui est au nombre des invités à la fête, se trouve dans le même wagon que les Burgrave; le monsieur Pique-Assiette, qui, depuis quelque temps, n'en trouve plus à piquer autant qu'il le désirerait, s'est avisé de faire des yeux tendres à la trop sentimentale Rosalvina, dans l'espérance de se faire ouvrir sa salle à manger. Avec une coquette sur le retour, un tel moyen est infaillible. Madame Burgrave,

enchantée des prunelles de M. Bichonneau, est sur-le-champ de son avis, lorsque, en descendant de wagon, ce monsieur, qui cherche toujours à ne point dépenser d'argent, s'écrie : — Oh! la belle campagne!... comme on doit être heureux de se promener là-dedans! Il n'y a, dit-on, que pour trois petits quarts d'heure de marche d'ici à Montagny, je ferai ce chemin à pied, c'est bien plus agréable que d'aller dans ces espèces de coucous qu'on nous propose et qui doivent secouer horriblement.

— M. Bichonneau a bien raison! s'écrie Rosalvina, cette route est une promenade délicieuse, faisons-la à pied; voulez-vous, Ernest?

Ernest fait tout ce qu'on veut, c'est l'homme du monde le plus débonnaire. Il n'y a que la bonne qui fait une grosse moue, parce qu'avec ses trois cartons cela ne lui sourit pas d'aller à pied. Mais madame lui dit de donner un des cartons à son mari, qui le portera au bout de sa canne; puis elle prend le bras de M. Bichonneau et s'appuie tellement dessus, que celui-ci en est presque à regretter de ne point avoir pris la voiture, d'autant plus que la chaleur est grande et que le bras de cette dame vaut trois degrés de plus.

La bonne ne cesse de murmurer : — Ah! que c'est loin!... ah! qu'il fait chaud!...

M. Burgrave, qui tient sur son épaule sa canne après laquelle se balance un carton, répond : — Oui, il fait chaud, et à la longue les cartons sont plus lourds qu'on ne croirait.

Bichonneau, dont le front ruisselle, parce que cette dame qui est à son bras se fait presque porter, tant elle met de laisser-aller dans sa démarche, s'écrie de temps à autre : — Si nous nous arrêtions un moment?

— Seriez-vous fatigué, monsieur Bichonneau? dit madame Burgrave d'un air étonné, et Bichonneau s'empresse de répondre : — Non, belle dame, bien au contraire; seulement je trouvais ce site si joli, je désirais l'admirer un peu...

Alors on s'arrête; la bonne s'assied sur l'herbe; M. Burgrave change sa canne d'épaule, et Bichonneau souffle comme un bœuf; il essaie de se dégager en laissant tomber son bras, mais c'est en vain, sa dame le tient toujours et ne le lâche pas.

— Comment se fait-il que ce carton soit si lourd, s'il n'y a que des robes dedans? murmure M. Burgrave, et la bonne répond : — Pardi! c'est qu'il y a aussi des pots de cosmétiques, des flacons d'odeurs, des pommades de toutes les façons.

— On ne vous demande pas tout cela! s'écrie Rosalvina en lançant un regard foudroyant à sa bonne; et elle force Bichonneau à se remettre en route.

Enfin cette société est arrivée à la prairie: mais, au lieu de se diriger vers la maison achetée par le banquier, elle se rend à la propriété de M. Duvalloir. Car M. Bouffi a bien dit qu'il avait acheté à Montagny la Prairie aux Coquelicots; mais les Burgrave sont persuadés que cette prairie dépend de l'élégante demeure où ils ont couché.

La grille de la Maison aux Sycomores étant presque toujours ouverte dans la journée, la société entre dans la cour et se dispose déjà à pénétrer dans la maison. Bichonneau, qui n'est pas encore venu à Montagny, ne cesse de s'écrier : — Belle maison... superbe propriété... de magnifiques treilles... il doit y avoir ici de bien bons fruits...

— Il y a de tout, et en abondance, dit Rosalvina. Quand nous y sommes venus, il n'y avait que les cerises et les groseilles de mûres; mais maintenant l'abricot doit donner...

— Oh! l'abricot! j'ai un grand faible pour l'abricot, surtout bien mûr...

Bichonneau accompagne ces mots d'un regard qui leur donne beaucoup d'à-propos, et madame Burgrave lui donne de son coude dans les côtes.

Mais, au moment de monter le petit perron qui mène au vestibule, la compagnie est arrêtée par le concierge, qui arrive d'un air furibond avec son râteau qu'il brandit en l'air en criant : — Eh ben! où donc que vous allez comme ça, s'il vous plaît? je vous trouve encore sans gêne d'entrer sans rien dire.

— Comment! où nous allons? dit Burgrave, mais nous sommes des invités, nous sommes de la fête.

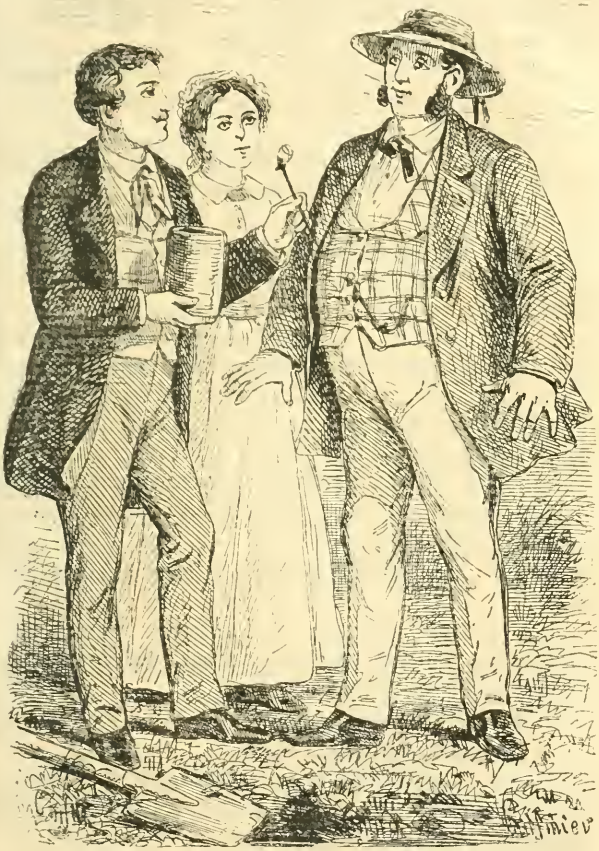
— Vous ne nous reconnaissez donc pas? dit Rosalvina; nous avons cependant couché ici quand nous y sommes venus.

— Oh! que si fait! je vous reconnais ben, c'est vous, madame, qui prétendez qu'il y a des serpents dans le jardin.

— Mais oui... j'en ai presque vu...

— Et pourquoi que vous venez donc ici... et avec des cartons?... Est-ce que vous croyez par hasard qu'on va encore vous y coucher?... mais non... pas de ça, Lisette! Ah! c'est dommage que le Coculet ne soit pas avec vous, je lui aurais ratissé le dos avec ma bêche.

— Ah! çà, mais, voilà un concierge qui nous accueille bien drôlement, murmure Bichonneau. Est-ce que c'est dans le programme de la fête?



Tenez, monsieur Bouffi, voici le tiers du trésor (page 291).

— Conduisez-nous à votre maître, M. Bouffi, dit Rosalvina d'un ton impérieux, et nous verrons s'il vous autorise à recevoir ainsi ses invités.

— M. Bouffi, mon maître ! je n'ai de maîtres ici que M. Horace Bermont, sa sœur et sa tante, et ils ne donnent pas de fête du tout.

— Qu'est-ce cela signifie ? Est-ce que M. Bouffi de Nogent n'a pas acheté cette propriété ?

Jacquet se met à rire aux éclats, en disant : — Ah ! vous avez cru que ce monsieur... qui a été incommodé, avait acheté cette maison... mais non... c'est l'autre... celle à côté, à gauche, qu'il a achetée.

— Il se pourrait !... Oh ! alors, il y a erreur, car c'est chez lui que nous allons ; mais je ne comprends pas pourquoi il n'a pas donné la préférence à cette maison qui est plus belle que l'autre. Allons, messieurs, remettons-nous en marche.

La bonne, qui s'était assise sur un des cartons, s'écrie :

— Comment ! nous ne sommes pas encore arrivés ! eh ben ! c'est amusant.

— Oh ! vous n'irez pas loin, dit Jacquet, c'est ici à côté.

La compagnie sort de la cour, sans remercier le concierge ; mais Bichonneau dit tout bas à Rosalvina : — Ce jardinier a parlé d'un cocu laid ?

— En effet, je l'ai remarqué.

— Pour qui donc disait-il cela ?

— Je ne sais... je vous jure que je ne le sais pas !... Ah ! attendez, il y avait les Coquelet avec nous, c'est ce nom-là qu'il aura voulu dire.

— Vous croyez... c'est dommage !

— Comment, c'est dommage... pourquoi ?

— Parce que... j'avais une autre idée.

— Taisez-vous !... vous êtes un profond scélérat... si Burgrave vous entendait, il me percerait de son revolver.

— Est-ce qu'il en a un sur lui ?

— Il en a acheté un, mais il ne l'emporte jamais.

On arrive devant la maison qui appartient au banquier. La grille est aussi ouverte.

— Cette fois, c'est ici, dit Burgrave.

— En êtes-vous sûr, Ernest? Prenez garde, j'ai peur de voir encore arriver un jardinier avec son râteau.

— Je vous répète que nous y sommes; je vois là-bas M. Grangeville qui joue au bilboquet.

— Oui, oui... je vois en effet beaucoup de personnes de connaissance.

Le banquier ne tarde pas à venir lui-même au-devant de son monde qu'il introduit dans la maison. Madame Burgrave s'empresse de lui dire : — Nous venons de la propriété de M. Duvalloir; nous pensions que c'était celle-là que vous aviez achetée. Pourquoi donc avez-vous préféré celle-ci? il me semble que l'autre est plus belle, plus grande...

— Madame, répond Bouffi en cachant son dépit sous un air aimable, il me semble, à moi, que vous ne pouvez pas encore savoir si cette propriété ne vaut pas l'autre, car vous arrivez, et vous ne la connaissez pas.

— Oh! c'est égal, on voit bien tout de suite; d'abord l'entrée... et puis, là-bas, le salon est deux fois grand comme ici.

— Quelle grue que cette femme! murmure le banquier en se tournant vers son ami Grébois qui sourit.

— Par exemple, dit Bichonneau, il y a là-bas un con-

cierge qui est bien peu honnête; il nous a reçus en nous menaçant de son râteau; j'ai cru qu'il allait tous nous ratisser...

Madame Bouffi éclate de rire.

— Cela vous apprendra à vouloir aller dans l'autre maison, reprend le banquier qui se penche vers Bichonneau et lui dit à l'oreille : — Mon cher ami, allez visiter mes jardins, mon petit bois, vous verrez comme tout cela est joli; et cette délicieuse prairie qui est devant ma maison, l'avez-vous remarquée?

— Une prairie verte?

— Il me semble que les prairies n'ont pas d'autre couleur.

— Oui, oui, je l'ai admirée... Dieu! quelle belle prairie!...

— Elle vaut à elle seule toute la propriété voisine... Mais madame Burgrave ne comprend pas cela... elle parle... parle... sans savoir ce qu'elle dit, la plupart du temps; j'aime à croire que vous citerez ma prairie quand on parlera de jolies campagnes.

— Je n'aurai qu'elle dans la bouche, et ce sera justice. Quelle ravissante prairie!

L'arrivée de nouveaux invités change cette conversation : M. Durchamp descend de sa voiture avec sa femme qui semble encore plus jolie qu'à l ordinaire, ce qui fait faire une grimace à la belle Hortense; un grand jeune homme, très joli garçon, les accompagne : c'est un cousin de madame Durchamp, que l'on appelle Arthur Désiley.

— Madame Durchamp a maintenant presque toujours son cousin avec elle, dit Grébois d'un air malicieux.

— C'est son Arthur, dit M. Grangeville en remettant son bilboquet dans sa poche.

— En effet, je crois que vous avez raison et que c'est son Arthur. Mais, ce qui me surprend, c'est que Durchamp, qui est fort jaloux de sa femme, traîne ainsi le cousin à la remorque.

— Il y a des maris qui trouvent que les cousins ne comptent pas. *Beati pauperes spiritu!* Il paraît que Durchamp est du nombre.

On annonce M. et madame Coquelet, et Bichonneau murmure : — Le concierge d'à côté prononce bien mal le nom de ce monsieur.

D'autres invités arrivent ensuite. Bientôt il y a foule dans la villa du banquier, et, après s'être rafraîchi et avoir réparé le désordre qu'un voyage de douze lieues apporte toujours dans les coiffures et les toilettes, on se répand dans les jardins, dans les salons. Les personnes qui savent vivre admirent tout et font compliment à Bouffi sur son acquisition, tandis que madame Burgrave ne cesse pas de répéter : — Oh! si vous connaissiez la propriété d'à côté, c'est bien autre chose!... La maison, les jardins, le parc, c'est cela qui est admirable! c'est dix fois plus grand qu'ici... il n'y a pas de comparaison à établir. Moi, j'aurais acheté l'autre propriété; je ne sais pas ce que celle-ci lui a coûté, mais j'aurais acheté l'autre.

Oswald est à la fête; mais, pour lui, la plus belle fête serait d'être près de Virginie, et c'est à peine s'il a trouvé un moment pour s'échapper et aller voir ses bons amis; car, à chaque instant, son oncle et sa tante l'appellent et ont des ordres à lui donner; de plus, M. Bouffi lui a dit en arrivant : — Si vous mettez les pieds dans la maison à côté, si vous allez voir cet impertinent qui loge là avec sa famille, je vous préviens que je vous mets sur-le-champ à la porte de chez moi et de mes bureaux.

Cette défense n'a point empêché le petit neveu d'aller à la Maison aux Sycomores et de prendre encore plus de plaisir à se trouver avec Horace et sa sœur : effet immanquable du fruit défendu.

Cette première journée de la fête est consacrée presque entièrement aux promenades et aux jeux champêtres, tels que balançoire, arbalètes, chevaux de bois, car le banquier a réuni dans son jardin tous ces divertissements. Rosalvina, en voulant tirer de l'arc, envoie sa flèche dans le postérieur de M. Grangeville qui, cependant, se tenait à l'écart pour jouer au bilboquet; ce monsieur pousse un cri aigu en demandant si on le prend pour un faisan. On s'empresse d'aller retirer le dard qui a percé le pantalon et le caleçon et n'a fait ensuite qu'une légère piqûre. Ce qui n'empêche point M. Grangeville d'être fort irrité contre madame Burgrave qui ne cesse de lui répéter qu'elle ne visait pas là. Pendant que sa femme tire de l'arc, Burgrave est allé à la salle de billard; mais il en sort désolé, parce que le billard n'a point de blouses, et il court dire à M. Bouffi :

— On vous a trompé; vous croyez avoir un billard, on vous a vendu une table à tapis... sans blouses.

— On ne m'a pas trompé, lui répond le banquier. C'est un billard à la mode, je l'ai voulu ainsi.

— Elle est jolie, votre mode. Alors, en fait de billard, me voilà réduit à jouer au bézigue.

— Carambolez, mon cher, carambolez... faites des effets de queue...

— Je n'en ai jamais su faire... Ce n'est pas à mon âge que je commencerai.

Sur les sept heures, un dîner splendide, et dans lequel on reconnaît le talent culinaire de la maison Potel et

Chabot, est servi à la société sous une vaste tente dressée à cet effet dans le jardin et ornée avec goût de guirlandes de fleurs et de feuillages. La chaleur excessive de la journée augmente le plaisir que l'on éprouve à dîner au grand air; aussi le repas se prolonge-t-il fort longtemps On porte plusieurs toasts, et naturellement celui de la Sainte Hélène.

— Mais, dit Rosalvina, puisque madame Bouffi se nomme Hortense, pourquoi la fête-t-on à la Sainte-Hélène?

— Quand on a plusieurs noms, dit Grébois, on choisit celui qu'on veut pour sa fête.

— Moi, dit M. Coquelet, j'ai connu une dame qui avait pour prénoms : Marie, Madeleine, Adélaïde, Victoire, et elle se faisait fêter tous ces noms-là.

— C'est assez adroit.

— Moi, reprend madame Burgrave, je préfère Hortense à Hélène, c'est plus gracieux. Pourquoi avoir choisi Hélène?

— Ce doit être à cause de *Ménélas*, murmure M. Grangeville. Et Rosalvina, qui n'est pas forte sur l'histoire grecque, répond : — Ah!... c'était son parrain, sans doute.

Sur les dix heures on quitte la tente pour rentrer dans la maison où des tables de jeu sont préparées; les hommes font le whist ou la bouillotte; les dames se permettent un petit lansquenet; il y a bien quelques-unes de ces dames qui ne seraient pas fâchées d'aller se promener dans le jardin, d'admirer les étoiles qui brillent au firmament en s'appuyant sur le bras d'un galant cavalier; mais, tout le monde étant réuni dans le salon en ce moment, la moindre absence serait remarquée et

commentée, il faut donc faire de nécessité vertu, mais plusieurs regards se croisent de ces messieurs à ces dames et semblent se dire : — Ce n'est que partie remise.

A une heure du matin, les dames se retirent dans les chambres préparées pour les recevoir, et les hommes dans le jardin, sous des tentes, où des couchettes sont dressées pour eux. Rosalvina ne se décide qu'avec regret à gagner sa chambre, elle s'écrie : — C'est bien plus gentil de coucher sous une tente, on doit se croire dans un champ... je demanderai une tente pour demain

XVIII

LES ÂNES. — LES COQUELICOTS ACCUSATEURS

Oswald, que l'amour éveille de bonne heure, quitte la maison de son oncle où tout le monde dort encore et va raconter à ses jeunes amis tous les détails de la fête de la veille.

— Et aujourd'hui, que fera-t-on? demande Horace.

— Aujourd'hui, après le déjeuner, il y a une grande promenade à âne jusqu'à Ermenonville, où l'on veut visiter le tombeau de Jean-Jacques. Mon oncle a déjà retenu tous les ânes du pays.

— Comme cela fera plaisir à Jean-Jacques de voir tous ces ânes venir le visiter!

— Ah! comme son tombeau est dans une île, je présume qu'on ne mettra pas les ânes dans le bateau.

— Ce n'est pas sûr. Je gage qu'il en passera plus d'un; et le soir?

— Le soir, concert, puis feu d'artifice, tiré dans le

ardin; ensuite, jeu pour finir, car il y a de ces messieurs qui disent : Sans jouer, peut-on vivre un jour?...

— Mon frère, tu me mèneras dans la prairie voir le feu d'artifice?

— Oui, vraiment, nous pouvons nous y promener tout à notre aise, le Bouffi ne viendra pas nous déranger; mais je veux aussi voir passer la cavalcade à âne; à quelle heure doit-elle se mettre en marche?

— Les ânes sont retenus pour midi.

— Très-bien, nous guetterons le départ; Virginie, tu n'as jamais vu le cortége du bœuf gras, ceci t'en donnera une légère idée. Ce sera fort nombreux?

— Excepté M. Grangeville et madame Volmérange, tout le monde en sera.

— Toi aussi?

— Oh! non, il aurait fallu me payer aussi un âne; mon oncle n'a pas voulu faire pour moi cette dépense, et j'en suis enchanté. Je resterai avec vous, et je me flatte que la promenade durera longtemps.

— D'autant plus qu'avec des ânes il arrive toujours des accidents.

Oswald retourne chez son oncle. Les dormeurs commencent à s'éveiller. Déjà M. Coquelet fume, en marchant sur les talons de mademoiselle Julie, qui va et vient de la maison au jardin pour exécuter les différents ordres des dames; et, lorsqu'un de ces messieurs lui dit un mot égrillard, ne fait pas une mine sévère comme madame Jacquet, et ne donne point de soufflet quand on lui vole un baiser; ce qui prouve l'habitude du grand monde et les avantages de la civilisation.

Les dames descendent tard, parce qu'elles sont fatiguées du voyage de la veille. On ne déjeune qu'à onze

heures et demie, et on est encore à table lorsqu'une immense quantité d'ânes entrent dans la cour de la maison où l'on a beaucoup de peine à les faire tenir.

L'aspect des coursiers fait beaucoup rire la société, et, pour achever de l'égayer, plusieurs des bucéphales se mettent à braire et commencent un concert qui devient tellement bruyant, que l'on est obligé de prier les âniers de faire sortir les ânes et de les garder dehors.

— On m'a assuré, dit M. Bouffi, que tous ces ânes étaient fort doux et faciles à conduire ; je dis cela pour que ces dames soient sans crainte.

— Est-ce que l'on peut avoir peur sur un âne! s'écrie madame Coquelet.

— Eh! madame, ne vous y trompez pas, dit Grébois, c'est une monture qui n'est pas toujours commode; il y en a de si têtus, de si peureux... Quant à moi, je trouve qu'il est infiniment plus facile d'aller à cheval.

— Cheval ou âne, dit Rosalvina, je ne crains rien. Je suis si bonne écuyère, que je ferais dix lieues au galop, sans m'arrêter.

— Eh bien! mesdames, dit M. Grangeville, moi, qui ne suis pas de votre cavalcade, je parie que vous ne revenez pas ici sans qu'au moins deux personnes soient tombées...

Un hourra général s'élève contre la proposition de ce monsieur, et de tous côtés on s'écrie : — Ce n'est toujours pas moi qui tomberai...

— Ni moi...

— Ni moi...

— Ni moi ..

— Enfin, qui est-ce qui tient le pari ?

— Le pari, dit Coquelet, écoutez donc! c'est sea-

breux... On peut bien répondre de soi, mais des autres...

— Eh bien! moi, je tiens le pari, dit Grébois, parce que je suis sûr de ces messieurs, et j'ai confiance dans le talent équestre de ces dames...

— Ah! bravo, Grébois! bravo!

— Voilà un homme galant...

— Et que parions-nous?

— Ce que vous voudrez.

— Je ne veux pas être trop arabe, dit M. Grangeville. Cinq napoléons, cela vous va-t-il?

L'ex-avoué fait une légère grimace, mais il n'ose plus reculer et répond : — Cinq napoléons, c'est convenu.

— Nous ferons en sorte de ne point vous faire perdre, dit Hortense.

— Ah! belle dame, je voudrais être aussi sûr des autres personnes que de vous. Mais madame Burgrave me fait trembler avec ses bravades....

— Mettez deux cavaliers à côté d'elle pour la retenir en cas d'accident.

— Excellente idée.. j'y songerai.

On se presse de déjeuner, on a hâte de monter à âne; ces dames demandent des houssines pour fouetter leur bête, on leur donne à chacune une branche de lilas; puis elles choisissent leur monture. Madame Bouffi prend l'âne qui lui semble le plus doux; madame Durchamp veut le plus petit; Rosalvina le plus grand, Euphrasie le plus fort; enfin, toutes les dames ont fait leur choix et on les met en selle. Pour commencer, madame Burgrave fait tourner la sienne et est heureusement retenue par M. Bichonneau.

— Cela ne compte pas, dit M. Grangeville en riant.

— Monsieur, s'écrie madame Burgrave, ce n'est pas ma faute si mon âne est mal sellé, et si sa selle tourne!

— Aussi, madame, ai-je dit que cela ne comptait pas; seulement, je vous conseille maintenant de vous assurer si votre âne est bien sellé.

Les hommes ont pris ce qui restait; les uns montent à poil, les autres avec une selle, puis toute la cavalcade se met en marche.

— Oh! la belle prairie! s'écrie madame Darchamp, je ne l'avais pas remarquée hier; elle est émaillée de coquelicots, la traversons-nous?

— Non, belle dame, ce n'est pas notre chemin, et d'ailleurs vos ânes n'y auraient pas le pied sûr. Il faut la côtoyer en suivant cette petite route.

— Nous allons passer devant la propriété de M. Duvalloir, dit Rosalvina, où nous avons été si bien reçus. Ah! Dieu! quelle belle habitation! quel jardin!... un parc, un bassin, des grottes, c'est ravissant, c'est princier!...

— J'ai envie de piquer son âne avec une épingle, dit tout bas Bouffi. Cette femme là est vraiment insupportable et d'une bêtise atroce. Décidément, je rayerai elle et son mari de la liste de mes invités.

Puis le banquier, qui est resté en arrière, crie à son neveu : — Oswald ne quittez pas la maison; vous guetterez le piéton qui apporte les lettres, j'en attends une de Paris fort importante, vous me la donnerez aussitôt qu'elle arrivera.

Mais, au lieu de guetter le piéton, dès que la cavalcade est éloignée, Oswald court chez les voisins. Horace et sa sœur rient encore d'avoir vu passer la compagnie sur les ânes.

— Il y a de bien bonnes têtes, là-dedans, dit Horace. Entre autres, une dame qui avait une espèce de toque espagnole et qui tenait sa houssine comme une lance.

— C'est madame Burgrave.

— Et puis à côté d'elle un gros monsieur qui avait l'air bien malheureux sur son âne.

— C'est M. Bichonneau.

— Si tout ce monde-là revient sans qu'il y ait eu des chutes, cela m'étonnera beaucoup.

— C'est aussi ce qu'a parié un monsieur qui est resté à la maison. A propos, il paraît que mon oncle attend de Paris une lettre très-importante; il m'a dit de guetter le piéton.

— Le piéton trouvera bien la maison sans vous, dit Virginie; venez entendre comme je touche déjà bien du piano, c'est Horace qui me montre... je joue : *Ah! vous dirai-je, maman!* des deux mains.

Les jeunes gens se rendent au salon où ils trouvent madame Rennecart. Oswald lui dit : — Vous plaisez-vous toujours bien dans cette maison, madame?

— Si je m'y plais! répond la bonne dame qui a pris son cornet, mais c'est un paradis... Ah! je voudrais y passer ma vie!... et je n'ai qu'un chagrin, c'est de penser qu'un jour il faudra quitter tout cela.

— En vérité, ma tante, dit Horace, je m'étonne qu'une femme de votre caractère, gaie, philosophe même, se crée ainsi un chagrin en perspective.

— Mon cher ami, c'est que je deviens vieille, vois-tu, et qu'en prenant de l'âge on place le bien-être avant la philosophie.

Virginie se met au piano et parvient, en se trompant souvent, à jouer son air. Mais Oswald est enchanté. Ce

que fait la femme que l'on aime est toujours bien, même lorsque c'est mal; l'amour nous change la vue et l'ouïe, bien heureux encore lorsqu'il ne fait pas un imbécile d'un homme d'esprit; cela s'est vu, mais par bonheur cela ne dure pas.

Ensuite Virginie chante, et, comme elle a une jolie voix et du goût, c'est alors que le jeune amoureux est ravi. Horace accompagne sa sœur, et, comme, depuis qu'on joue dessus, le piano est redevenu en bon état, il se met ensuite à toucher une polka, une mazurke, et les deux fiancés se livrent à la danse, tandis qu'Horace s'écrie : — Et nous aussi, nous donnons bal, et je gage que nous nous amusons autant et même plus que chez M. Bouffi de Nogent.

Le temps passe vite quand on prend du plaisir. Madame Rennecart, qui a eu la bonté de s'asseoir contre une fenêtre afin de pouvoir, comme sœur Anne, dire si elle ne voit rien venir, s'écrie tout d'un coup : — Je vois une poussière qui *tournoie* derrière les arbres qui *verdoient!...*

— Serait ce le retour de la cavalcade? dit Horace en courant à la fenêtre. On n'aperçoit encore que de la poussière. Oh! mais voilà un âne qui se détache, qui s'avance au galop, monté par un cavalier qui a l'air d'un écuyer de l'hippodrome.

— C'est M. Coquelet, dit Oswald, il va très-bien à âne, celui-là. Je n'ai que le temps de rentrer; au revoir, ma fiancée... au revoir, tout le monde.

Oswald est parti. Cependant M. Coquelet, tout en faisant caracoler son âne, est arrivé devant la grille de la Maison aux Sycomores; il jette de fréquents regards vers la cour, probablement pour tâcher d'apercevoir la

jardinière qui lui tient toujours au cœur, malgré le soufflet qu'elle lui a donné, ou peut-être à cause de cela, car les femmes qui résistent sont toujours celles après lesquelles on s'entête ; mais tout à coup, Jacquet, qui avait remarqué les manœuvres de ce monsieur et reconnu en lui ce Coquelet qui avait voulu séduire sa femme, sort de derrière une caisse d'oranger, court casser une branche d'acacia et va la fourrer entre les fesses de l'âne, qui est arrêté devant la grille, en disant : — C'est sans doute ma femme que vous guettez là, eh bien! attendez, je vas vous faire galoper, moi!

Avant que le cavalier, tout surpris par la vue de Jacquet, ait eu le temps de lui répondre, son âne, piqué par les épines d'acacia, fait un bond, puis part comme un éclair en retournant vers le village ; c'est en vain que Coquelet veut l'arrêter, tout ce qu'il peut faire pour ne point tomber est d'enlacer le cou de l'animal et de se retenir à sa crinière.

La cavalcade revenait, mais madame Burgrave était à pied, marchant avec peine, et sa petite toque espagnole avait reçu un renfoncement qui en avait fait une tourte. Bichonneau marchait à côté de cette dame, l'œil morne, la tête baissée et se tenant le côté. Tout à coup Coquelet, qui ne peut pas retenir son âne, passe comme la foudre à travers la cavalcade, bouscule Bichonneau et le jette à terre. Tandis qu'on ramasse ce monsieur, Euphrasie rit aux éclats en voyant son mari emporté par son âne, et M. Grangeville, qui est devant la maison où il guette le retour de la cavalcade, s'écrie : — Eh bien! qui est-ce qui a gagné?

— Parbleu ! c'est vous, dit Grébois ; j'avais cependant placé MM. Bichonneau et Nerval en gardes-du-corps de

chaque côté de madame Burgrave, mais, en roulant à terre avec sa monture, elle a trouvé aussi le moyen de faire tomber ces deux messieurs.

— Pourquoi me donne-t-on un âne qui se roule ? crie Rosalvina.

— Madame, tous les ânes se roulent quand on ne sait pas les tenir ; mais vous ne cessiez pas de battre le vôtre avec votre houssine.

— Monsieur, vous voyez bien que ces ânes-là sont indomptables, puisque voilà M. Coquelet, un excellent cavalier, qui est emporté par le sien, et qui a renversé M. Bichonneau. Etes-vous blessé, monsieur Bichonneau ?

— Non, madame ; il n'y a que mon centre qui a porté.

En arrivant chez lui, le banquier s'empresse de s'informer si une lettre lui est arrivée de Paris ; il fronce le sourcil en apprenant qu'on n'a pas vu le piéton. Ce n'est qu'au moment du dîner que revient Coquelet, pâle, défait, couvert de poussière en s'écriant : — Sans un paysan qui lui a barré le chemin avec sa bêche, je crois que ce maudit âne me menait jusqu'à Senlis. Fichtre ! quelle course au clocher !

Cette seconde soirée est consacrée à la musique. Après le concert, on se rend dans le jardin où l'on a préparé le feu d'artifice. Madame Burgrave demande à faire partir la première fusée, mais on se défie trop de l'adresse de cette dame pour acquiescer à sa demande.

Après le feu on rentre dans le salon, et les hommes se remettent à jouer. Mais lorsque la compagnie est de nouveau réunie dans la maison, on s'aperçoit que la belle madame Burchamp n'est pas là, et que son cousin

Arthur manque également à la réunion. Alors les petits mots malins commencent à circuler entre ces dames :

— Qu'est donc devenue madame Durchamp ?

— En effet, elle n'est pas rentrée avec nous.

— Elle se promène sans doute dans le jardin.

— Pas toute seule probablement.

— Oh ! non, elle aurait peur.

— Mesdames, dit M. Grangeville, madame Durchamp a eu très-peur des fusées quand on a tiré le feu, je l'ai vue alors quitter sa place et se sauver du côté de la grille ; mais son cousin Arthur courait après elle en lui criant : « N'ayez donc pas peur, ma cousine, il n'y a pas de danger. »

— Oh ! du moment que son cousin courait après elle, je ne suis plus inquiète de cette dame, dit madame Bouffi en accompagnant ces paroles d'un sourire qui laisse deviner sa pensée.

— Elle aura voulu se promener dans la Prairie aux Coquelicots, dit Rosalvina ; elle voulait s'en faire un bouquet.

— On ne fait guère de bouquets la nuit, dit Euphrasie, surtout dans une prairie.

— Il est certain, dit M. Grangeville, que l'on pourrait rencontrer sous sa main autre chose que des coquelicots.

M. Durchamp, qui fait sa partie de whist, a été jusque-là trop à son jeu pour remarquer l'absence de sa femme. Cependant, pendant l'entr'acte d'un rob, il s'écrie : — Tiens, où est donc ma femme ? je ne la vois pas.

— Elle est sans doute au jardin... elle prend le frais.

— Et peut-être le serin, murmure le vieux Grangeville.

— Elle avait envie d'aller dans la prairie en face.

— Comment!.. seule... ce serait fort imprudent.

— Rassurez-vous, monsieur Durchamp, il n'y a pas de voleurs dans le pays.

— D'ailleurs son cousin doit être avec elle... car il n'est pas ici.

— Oh! si Arthur est avec elle, à la bonne heure, je suis tranquille.

— Il y a des grâces d'état, murmure M. Grangeville en s'adressant à Bichonneau qui lui répond : — J'ai très-mal au derrière... c'est la suite de ma seconde chute.

Enfin, au bout d'un quart d'heure, la belle madame Durchamp rentre seule dans le salon, tenant à sa main trois ou quatre coquelicots. On remarque que sa robe est passablement chiffonnée, mais lorsqu'elle se retourne, les dames se montrent en chuchotant une pétale de coquelicot qui est collée à sa robe.

— D'où venez-vous donc, belle dame? dit Hortense en se pinçant la bouche. On était inquiet de vous ici... on ne savait pas ce que vous étiez devenue.

— Mon Dieu! une fusée m'avait effrayée, je me suis mise à courir comme une folle, sans m'arrêter; je me figurais avoir du feu après moi; je me suis trouvée dans la prairie, en face de votre maison; j'avais ce matin admiré la rare espèce de coquelicots qui sont dans cette prairie... j'ai voulu essayer d'en cueillir.... mais j'ai eu beaucoup de peine... le soir, cela ne se distingue pas.

— M. Arthur a dû vous aider dans vos recherches, car il était avec vous, je crois?

— Mon cousin? mais non, je ne l'ai pas vu.

— Ah! c'est singulier... nous pensions qu'il était avec vous, et cela nous tranquillisait.

— Il me cherchait sans doute d'un côté, tandis que j'étais d'un autre.

— Vous avez du coquelicot après votre robe... par derrière...

— Ah! c'est que je suis tombée en cherchant des fleurs.

Puis madame Durchamp s'approche de la table de whist et dit à son mari : — Eh bien! monsieur, qu'est-ce que vous faites?

— Vous le voyez, ma chère amie, je fais le mort; nous jouons à trois.

— Il a bien raison de faire le mort, dit madame Volmérange à une de ses voisines. C'est ce qu'il peut faire de mieux.

Cinq minutes après la rentrée de madame Durchamp, le bel Arthur arrive dans le salon en disant : — Ma cousine est-elle ici? Ah! elle est là!... En vérité, cousine, j'étais fort en peine de vous.

— Rassurez-vous, Arthur, je ne suis pas perdue, comme vous voyez.

— Non... mais vous pouviez vous être égarée...

— On a le droit de s'égarer, dit M. Grangeville. Mais en ce moment un nouveau chuchotement mêlé d'éclats de rire mal réprimés, se fait entendre parmi les dames, qui se montrent le genou droit du beau cousin, auquel est collée une feuille de coquelicot.

— Il paraît que vous avez cherché votre cousine dans la Prairie aux Coquelicots? dit Coquelet en regardant Arthur d'un air plaisant.

— Pourquoi cela?

— Mais c'est qu'il vous en est resté quelque chose après votre pantalon, regardez votre genou.

Arthur rougit un peu en apercevant ce débris de fleur collé après lui, et s'empresse de l'ôter en disant — C'est vrai... j'y suis entré... et même j'ai glissé, je suis tombé sur mes genoux... c'est comme cela que j'aurai écrasé un coquelicot.

— Le cousin tombe en avant, sa cousine tombe en arrière... c'est bien singulier! dit Bichonneau.

— Vous trouvez cela singulier? répond Coquelet; moi, je trouve cela tout naturel, au contraire. C'est la journée aux chutes... vous en savez quelque chose.

Et M. Grangeville se promène dans le salon avec son bilboquet, en murmurant : — Aimez-vous les coquelicots? on en a mis partout.

XIX

TROUVAILLES PRÉCIEUSES

Le dernier jour de la fête était arrivé, et celui-là devait être le plus beau, puisque c'était celui du grand bal ; beaucoup d'invités, qui n'avaient pu venir aux deux jours précédents, avaient promis de ne point manquer ce jour-là.

En effet, après le déjeuner, beaucoup de monde arrive de Paris. Le banquier se promenait devant la grille de sa maison, il paraissait fortement préoccupé, ce n'était pas seulement de la société qu'il attendait ; mais sur les deux heures, le piéton qui porte les lettres dans les environs vient enfin, et remet à M. Bouffi un paquet qui doit renfermer plusieurs lettres ; celui-ci le reçoit avec joie ; il se hâte de le décacheter, lit vivement une lettre, puis jette un coup d'œil sur une autre, et sa physionomie s'épanouit complétement.

En ce moment, plusieurs personnes sortent de la

maison, en lui criant : — Que faites-vous donc là, Bouffi? on vous cherche de tous côtés...

— Me voici... me voici... c'est que je regardais si mes musiciens pour le bal arrivaient.

Et le banquier, après avoir serré dans son portefeuille les papiers qu'il vient de recevoir, se hâte de rejoindre sa société et de faire les honneurs de sa villa.

Sur les neuf heures du soir, un orchestre délicieux faisait entendre les quadrilles les plus nouveaux ; le jardin de la villa Bouffi était illuminé *à giorno*, et les sons de la musique retentissaient au loin dans la prairie. Virginie s'y promène quelque temps au bras de son frère, puis Oswald s'échappe pour venir les rejoindre ; il danse avec sa fiancée au son de l'orchestre du bal. Mais le petit neveu ne peut se donner longtemps ce plaisir, car à chaque instant il sait que son oncle ou sa tante a quelque ordre à lui donner.

A onze heures, Virginie est rentrée se livrer au repos, après avoir dit à son frère : — Quand donc nous feras-tu danser pour notre mariage?

— Le plus tôt que je pourrai, répond Horace, qui laisse sa sœur rentrer et reste encore dans la prairie, car la soirée est superbe ; après une journée étouffante, on est heureux de respirer un peu mieux, et les doux sons de la musique du bal ajoutent encore au charme que l'on goûte à se promener dans la prairie.

Cependant Horace est soucieux, il se dit : — Je promets à ces pauvres amoureux de les marier, et, en vérité, je ne sais pas comment je ferai pour y parvenir... ce diable de trésor, je ne le trouve pas, ni le banquier non plus, à la vérité ; mais lui n'en a pas besoin, tandis que moi, je comptais dessus pour marier ma sœur... Et

cette jeune femme... que j'espérais revoir... que je voudrais réconcilier avec son mari... car M. Duvalloir est son mari... j'en suis sûr! elle ne vient pas à Montagny. Ah! si elle savait que M. Duvalloir est venu... qu'il m'a parlé d'elle... elle accourrait ici... mais impossible de le lui faire savoir... n'importe, dans quelques jours, je retournerai à Paris... je m'informerai... je la chercherai partout... je ne prendrai pas de repos que je ne l'aie retrouvée.

Minuit est sonné depuis longtemps. Horace se promène toujours dans la prairie, lorsque, de loin, il voit deux personnes qui sortent de la villa du banquier, et vont droit dans la Prairie aux Coquelicots, puis se dirigent vers le bosquet de noisetiers, comme des gens qui connaissent parfaitement le chemin, et savent d'avance où ils veulent aller.

Horace examine de loin ce monsieur et cette dame, et pense d'abord que ce sont des invités du banquier, qui sont bien aises de prendre le frais loin du tumulte de la fête, puis il réfléchit et se dit : — Des invités ne connaîtraient pas si bien dans la nuit l'endroit où se trouve l'épais bosquet de noisetiers; ils n'y marcheraient pas si résolûment... ce sont des personnes qui connaissent déjà fort bien l'itinéraire de la prairie.

Et, tout en faisant ces réflexions, le jeune homme, favorisé par l'ombre qui est de son côté, se rapproche assez du bosquet pour distinguer les tournures et entendre les voix; il acquiert alors la certitude que c'est la superbe Hortense et le galant Grébois qui se sont enfoncés sous le bosquet. Devinant alors quelle espèce de conversation ils ont à tenir, Horace s'éloigne en fredonnant ce refrain d'une vieille chanson :

Ne dérangeons pas le monde,
Laissons chacun comme il est.

Mais, au bout de dix minutes, désirant savoir si le couple causeur est encore sous le bosquet, il s'en rapproche, et, lorsqu'il n'en est plus qu'à vingt-cinq pas, se met à crier de toute sa force et en grossissant sa voix :
— Sentinelle, prenez garde à vous!

Presque aussitôt, les personnes qui étaient sous le feuillage en sortent, et se sauvent à toutes jambes à travers la prairie, le monsieur d'un côté, la dame d'un autre, ce qui cause à Horace une envie de rire qu'il est quelque temps avant de pouvoir calmer.

— Parbleu! je me suis amusé aussi, moi! se dit Horace, lorsque les fugitifs ont tout à fait disparu.

Puis, en se rapprochant du bosquet, il aperçoit sur l'herbe quelque chose qui brille, il s'avance et ramasse ce qui a frappé sa vue. C'est une jarretière fort élégante en soie ponceau, avec une agrafe en argent, ciselée avec goût

— Ah! madame Bouffi, vous perdez vos jarretières sur le champ de bataille! dit le jeune homme, en serrant précieusement la trouvaille qu'il vient de faire. Fort bien, ça pourra nous être très-utile plus tard. Je n'ai pas perdu ma soirée.

Puis, se dirigeant vers sa belle demeure, Horace se décide à aller prendre du repos. Mais, avant de se coucher, il examine de nouveau l'objet qu'il a trouvé, et voit avec plaisir que le chiffre de la femme de son banquier, un H et un B, sont gravés sur l'agrafe de sa jarretière.

On dort mal quand on est fortement préoccupé; bien

qu'il se fût mis au lit très-tard, à six heures du matin Horace était déjà à sa fenêtre. Il regardait souvent du côté de la maison où il avait passé son enfance, et ne pouvait s'empêcher de se dire : — Je suis bien ici, mais je voudrais encore être là !

Bientôt la vue de M. Bouffi sortant de chez lui, avec sa bêche à la main, attire l'attention d'Horace.

— Il paraît que nous allons un peu fouiller notre prairie, se dit le jeune homme, c'est assez naturel, depuis trois jours on n'en a pas eu le temps, on était trop entouré de monde ; mais maintenant que toute sa société sommeille, maître Bouffi veut profiter de la liberté que cela lui donne... soit! allons chercher le trésor.

Et Horace, achevant bien vite sa toilette, descend et suit de loin la direction que prend M. Bouffi. Celui-ci marche assez longtemps dans la prairie, il s'arrête enfin près d'un petit tronc d'arbre tout dépouillé, tout rabougri, et là, examinant le terrain, commence à fouiller la terre. Horace peut, grâce à un bouquet d'arbres, suivre tous ses mouvements, sans avoir besoin de se montrer, et c'est ce qu'il fait.

M. Bouffi remue la terre avec ardeur; mais déjà le soleil se fait sentir, la journée sera brûlante comme celle de la veille, et le laboureur d'une nouvelle espèce est bientôt inondé de sueur; cependant, quelque chose a probablement fait résistance à sa bêche, car, tout d'un coup, il ôte son habit et le jette à terre, afin de pouvoir piocher plus à l'aise.

— Diable! diable! se dit Horace, est-ce qu'il aurait trouvé le trésor? Redoublons d'attention, et ne le perdons pas de vue.

Mais après avoir, avec beaucoup de peine, fait sortir de terre l'objet qui rendait un son sec sous sa bêche, M. Bouffi reconnaît qu'il n'a réussi à déterrer qu'une énorme pierre meulière. Désolé, et surtout accablé de fatigue par le travail qu'il a fait, il reste quelque temps comme anéanti devant la grosse pierre, lorsque plusieurs voix se font entendre du côté de sa villa. Ce sont des messieurs de sa société qui ont été éveillés de bonne heure, et veulent jouir des charmes d'une belle matinée. Craignant qu'on ne le surprenne dans son occupation nouvelle, le banquier remet à la hâte son habit, et se presse d'aller rejoindre ses connaissances de Paris.

Lorsque celui qu'il guettait est éloigné, Horace sort de l'endroit qui l'abritait, et va examiner la place que M. Bouffi vient de quitter. Il y a un assez grand trou fait dans la terre, à l'endroit où était la pierre; mais dans tout cela, pas la moindre apparence de trésor, et, après avoir encore quelque temps jeté un coup d'œil sur le terrain, le jeune homme va s'éloigner, lorsque son pied rencontre un objet qui résiste; c'est un portefeuille, celui du banquier, qui est tombé de la poche de son habit, lorsqu'il l'a repris à terre et rendossé si précipitamment. Horace s'empresse de le ramasser, en se disant : — Je suis en veine depuis hier; mais je crois que cette trouvaille vaut encore mieux que la jarretière de madame Bouffi... le portefeuille de son mari... et un portefeuille qui semble bourré de papiers... quelque chose me dit que je viens de trouver ce qu'il me fallait pour marier ma sœur. Rentrons vite, afin d'examiner à mon aise ce que renferme ce portefeuille. Oh! soyez tranquille, monsieur Bouffi, s'il ne contient que des bil-

lets de banque, je vous le rendrai intact : mais on peut trouver des choses plus intéressantes, surtout s'il y a là des papiers concernant votre neveu.

Horace marchait vivement, il allait mettre le pied hors de la prairie, lorsque, dans la petite route qui côtoie le parc de M. Duvalloir, il aperçoit une dame qui est arrêtée et semble l'attendre. Cette dame porte un chapeau sur lequel un voile est rabattu ; elle s'entortille dans un grand châle, mais à sa tournure, à sa taille, et surtout à ce quelque chose qui fait plus vite battre notre cœur à l'aspect d'une personne que nous aimons, Horace a reconnu ou plutôt deviné madame Huberty ; aussitôt, il ne court pas, il vole à sa rencontre ; le portefeuille du banquier est entièrement oublié ; il est si content, si heureux de revoir cette jeune femme, que toute autre pensée est bannie de son souvenir ; en quelques minutes, il a franchi la distance qui le séparait de la personne arrêtée dans le chemin, il est près d'elle... elle soulève son voile... il ne s'est pas trompé : c'est bien la jolie petite dame du quatrième qui est devant lui.

— Enfin, vous voilà, madame ! s'écrie Horace en pressant une main qu'on lui tend. Ah ! si vous saviez avec quelle impatience je vous désirais !... mais vous avez déménagé... à Paris, je ne vous ai plus trouvée, vous n'avez pas laissé votre adresse... je ne savais où vous chercher...

— Oui... mais je vous avais dit que je viendrais... Mon Dieu ! je ne voudrais pas rester sur cette route... je crains toujours d'être vue.

— Eh bien ! venez... entrez avec moi dans notre nouvelle demeure. Oh ! vous la connaissez bien, cette maison-là !...

— Pourquoi dites-vous cela?... qui vous fait penser que je la connais?

— Ah! madame... de grâce! pardonnez-moi ce que je vais vous demander... pourtant, je ne puis rester dans l'incertitude... donnez-moi votre confiance entière... avouez-moi si vous êtes la femme de M. Duvalloir.

Emma demeure tout interdite, puis elle baisse les yeux et murmure : — Oui... oui, je suis l'épouse de... celui que vous venez de nommer... Mais comment donc avez-vous découvert ce secret? est-ce qu'on m'a déjà vue... reconnue dans le pays?... Ah! je vais repartir bien vite, alors.

— Non, madame... personne ne vous a vue... je vous dirai comment j'ai présumé et presque deviné qui vous étiez; mais ne restons pas ici... venez... entrez chez vous...

— Chez moi!... Oh! non!... ce n'est plus chez moi... je n'ose y entrer... je crains tous les regards...

— Le concierge et sa femme ne vous connaissent pas; vous ne pouvez craindre ma tante et ma sœur, auxquelles d'ailleurs je n'ai pas confié le secret qui vous concerne; venez, madame, et n'attendons pas que toutes ces personnes de Paris, venues chez M. Bouffi pour une fête, sortent de sa propriété et viennent curieusement rôder autour de nous.

La jeune femme se laisse persuader. Elle baisse son voile, prend le bras d'Horace et se laisse conduire; mais elle est si tremblante, que c'est à peine si ses jambes peuvent la soutenir. On arrive bientôt à la grille, on entre dans la cour; mais Emma pousse un faible gémissement et perd entièrement connaissance. Horace la reçoit dans ses bras, l'enlève et la porte dans la maison;

il la dépose sur un divan, et, comme sa tante et sa sœur dorment encore et que les concierges sont au jardin, il va lui-même chercher ce qu'il pense nécessaire pour faire revenir cette dame ; mais, lorsqu'il est de retour près d'elle, Emma avait déjà repris ses sens, son évanouissement n'ayant été causé que par l'émotion qu'elle avait éprouvée en se retrouvant dans la demeure qu'elle avait jadis habitée.

— Pardonnez-moi toutes les peines... tous les ennuis que je vous cause, dit Emma.

— Comment vous sentez-vous maintenant, madame ?

— Beaucoup mieux... vous avez dû comprendre la cause de mon émotion... si vous saviez... si M. Duvalloir vous a appris combien je suis coupable...

— M. Duvalloir ne m'a rien confié, rien appris, madame... il ne m'a pas même dit qu'il était marié ; c'est dans le village que je l'ai su, qu'un bon paysan me l'a appris ; et alors, en me souvenant, en rapprochant certaines circonstances, il m'a semblé que vous deviez être sa femme...

— Mais alors...

— Oh ! alors, je me suis dit : « C'est un ménage qui est brouillé... j'ignore qui est-ce qui a tort... mais je vois bien que ces deux époux sont malheureux... et je serais si content, si heureux de les raccommoder, car M. Duvalloir est bien bon pour nous... » Et vous... vous, madame... ah ! vous savez bien que je vous aime... oh ! mais comme une sœur, madame... rien que comme une sœur, à présent... je vous le jure !...

L'accent avec lequel Horace dit ces mots est si vrai, il part si bien du fond de son âme, que la jeune femme lui tend la main, en lui disant : — Je vous crois... oh !

je ne doute plus de votre amitié; mais comment pouvez-vous espérer me réconcilier avec M. Duvalloir? Vous savez bien qu'il a refusé de m'entendre, de m'accorder cette entrevue que je lui demandais... qu'il vous a défendu de jamais lui parler de moi.

— Oui, madame, il a dit cela alors... et dans le premier moment; mais depuis il a réfléchi sans doute, car il est venu ici... me voir... et c'est lui qui m'a parlé de vous.

— Il se pourrait! vous l'avez vu?... Il est venu ici? dans cette maison?...

— Oui, madame.

— Y a-t-il longtemps?

— Mais quinze jours, trois semaines à peu près.

— Oh! parlez, mon ami, mon frère!... De grâce, répétez-moi tout ce qu'il vous a dit alors... tout ce qui s'est passé entre vous... n'oubliez rien...

— Eh bien! M. Duvalloir est arrivé un matin, il était seul, il avait l'air fort triste...

— Triste!... oh! je le crois.

— Ma tante et ma sœur ne le connaissaient pas; il leur a dit mille choses aimables, les priant de se regarder ici comme chez elles. Nous pensions qu'il allait rester quelque temps avec nous; mais pas du tout, il nous a tout de suite annoncé qu'il repartirait dans une heure... puis m'a prié de l'accompagner dans le jardin. Je le suis; il marche longtemps sans me rien dire... je lui parlais, il ne me répondait pas... il regardait tout autour de lui... il semblait rêver...

— Je comprends... oui... il rêvait... il se souvenait... Continuez... continuez...

— Enfin, il me mène jusque dans le parc... où il y

a un petit kiosque... puis là, il se laisse aller sur un banc de gazon... et se met à pleurer...

— Il pleurait... il pleurait!...

— Eh bien! voilà que vous sanglotez aussi, vous, madame... Ah! si je fais couler vos larmes, je ne pourrai pas continuer.

— Oh! si, mon ami; si vous saviez... ces larmes me font du bien... elles me soulagent... il a pleuré, lui... Ah! s'il pouvait m'aimer encore!... Tenez, Horace, je suis bien heureuse en ce moment... il me semble que vous avez fait rentrer un peu d'espérance dans mon cœur.

— Eh bien! après avoir pleuré, M. Duvalloir se décide à me parler de vous... Je voyais bien qu'il en grillait d'envie depuis longtemps... mais, moi, je n'osais pas commencer, parce qu'il me l'avait défendu.

— Eh bien! il vous a dit?... Oh! n'oubliez pas un mot, mon ami...

— Il me demanda si je vous avais été trouver, après avoir fait votre commission... ce que vous aviez dit en apprenant qu'il avait refusé de l'entendre... je lui répondis la vérité, que vous aviez été désolée, désespérée de son refus... il était bien ému! Au bout d'un moment, il me demanda si je vous avais revue depuis ce jour-là; et je lui appris qu'à mon dernier voyage à Paris, je m'étais rendu à votre demeure, mais que vous l'aviez quittée, que vous étiez partie sans dire aucune adresse; enfin, que je vous avais cherchée vainement dans Paris. Alors, il parut plus triste, plus affligé...

— Il serait vrai! oh! mon ami!... ne me trompez pas!...

— Je ne vous dis que l'exacte vérité, madame. J'ajou-

tai cependant que j'espérais vous voir ici, que vous m'aviez presque promis d'y venir ; il ne disait rien, mais il ne perdait aucune de mes paroles... enfin, comme je le reconduisais jusqu'à son cabriolet, et au moment de le quitter, je lui dis encore : « Monsieur, si je revoyais cette dame, ne voulez-vous pas que je vous le fasse savoir? » Il ne me répondit rien, mais il me serra la main avec une expression... j'ai bien compris qu'il serait enchanté d'avoir de vos nouvelles.

— Le croyez-vous, mon ami, le croyez-vous?

— Je le crois si bien, que, tout de suite après avoir déjeuné, je vais partir pour Paris et aller apprendre à M. Duvalloir que vous êtes à Montagny. Oh! je suis bien certain qu'il me saura gré de ma démarche.

— Vous irez... ce matin ?...

— Je partirai tout de suite après le déjeuner ; j'irai au chemin de fer, j'y serai pour le convoi qui passe à onze heures.

— Et vous reviendrez ici m'apprendre ce que M. Duvalloir vous aura dit ?

— Aussitôt après avoir vu M. Duvalloir, je repars, je reviens ici.

— Ah! mon ami, quelle reconnaissance je vous dois! Je fus bien coupable, il est vrai...

— Ne me dites rien, madame; j'ignore si vous fûtes coupable, mais je sais que vous êtes malheureuse, et que mon plus grand bonheur sera de mettre fin à vos chagrins.

La conversation est interrompue par l'arrivée de madame Rennecart et de Virginie, qui poussent un cri de surprise en trouvant dans le salon madame Huberty.

— Oui, dit Horace, c'est notre petite voisine du qua-

trième, qui vient nous voir, qui va déjeuner avec nous, puis qui restera ici, je l'espère ; ma tante, faites presser le déjeuner, il faut que je parte pour Paris par le convoi de onze heures.

— Eh ! mon Dieu ! que vas-tu donc faire à Paris, si vite ?

— Voir M. Duvalloir, lui apprendre quelque chose... qui lui fera grand plaisir... lui dire que... mais vous saurez le reste plus tard ; je monte m'habiller.

— Bien, mon ami ; du moment qu'il s'agit d'être agréable à M. Duvalloir, nous allons nous hâter. Tout sera bientôt prêt.

Horace monte à sa chambre, change de toilette, parce qu'il ne va pas à Paris en jaquette. Il met une cravate, un paletot et se hâte de redescendre. Déjà le couvert est dressé dans la salle à manger. On se met à table ; il n'est que neuf heures, cependant Horace met les morceaux doubles.

— Tu as bien le temps, lui dit madame Rennecart ; tu ne mets que trois petits quarts d'heure pour gagner la station du chemin de fer.

— Qu'une demi-heure, ma tante.

— Eh bien ! puisque le convoi ne passe qu'à onze heures.

— Cela ne fait rien ; j'aime mieux être en avance qu'en retard... je voudrais déjà être chez M. Duvalloir.

— Et quand reviens-tu ?

— Ce soir, je l'espère. Il y a un départ à cinq heures, je serai ici à sept et demie ; ayez bien soin de madame.

— Je la mènerai promener, dit Virginie.

— Justement, madame ne veut pas se promener.

— Ne vous inquiétez pas de moi, mon cher Horace,

dit Emma, avec votre famille je serai toujours bien.

Enfin Horace a fini de déjeuner; il prend son chapeau, dit adieu à tout le monde en lançant à la jeune femme un regard qui lui promet de réussir; puis il part et gagne vivement la route qui mène à la station.

Lorsqu'il est au milieu du chemin, il se dit :

— Tiens ! et le portefeuille de M. Bouffi que j'ai oublié de visiter; ma foi ! il est resté dans ma jaquette, ce sera pour mon retour.

XX

ON MET LES POUCES

Horace est arrivé bien avant le passage du convoi ; là, il regrette bien de ne point avoir emporté le portefeuille qu'il aurait eu tout le temps de visiter. Enfin, les wagons se montrent, il prend place dans l'un d'eux et au bout de cinq quarts d'heure il est à Paris, puis bientôt à la demeure de M. Duvalloir.

Mais celui qu'il a tant hâte de voir est sorti, et le garçon de l'hôtel ignore quand il rentrera. Horace s'installe alors dans la loge du concierge en disant :

— Tant pis ! je reste ici, je n'en bouge plus que M. Duvalloir ne soit revenu.

Le concierge, voyant l'air décidé du jeune homme, s'incline devant sa résolution.

Au bout d'une heure, qui a semblé bien longue à Horace, celui qu'il attend revient enfin et demeure tout surpris en l'apercevant.

— Je vous attendais, monsieur! s'écrie Horace, car c'est pour vous voir que je suis venu à Paris.

M. Duvalloir lui fait signe de le suivre; bientôt ils sont seuls chez lui; alors il dit à Horace :

— Qu'avez-vous donc à me communiquer, mon ami? J'espère que votre famille se porte bien, que vous n'avez éprouvé aucun accident fâcheux?

— Oh! non, monsieur, non; d'ailleurs, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est... c'est...

— Vous êtes bien ému, mon ami; remettez-vous...

— Oui, monsieur... je ne sais par où commencer ce que je veux vous dire... j'ai pensé que cela ne vous déplairait pas... si cependant cela vous fâche, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, monsieur?

— Enfin, de quoi s'agit-il?

— De... de cette dame qui vous a écrit une fois...

— Emma!

M. Duvalloir a tressailli en prononçant ce nom. Sa physionomie devient sombre.

— Je ne savais pas qu'elle se nommait Emma, reprend Horace; moi, je l'appelle toujours madame Huberty...

— Eh bien! vous l'avez vue?

— Oui, monsieur, ce matin.

— Où cela?

— Là-bas... à la campagne... elle était sur la route devant votre propriété; je l'ai reconnue, bien qu'elle eût un voile sur son chapeau .. j'ai couru à elle, je l'ai engagée à entrer chez... vous... elle ne le voulait pas... et je ne sais pourquoi elle craignait d'être aperçue... enfin je l'ai tant priée, qu'elle a consenti à m'accompagner dans la maison. Mais voilà qu'en passant la

grille, elle pousse un gémissement et perd connaissance.

— Ah ! elle... s'est évanouie ?

— Oui, monsieur ; mais heureusement que j'étais là pour la soutenir. Je l'ai prise dans mes bras et l'ai portée dans la maison... en revenant à elle... elle sanglotait... Ah ! cela me déchirait le cœur... car je ne puis voir pleurer une femme. Enfin, monsieur, elle m'a encore parlé de vous... elle voudrait tant vous voir... vous parler... ne fût-ce qu'un moment !... Ah ! monsieur ! si vous aviez comme moi été témoin de sa douleur, je suis sûr que vous consenteriez à l'entendre.,. je ne sais pas si vous avez beaucoup à vous plaindre de cette dame, mais vous, qui êtes si bon, monsieur, est-ce que vous laisserez ainsi cette jeune femme passer sa vie à se désoler ? On dit que c'est si doux de pardonner ! pourquoi n'essaieriez-vous pas de vous donner ce plaisir-là ?... Je vous demande pardon si je me permets de vous donner ce conseil ; mais je ne sais quoi me dit qu'alors vous seriez plus heureux.

M. Duvalloir ne répond rien ; mais on voit que plusieurs sentiments l'agitent tour à tour. Il se lève, marche dans la chambre ; de temps à autre il s'arrête comme pour parler, et les paroles expirent sur ses lèvres ; enfin il se rapproche d'Horace et lui dit :

— Où est-elle, maintenant ?

— Dans votre maison, monsieur. Oh ! elle n'en bougera pas que je ne sois revenu... elle m'attend... pour savoir...

— Pour savoir ?... achevez...

— Mais pour savoir si je vous ai vu... et si vous consentez enfin à lui accorder une entrevue. Que lui dirai-je, monsieur ?... que lui dirai-je ?...

En prononçant ces mots, Horace avait pris une des mains de M. Duvalloir et la pressait tendrement dans les siennes, tout en attachant sur lui des regards suppliants. Après quelques instants d'hésitation, M. Duvalloir répond :

— Eh bien! j'irai... j'irai... vous voir... je vous le promets...

— Ah! monsieur, que je suis content!... comme je vais la rendre heureuse en lui disant cela!

— Ce n'est pas elle que j'irai voir... c'est vous.

— Oui, monsieur, oui, j'entends bien ; mais elle sera là, vous la rencontrerez.

— Que personne ne sache!...

— Personne, monsieur ; ma tante et ma sœur ne savent même pas que cette dame vous connaît ; et quand viendrez-vous, monsieur?

— Dans quelques jours.

— Ah! le plus tôt possible, n'est-ce pas, monsieur? Votre présence est si désirée! ne tardez pas trop, je vous en prie!

— Eh bien! oui... avant peu, vous me verrez!

— Quel bonheur!... A présent que j'ai votre parole, adieu, monsieur.

— Vous partez : où allez-vous?

— Faire quelques emplettes, puis prendre le convoi de cinq heures pour retourner là-bas. Oh! je voudrais déjà y être, je voudrais voyager par l'électricité ; on n'en est pas encore là, mais on y arrivera. A bientôt, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, mon ami, à bientôt.

M. Duvalloir presse affectueusement la main d'Horace, et celui-ci s'éloigne en se disant :

— J'aime autant le quitter tout de suite, il n'aurait qu'à changer de résolution.

A cinq heures du soir il repart pour Ermenonville ; à six heures et demi, il quitte le chemin de fer et prend la route de traverse qui conduit à la Prairie aux Coquelicots. Il est à peine sept heures lorsqu'il y arrive, et ses premiers regards tombent sur M. Bouffi et sa femme qui sont dans la prairie, et ont l'air d'y chercher quelque chose.

En côtoyant la prairie, Horace se met à chanter afin d'attirer l'attention ; mais le banquier est tellement absorbé dans ses recherches, que c'est à peine s'il jette un coup d'œil de son côté ; il en est de même de madame, qui tourne et retourne dans le petit bosquet de noisetiers en regardant toujours à ses pieds.

— Voilà un portefeuille et une jarretière qui leur donnent bien de la tablature, dit Horace. Cherchez, mes bons amis, cherchez bien, vous ne trouverez rien ; mais avant peu, moi, je vous donnerai des nouvelles de ce que vous avez perdu.

Horace rencontre sa tante et sa sœur devant le perron, et chacune lui adresse la même question :

— As-tu vu M. Duvalloir?... Es-tu content de ton voyage ?

— Oui, oui, je suis assez satisfait ; mais laissez-moi avant tout parler à madame Huberty, où est-elle?

— Dans une petite chambre qu'elle a choisie au fond du corridor, au premier ; c'est la plus petite, la plus modeste de cette maison ; mais elle n'en a pas voulu d'autre.

— Fort bien, j'y cours.

La tante et la nièce ne comprennent rien à ce qui se

passe entre Horace et cette jeune dame; mais elles n'osent point le questionner, car quelque chose leur dit que M. Duvalloir est mêlé dans tout cela.

Horace trouve la jeune femme plongée dans ses pensées; mais, en entendant entrer quelqu'un chez elle, en reconnaissant son jeune ami dont les yeux rayonnent de plaisir, elle devine qu'il lui apporte d'heureuses nouvelles et s'écrie :

— Ah!... vous l'avez vu?

— Oui... je l'ai vu, je lui ai parlé... il sait que vous êtes ici.

— Il le sait? Eh bien?

— Eh bien! il viendra... il me l'a promis.

— Il viendra. Oh! mon Dieu!. . est-ce possible! et il consentira à m'entendre?...

— Assurément; puisqu'il sait que vous n'êtes ici que dans l'espoir de le rencontrer, et qu'il consent à y venir, c'est qu'il veut bien vous voir.

— Et quand viendra-t-il?

— Ah! il n'a pas voulu me fixer le jour, et je n'ai pas osé insister; mais je l'ai tant prié de ne point trop tarder, que je suis sûr qu'il viendra bientôt.

— Ah! mon cher Horace, que ne vous dois-je pas! Hélas! je n'espère pas qu'il me pardonne; mais après m'avoir entendue, il verra peut-être que j'ai été moins coupable qu'il ne le croit.

— J'avais hâte de vous apporter cette bonne nouvelle; et maintenant je vais changer de toilette, me reposer, et surtout prendre connaissance de certaine trouvaille que j'ai faite.

Horace monte à sa chambre, endosse sa jaquette et retrouve dans sa poche le portefeuille qu'il y a laissé; il

s'empresse de le visiter. Après plusieurs notes insignifiantes, il trouve une lettre signée Floquart, qui en renferme une autre. La lettre du grand Floquart est ainsi conçue :

« Mon cher Bouffi, on me remet de votre part les trente-cinq mille francs que je vous ai demandés pour vous rendre la lettre que vous m'avez écrite et envoyée à Marseille, lettre qui vous compromettait diablement, puisqu'elle faisait savoir que vous aviez gardé pour vous les trois cent mille francs qui revenaient à votre neveu Oswald, lors de la mort de son père Louis-Edmond Bouffi, votre frère. A la vérité, la lettre me compromettait aussi un peu, puisque c'est moi qui vous ai fourni le moyen de garder pour vous cette somme ; mais moi, je n'ai rien à perdre, tandis que vous, vous êtes arrivé à une haute position, où la connaissance de cette escobarderie de famille pourrait vous faire beaucoup de tort. Maintenant, c'est un compte réglé entre nous; je n'en suis pas moins à votre service.

« FLOQUART. »

« Paris, 20 août 1860. »

— Voilà qui est déjà bien précieux, se dit Horace en mettant la lettre de Floquart dans sa poche; maintenant passons à celle de M. Bouffi. Oh! celle-ci est ancienne, du mois de juin 1851 ; oui, c'est vers cette époque, à ce que nous a dit Oswald, qu'il perdit son père. Voyons cette lettre qui est adressée à M. Floquart, à Marseille.

« Mon cher Floquart, mon frère est mort, en effet, depuis six semaines; mais vous m'apprenez qu'un bâti-

ment, venant du Levant, lui apporte pour trois cent mille francs de marchandises, réalisables sur-le-champ. On vous a chargé de me l'apprendre parce qu'on sait que vous connaissez le frère du défunt; vous ajoutez que le capitaine du bâtiment ignore complétement que mon frère avait un fils, et que si je veux vous donner un intérêt dans l'affaire, vous ne direz pas un mot de ce fils. C'est chose arrangée entre nous, mon cher Floquart; d'ailleurs, je saurai faire valoir cet argent, qui plus tard reviendra toujours à mon neveu. Dans deux jours je pars pour Marseille; prudence et discrétion.

« Bouffi. »

— O ma sœur! te voilà mariée!... Et avec une jolie dot, je l'espère! s'écrie Horace transporté de joie après la lecture de ces deux lettres qu'il a soin de ne point remettre dans le portefeuille; puis il redescend vivement trouver sa famille; il prend sa sœur par la tête, l'embrasse à plusieurs reprises, puis la fait danser, tourner en rond en lui disant :

— Tu vas être mariée, Virginie, c'est une chose qui ne rencontrera plus d'obstacles; dès demain, je vais chez M. Bouffi et je demande qu'il dote son neveu et te le donne pour mari; s'il n'était pas si tard, j'irais ce soir; mais non, il vaut mieux attendre à demain.

Madame Rennecart, qui n'a pas son cornet, ne comprend pas pourquoi le frère et la sœur ont l'air si joyeux, ni pourquoi madame Huberty ne veut pas aller promener et a peur d'être vue; mais son neveu lui crie dans l'oreille :

— Tout cela s'expliquera bientôt, ma tante, et vous

verrez si votre neveu avait raison d'être confiant dans l'avenir.

Le lendemain, sur les dix heures du matin, Horace, après avoir soigné sa toilette, se rend chez le banquier, qui ne voulait point quitter sa villa avant d'avoir retrouvé son portefeuille, dont la perte lui causait de graves inquiétudes.

M. Bouffi était seul dans une salle du rez-de-chaussée, lorsque son jeune voisin se présente devant lui; à sa vue, il n'est pas maître d'une vive émotion, car il tremble que son portefeuille ne soit pour quelque chose dans la visite qu'il reçoit.

— Monsieur, dit Horace en faisant au banquier une légère inclination de tête, je viens pour la seconde fois, mais celle-ci sera la bonne, je m'en flatte, vous demander de vouloir bien marier votre neveu Oswald à ma sœur Virginie Bermont; j'entends, de plus, que, pour assurer l'avenir des jeunes époux, vous donniez à votre neveu cinquante mille francs comptant et la possession de cette villa où, probablement, ils se fixeront lorsqu'ils seront mariés.

M. Bouffi devient très-pâle, car en entendant ces propositions, en voyant surtout avec quelle assurance elles lui sont faites, il ne peut guère douter qu'il n'y ait là-dessous quelque chose de son portefeuille; cependant, il s'efforce de dissimuler ses craintes et répond :

— Monsieur, je vous ai déjà dit que... ce mariage ne m'allait pas... et je ne comprends rien aux demandes... ridicules que vous y ajoutez.

— Ah! vous ne comprenez pas! Ah! vous trouvez mes demandes ridicules!... eh bien! je vais me faire comprendre, je vais parler net et clair : Votre frère, après

sa mort, avait encore des marchandises sur un vaisseau. Ce bâtiment lui apportait à Marseille trois cent mille francs, excellentes valeurs, que vous avez réalisées et gardées, en en frustrant votre neveu, l'héritier légitime de cette somme... le tout, d'après les conseils de votre digne ami Floquart, lequel a eu naturellement un crédit ouvert chez vous à cette occasion.

Le banquier devient encore plus pâle; il essaye en vain de faire bonne contenance et balbutie :

— Monsieur... voilà des histoires... je n'y comprends rien... qui a pu vous conter tout cela?

— On ne me l'a pas conté... je l'ai su, monsieur; su dans la lettre de votre ami Floquart et la vôtre qui étaient dans ce portefeuille que vous avez perdu hier matin dans la prairie.

— Comment, monsieur, vous vous êtes permis de regarder, de lire ce qu'il y avait dans mon portefeuille?

— Ah! ah! je me suis permis est charmant! Vous vous êtes permis bien autre chose, vous! Tenez, monsieur, voilà votre portefeuille, je vous le rends avec ce qu'il contenait... Ah! excepté ces deux intéressantes lettres que je garde, et dont je ferai bon usage.

— Monsieur, rendez-moi ces deux lettres; vous n'avez pas le droit de les garder.

— Aviez-vous le droit de voler trois cent mille francs à votre neveu, vous? Oui, voler! le terme est un peu dur... c'est cependant celui que j'emploierai devant les tribunaux, si vous me forcez à les faire juges dans cette affaire.

En entendant parler des tribunaux, le banquier sent ses forces faiblir; il balbutie :

— Monsieur, je consens à ce que mon neveu épouse mademoiselle votre sœur.

— Et vous lui donnerez cinquante mille francs comptant?

— Je... je... les lui donnerai...

— Et vous y ajouterez la possession de cette propriété... à laquelle, d'ailleurs, vous ne devez pas tenir beaucoup.

— Mais, pardonnez-moi, monsieur... j'y tiens...

— Ah! à cause du trésor; mais vous voyez bien qu'il est introuvable.

— Monsieur, je voudrais avoir le temps de réfléchir.

— Afin de chercher encore, n'est-ce pas? Soit, je vous donne huit jours pour vous décider; consentez à ce que je vous demande, et je vous rends vos lettres, et cette aventure restera ignorée... même pour votre neveu, qui vous citera partout comme l'oncle le plus généreux... dans le cas contraire, je serai forcé...

— Assez, monsieur, de grâce; j'entends ma femme... elle ne comprendra rien à mon consentement à ce mariage...

— Vous croyez? eh bien! elle va, elle-même, vous presser de le faire...

— Elle... Hortense!... pas possible!

— Vous allez voir.

La belle Hortense entre dans la pièce où était son mari; elle paraît fort surprise d'y trouver leur ci-devant commis; elle daigne à peine répondre par une inclination de tête au profond salut qu'il a affecté de lui adresser, et dit à son mari :

— Ah! vous n'êtes pas seul, monsieur; je voulais savoir si vous alliez aujourd'hui à Paris... j'aurais quelques commissions... si vous vouliez vous en charger? Est-ce que vous n'avez pas fini avec... monsieur?

— Non, madame, monsieur n'a pas encore tout à fait terminé avec moi, dit Horace; cependant nous étions presque d'accord, cela tenait à fort peu de chose, et je suis persuadé que, grâce à votre influence, madame, si vous vouliez bien dire un petit mot en ma faveur, appuyer ma demande enfin, cela irait tout seul.

— Votre demande!... Est-ce que je sais, moi, monsieur, ce que vous demandez à mon mari.

— Mon Dieu! madame, une chose... dont je crois vous avoir déjà parlé : qu'il marie son neveu Oswald avec ma sœur.

— Ah! ah! ah! quelle plaisanterie!...

— Et, de plus; qu'il donne une jolie dot à son neveu; la future n'en ayant pas, cela compensera.

— Et ce sont de telles sottises pour lesquelles vous réclamez mon appui, monsieur.

— Oui, madame; j'avais même beaucoup d'espoir.

— Je vous trouve bien hardi de me dire cela.

— C'est votre dernier mot, madame?

— Oui, monsieur, et je vous engage à ne point revenir sur ce sujet.

Horace fait deux pas en arrière, se retourne et se met à crier de toutes ses forces :

— Sentinelles, prenez garde à vous!

M. Bouffi ouvre de grands yeux, en disant :

— Que signifie cela?

Mais la belle Hortense change de couleur, et devient si tremblante, qu'elle est obligée de s'appuyer contre un meuble.

— Pardon, dit Horace, c'est une habitude d'enfance, un cri qui m'échappe au moment où l'on y pense le moins... et qui, dernièrement encore, a beaucoup ef-

frayé... un monsieur terrible... qui causait terriblement... avec une dame... qui...

— Monsieur... pardon!... j'ai réfléchi, s'écrie Hortense en interrompant Horace ; en effet... si Oswald aime mademoiselle votre sœur... on fera bien de les unir... je ne m'oppose plus à ce mariage... au contraire, et j'appuie volontiers votre demande près de... mon mari.

C'est alors vers sa femme que le banquier tourne ses regards étonnés. Horace s'incline devant cette dame, et lui dit :

— J'espérais bien que vous reviendriez à de meilleurs sentiments... recevez, madame, tous mes remercîments, et permettez-moi de vous remettre un petit objet que je crois vous appartenir...

Il tire la jarretière de sa poche et la présente à madame Bouffi, qui se hâte de la prendre.

— Qu'est-ce que cela? Une jarretière? demande le banquier.

— Oui, oui... c'est une jarretière que j'avais perdue... dans le jardin...

— Et je l'ai trouvée... à l'endroit où madame l'avait perdue.

Horace sourit en appuyant sur ces derniers mots; mais madame Bouffi jette sur lui un regard tellement suppliant, qu'il s'empresse de reprendre :

— Puisque le mariage de M. Oswald avec ma sœur est une chose arrêtée, monsieur Bouffi sera-t-il assez bon pour le dire à son neveu quand il ira à Paris?

— Oui... aujourd'hui même, je le lui annoncerai.

Horace salue et prend congé; et, cette fois, madame Bouffi répond par une profonde révérence au salut qu'il lui fait.

Virginie attendait derrière la grille le retour de son frère; celui-ci la prend encore par les deux mains, et la fait danser dans la cour en lui disant :

— C'est arrangé, plus d'obstacles ; le banquier te donne son neveu... et vous serez riches... vous aurez une maison à vous! dans huit jours, tout se terminera.

— Bien sûr, mon frère?

— Oui, oui!... c'est décidé.

Et Virginie court sauter et danser devant sa tante, en lui disant :

— Mon mariage est décidé avec une maison... dans huit jours... le banquier consent.

Et la jeune fille se sauve avant que sa tante ait eu le temps de prendre son cornet, si bien qu'elle ne sait pas pourquoi sa nièce est venue sauter devant elle.

Une seule personne ne partage pas l'ivresse générale, c'est Emma, qui voit la journée s'écouler sans que M. Duvalloir paraisse; mais Horace lui rend l'espérance en lui disant :

— Il viendra demain, madame, j'en suis sûr, quelque chose me le dit; fiez-vous à moi, je suis en veine de bonheur.

XXI

UN GRAND HASARD

Le lendemain, après le déjeuner, Emma s'est rendue dans le petit parc, près du kiosque, c'est là qu'elle aime à passer la journée, à rester livrée à ses pensées. La gaieté de Virginie fait trop disparate avec la tristesse de la jeune femme pour qu'Horace engage sa sœur à tenir compagnie à la visiteuse. Il devine bien que celle-ci préfère être seule, et il conseille au contraire à Virginie de respecter la solitude de cette dame.

Mais, vers le milieu de la journée, un monsieur pousse la belle grille de la cour, et Horace qui, d'une fenêtre du rez-de-chaussée, guettait et observait toujours, court au-devant de la personne qui vient d'arriver.

M. Duvalloir est encore plus pâle qu'à l'ordinaire, sa physionomie est plus mélancolique; puis, dans ses yeux, se lit une secrète inquiétude, une émotion qu'il ne peut surmonter. A l'aspect de son jeune ami, il lui tend la

main, en essayant de sourire; mais il ne peut que soupirer.

— Enfin, vous voilà, monsieur, dit Horace; avec quelle impatience... on vous... je vous attendais... ne vous ayant pas vu hier, déjà on perdait l'espérance... déjà on se désespérait...

— Est-elle encore ici? murmure M. Duvalloir d'une voix brève.

— Sans doute, monsieur... elle n'en est pas sortie depuis avant-hier... mais elle recherche la solitude... elle fuit le monde. Le concierge et sa femme même lui font peur... et, pourtant, ce sont de bien bonnes gens.

— Elle est... dans la maison?

— Non, monsieur, elle passe presque toute sa journée dans le parc, près du kiosque... assise sur le même banc... où vous vous êtes reposé la dernière fois que vous êtes venu.

M. Duvalloir fait quelques pas du côté du jardin, puis s'arrête en disant :

— J'ai eu tort de consentir à cette entrevue... à quoi bon revenir sur des événements qui ont fait notre malheur? je ferais mieux de ne point la voir.

— Ah! monsieur! par grâce... si vous avez un peu d'amitié pour moi, ne revenez pas sur votre résolution, ce serait trop cruel... Un peu de pitié, monsieur... on vous attend là-bas... venez... ah! venez...

Et, prenant M. Duvalloir par la main, Horace l'entraîne à grands pas vers le parc, puis, dans le chemin qui mène au kiosque; M. Duvalloir ne résiste plus, il se laisse conduire. Lorsqu'ils approchent du but de leur course, Horace aperçoit de loin la jeune femme assise au pied de l'arbre; aussitôt, lâchant la main qu'il tenait,

il court en avant, arrive près d'Emma, lui glisse à l'oreille : « Le voilà ! » puis, continuant sa course, s'enfuit et disparaît derrière le kiosque.

Emma est tombée à genoux, la tête baissée sur sa poitrine et le visage baigné de larmes; M. Duvalloir s'approche d'elle et lui dit :

— Relevez-vous, madame : ce n'est point pour que vous me parliez à genoux que j'ai consenti à vous entendre... Relevez vous, je le veux, et dites-moi pourquoi vous avez désiré cet entretien.

La jeune femme obéit à son mari ; elle se relève, s'assied sur un banc, et lui dit, mais toujours sans oser lever les yeux sur lui :

— Monsieur... je sais que je suis bien coupable... ce n'est pas pour chercher à atténuer ma faute... mon crime, que j'ai désiré vous parler... mais pourtant... je voulais vous dire... Ah ! me croirez-vous ? je voulais surtout que vous sachiez que je n'avais pas prémédité de fuir avec... celui qui m'a perdue... monsieur... voulez-vous me permettre de vous dire toute la vérité ?

— Parlez, madame, je vous écoute.

— J'étais votre femme depuis trois ans, et vous me rendiez bien heureuse, monsieur, je n'avais pas un désir à former, vous les préveniez tous... votre amour pour moi était sans bornes, et peu de femmes auraient pu se flatter d'avoir un mari tel que vous ; nous habitions depuis quelques mois cette campagne, lorsque nous y reçûmes la visite de M. Théodore Marville ; ce jeune homme m'avait connue lorsque j'étais encore demoiselle ; il m'avait fait la cour, sans que j'attachasse aucune importance à ses discours ; puis il était tout à coup parti pour l'étranger. J'aurais dû vous dire cela

quand M. Marville, qui vous était adressé par un de vos amis, vint nous voir, et que, sur votre invitation, il revint souvent ici... je ne le fis point, ce fut mon premier tort. Ce jeune homme me dit qu'il n'avait jamais cessé de m'aimer, qu'il avait voulu mourir en apprenant mon mariage; enfin qu'il se donnerait la mort si je n'avais pas pitié de ses tourments. Je ne devais point écouter ses discours... je le sais ; mais il était sans cesse sur mes pas... il épiait tous les instants où j'étais seule... pour me parler de son amour... de son malheur. . Enfin... un jour, il abusa de ma faiblesse... mais je ne fus pas plutôt coupable, que, reconnaissant l'énormité de ma faute, je n'osais plus paraître devant vos yeux... La peine que je ressentais éveilla vos soupçons, et il fut bien facile de découvrir la vérité... Vous surprîtes M. Marville à mes genoux, où il me suppliait de lui accorder un rendez-vous pour le soir dans le bouquet de noisetiers qui est dans la prairie; à votre arrivée, M. Marville disparut, et je ne pus répondre que par des larmes aux justes reproches que vous m'adressiez, je n'étais pas assez habituée au mensonge... assez profondément criminelle pour chercher à nier ma faute. Vous me laissâtes en proie à ma douleur, à mes remords ; à peine étiez-vous éloigné, que M. Marville revint, me dit que j'étais perdue si je restais avec vous... que vous aviez juré de vous venger ; enfin, que je n'avais plus d'autre parti à prendre que de fuir avec lui... je ne sais ce que je lui répondis... je n'avais plus ma tête à moi. La nuit vint... vous n'étiez plus là... Tout à coup, j'entendis comme deux coups de feu qui partaient du côté de la prairie ; puis M. Marville accourut en me disant : « Venez vite, votre mari est armé ; il veut vous tuer. » Je ne

sais ce que je répondis ; mais j'eus peur, je me laissai entraîner... une chaise de poste attendait à quelques pas de la porte du parc... on m'y fit monter, et je partis. Ah ! j'aurais dû me laisser tuer par vous, cela m'eût épargné bien des douleurs.

Emma s'arrête un moment pour donner cours à ses sanglots, puis elle reprend :

— A peine avais-je fait quelques lieues dans la voiture qui m'entraînait, que je compris que mon séducteur comptait m'emmener en Angleterre et y vivre avec moi. Ah ! cette pensée me fit horreur, je sentais que je n'étais plus digne d'habiter avec vous, monsieur; mais je ne voulais point rester avec celui qui m'avait perdue, et dont maintenant la présence m'était insupportable. Cependant je me décidai à lui cacher ma résolution, car il l'aurait combattue et m'aurait peut-être empêchée de la mettre à exécution. Nous nous arrêtâmes à Paris, c'est de là que M. Marville voulait prendre le chemin de fer qui nous aurait conduits à Boulogne. Mais, pendant une courte absence qu'il fit, je m'échappai de l'hôtel où nous étions descendus, je courus chez une vieille dame qui avait été amie de ma mère ; je lui racontai tout ce qui m'était arrivé, je ne lui cachai pas ma faute, mais je pleurai dans son sein en lui disant : « Protégez-moi... gardez-moi chez vous quelque temps, je ne mettrai point les pieds dehors... celui qui m'a enlevée se lassera de me chercher, et alors, sous un autre nom, je pourrai me loger dans un petit coin bien retiré où je ne recevrai personne, où l'on ne me découvrira pas... » Cette dame fut touchée par mes larmes, par mon repentir... elle accueillit ma prière, et je passai trois mois chez elle, sans sortir une seule fois. Au bout de ce temps, je louai

un petit logement au quatrième, et sous le nom de madame Huberty, dans une maison de la rue du Temple. Quand vous m'aviez épousée, j'avais trois mille francs de rente, qui me venaient de ma mère ; cette somme était plus que suffisante pour l'existence que je menais, et, il y a un an, j'appris par ma vieille amie que M. Marville était mort en Angleterre, où, après de longs voyages, il était allé se fixer, et je craignis moins alors de sortir de ma retraite. Voilà toute la vérité, monsieur... la saviez-vous ainsi?

— On m'avait dit, en effet, madame, que l'on ne vous avait pas revue avec M. Marville ; mais vous auriez pu y être et vous dérober aux regards...

— Je vous ai dit exactement ce que j'ai fait, est-ce que vous ne me croyez pas?

— Si... je vous crois... oui... je crois même à vos regrets... à votre repentir...

— Ah! monsieur... si vous saviez combien j'ai pleuré sur ma faute... Ah ! vous auriez pitié de moi... et peut-être...

— Je pourrais vous pardonner, n'est-ce pas, Emma? En effet, en songeant combien vous étiez jeune alors... en sachant que cet indigne Marville n'existe plus... en voyant surtout vos larmes... votre douleur... j'aurais pu... oui, je le sens, j'aurais pu vous pardonner... vous ouvrir encore mes bras... et songer que Dieu fit du repentir la vertu des mortels...

— Oh ! mon Dieu !... il se pourrait !...

— Oui... mais tout cela est impossible, madame... impossible !... parce que vous m'avez rendu criminel... parce que, en croyant punir votre séducteur, j'ai commis un crime; j'ai blessé... tué peut-être une personne qui

ne m'avait nullement offensé... et voilà ce que, moi, je ne pourrai jamais me pardonner.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? je ne vous comprends pas...

— Ecoutez-moi : lorsque je surpris ce Marville à vos pieds, il vous demandait un rendez-vous, il vous suppliait de vous rendre le même soir dans le bosquet de noisetiers qui se trouve dans la prairie, et justement en face de la petite porte de ce parc.

— En effet, monsieur... oui... je me le rappelle; mais je ne suis point allée à ce rendez-vous.

— Je le sais à présent, ni ce Marville non plus, malheureusement; mais alors, persuadé que vous vous rendriez à ce rendez-vous, je chargeai mes pistolets et j'attendis la nuit avec impatience. Ah ! je ne vous le cache pas, mon dessein était de vous tuer tous les deux. La nuit était venue, je sortis furtivement par cette petite porte, je gagnai la prairie, je me cachai dans le bosquet et, mes armes à la main, je n'attendais que l'instant de me venger; enfin un homme paraît, c'est sa taille, sa tournure, c'est votre séducteur enfin, j'en étais persuadé; il vient vers le bosquet. « Tiens, misérable, dis-je, voilà le prix de ta séduction ! » et je tire sur lui mes deux coups de pistolet. Il tombe, et moi, égaré, bouleversé, je reviens ici, je demande à mon domestique où est madame, et il me répond : — Elle vient à l'instant même de monter en voiture avec M. Marville. — Avec M. Marville, c'est impossible, lui dis-je, tu t'abuses.

— Oh ! non, monsieur, car il y a longtemps que je le voyais en bas ; il vous guettait, et c'est quand vous avez été vers la prairie, qu'il a couru chercher madame... Ainsi donc plus de doute, je venais de tuer un innocent,

je venais de commettre un homicide... et le misérable que je voulais punir échappait à ma vengeance !... Désolé, désespéré de mon crime, je retournai à la prairie, muni d'une lanterne, je cherchai ma malheureuse victime... je vis de nombreuses taches de sang à la place où la personne était tombée, mais rien de plus. Infortuné ! qui a peut-être péri par ma faute... ah ! il ne sait pas quels remords m'ont poursuivi !...

— C'est moi !... c'est moi !... c'est fini... n'ayez plus de chagrin... je ne suis pas mort !... ma blessure n'était rien !...

Ces mots qui arrivent si brusquement aux oreilles de M. Duvalloir et de sa femme, sont prononcés par Horace, qui est tombé comme une bombe au milieu d'eux et leur dit :

— Pardonnez-moi, je suis un curieux, c'est vrai ; c'était bien indiscret de ma part ; mais, que voulez-vous ? après m'être donné tant de mal pour vous rapprocher, je tenais à savoir si j'avais réussi à vous réconcilier... me trouvant derrière ce kiosque où l'on pouvait entendre ce que vous disiez, ma foi ! j'y suis resté... et bien m'en a pris, puisque je puis lever le seul obstacle qui s'opposait à l'oubli de vos chagrins. Oui, monsieur Duvalloir, c'est moi qui passais il y a quatre ans... ce mois-ci, dans la prairie ; je venais de chercher un peu mon trésor, lorsque, en approchant du bosquet, pan ! pan ! deux coups de feu partent : le premier ne m'atteint pas ; le second me frappe... là... ici, dans le côté. Ah ! dame ! un peu plus haut, il paraît que je n'en relevais pas ; mais, grâce au ciel, cela a été vite guéri.

— C'était vous, vous, mon pauvre Horace, que j'ai failli tuer... Ah ! me pardonnerez-vous jamais !

En disant cela, M. Duvalloir pressait les deux mains d'Horace et le regardait avec anxiété.

— Si je vous pardonne!... Ah! elle est bonne, celle-là, si je vous pardonne!... Ah! oui; mais c'est à une condition...

Et Horace montre Emma, qui avait ses yeux encore pleins de larmes attachés sur son mari; celui-ci a compris ce que veut le jeune homme, il ouvre ses bras à sa femme qui s'y précipite, et la tient longtemps contre son cœur.

— A présent, non-seulement je vous pardonne, dit Horace, mais je suis prêt à me faire tuer pour vous et madame si jamais l'occasion s'en présentait.

M. Duvalloir ne quitte sa femme que pour prendre Horace dans ses bras. Il ne peut se lasser de répéter :

— C'était vous, mon pauvre ami, et je fus presque votre meurtrier.

— Ne parlons plus de cela, monsieur, puisque cela n'a rien été.

— Oh! n'importe!... je ne dois pas moins vous dédommager du mal que je vous ai fait. Mon Dieu! est-ce donc cette circonstance qui m'attirait vers vous, qui est cause que dès le premier jour que je vous vis, j'éprouvai le désir de vous connaître davantage?

— Et moi de même, monsieur; il y a comme cela des sympathies dont on ne peut se rendre compte, et qui ont leur raison d'être, cependant.

— Vous m'avez fait renaître au bonheur; grâce à vous, je ne suis plus poursuivi par la crainte d'avoir causé la mort d'un innocent, et je presse ma femme dans mes bras... vous me rendez le bien pour le mal; maintenant, c'est à moi d'assurer votre félicité. Allons

trouver votre famille ; je veux, avant de partir pour Paris avec ma femme, témoigner à votre respectable tante, à votre aimable sœur toute l'amitié que je leur ai vouée. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon ami, que l'accident fatal, votre blessure, doit rester à jamais entre nous.

— Oh ! monsieur, je ne suis bavard que pour ce qui peut faire plaisir à savoir... les autres choses, je les oublie, je ne les sais plus ; et ma tante aurait douze cornets à ses oreilles qu'elle n'entendrait jamais un mot sur cet événement. Mais vous allez donc encore nous quitter, monsieur ?

— Oui, mon ami, le séjour de cette propriété ne nous serait plus agréable, ni à ma femme, ni à moi ; nous allons retourner à Paris, puis, nous voyagerons pendant quelque temps : vous le voulez bien, n'est-ce pas, Emma ?

— Ah ! mon ami !... que je sois avec vous, que je ne vous quitte plus ; et je serai heureuse partout où nous irons.

— Lorsque nous reviendrons en France, mon cher Horace, croyez bien que mon premier soin sera de venir vous serrer la main.

M. Duvalloir prend le bras de sa femme, on retourne à la maison ; on trouve au salon madame Rennecart et sa nièce, qui sont tout étonnées en voyant la petite dame du quatrième au bras de M. Duvalloir ; mais celui-ci fait cesser leur surprise en leur disant :

— Je vous présente ma femme.

— Votre femme !... quoi ! madame Huberty ?...

— Est en réalité madame Duvalloir. Nous vivions séparés... à la suite d'une scène fâcheuse... mais au

fond du cœur nous nous aimions toujours. Votre neveu a découvert par hasard le lien qui nous unissait, et il n'a pas eu de cesse qu'il ne nous ait réconciliés.

— Comment, mauvais sujet! tu as fait cela, toi!

— Oui, madame, je lui dois beaucoup, je lui dois mon bonheur; aussi, dès ce moment, vous êtes ici chez vous, madame; car je prie Horace de vouloir bien me permettre de lui offrir cette propriété.

— Ah! monsieur! que dites-vous?... à moi ce beau domaine. Oh! c'est trop... c'est trop!...

— Ce n'est pas assez au contraire; mais j'espère que vous me permettrez de doter votre sœur... et de contribuer ainsi à lever les obstacles qui s'opposaient à son mariage.

— Mais, il n'y en avait plus, monsieur...

— Si vous me refusiez, mon cher Horace, je croirais que vous me gardez rancune, et cela troublerait mon bonheur. Vous recevrez bientôt les titres qui vous mettront en possession de ce domaine... et maintenant adieu, souvenez-vous que nous serons toujours vos meilleurs amis.

M. Duvalloir presse Horace dans ses bras; Emma embrasse la tante et la nièce, puis elle serre la main de celui qui vient de lui rendre son époux; et tous deux quittent la Maison aux Sycomores, reconduits jusqu'à la grille par Horace, et salués par Jacquet et sa femme, auxquels M. Duvalloir dit en leur montrant le jeune homme :

— Voici maintenant votre seul maître, le seul propriétaire de la maison.

Et le jardinier dit à sa femme :

— Vois-tu, je savais ben qu'il avait acheté la maison.

— Est-ce un rêve? dit madame Rennecart à son neveu lorsqu'il revient au salon. Cette superbe propriété est à toi? M. Duvalloir t'en a fait don?

— Ce n'est pas un rêve, chère tante, nous sommes ici chez nous; tout nous appartient, même le vin qui est dans la cave, et, ma foi! il me semble que c'est bien l'occasion de le fêter un peu. Eh! justement voilà Oswald qui accourt, et je lis dans sa figure qu'il est content aussi, lui.

En effet, Oswald accourait soufflant, riant, sautant, ne pouvant pas parler tant il était joyeux, ce qui ne l'empêche point de courir sur-le-champ embrasser Virginie, puis de s'écrier :

— Ma femme!... c'est fini!... mon oncle consent, et me donne cinquante mille francs comptant; comprenez-vous cela? moi, je n'en reviens pas.

— Mon bon ami, dit madame Rennecart, nous en voyons bien d'autres ici... nous sommes dans la journée aux surprises... cette superbe propriété appartient à Horace, M. Duvalloir lui en a fait cadeau.

— Serait-il possible?

— Je ne sais pas si c'est possible, répond Horace en riant, mais je sais que cela est; de plus, M. Duvalloir veut doter ma sœur, et je suis bien certain qu'il le fera.

— Une dot à ta sœur! je n'en veux pas, dit Oswald; c'est toi, j'en suis sûr, qui es cause que mon oncle me fait présent de cinquante mille francs, c'est bien assez.

— Non, ce n'est pas assez, et je veux encore qu'il te donne la Prairie aux Coquelicots et ses dépendances.

— Y penses-tu? mais je n'ai pas besoin de tout cela.

— Et, moi, je te dis que je veux que la prairie soit à nous, comme autrefois; chère prairie, elle m'a toujours

porté bonheur, et c'est à elle que nous devons encore tous notre félicité.

— A elle! comment cela? Est-ce que tu as trouvé le trésor?

— J'en ai trouvé bien plus d'un.

— Celui de notre père?

— Non, il n'y a que celui-là que je n'ai pas encore trouvé; mais, un peu de patience, j'ai foi dans l'avenir.

XXII

LE TRÈFLE A CINQ FEUILLES

Trois jours après ces événements, Horace recevait une lettre de M. Duvalloir, renfermant la copie d'un acte passé devant notaire, qui le faisait propriétaire de la Maison aux Sycomores et de toutes ses dépendances, et de plus une traite de soixante mille francs à vue, sur un des meilleurs banquiers de Paris. La lettre de M. Duvalloir ne contenait que ces mots :

« Daignez, mon cher Horace, recevoir ces témoignages de mon amitié, et songez qu'en les acceptant vous soulagez mon cœur et le débarrassez des remords qui le tourmentaient depuis quatre ans. Nous partons pour l'Amérique, ma femme et moi; lorsque nous reviendrons en France, notre premier soin sera d'aller nous informer si vous êtes heureux. »

— Si je suis heureux! s'écrie Horace, je serais bien difficile si je ne me trouvais pas heureux maintenant;

une propriété superbe!... de l'argent de tous côtés... quand je dis de tous côtés, le banquier n'a encore donné que des promesses... mais encore quelques jours, et, s'il ne s'exécute pas, gare à lui.

Horace a été montrer à sa tante la traite de soixante mille francs que M. Duvalloir vient de lui envoyer, avec l'acte de propriété du domaine qu'ils habitent, et la bonne madame Rennecart, qui tient son cornet fixé à son oreille, ne cesse de s'écrier : — Est-ce que j'entends bien? est-ce que mon cornet ne m'envoie pas les paroles de travers? Outre cette magnifique propriété, M. Duvalloir te fait encore présent de soixante mille francs?

— Oui, ma tante, votre cornet ne ment pas.

— Mais qu'est-ce que tu as donc fait à ce monsieur pour qu'il te comble ainsi de bienfaits?

— Je l'ai raccommodé avec sa femme.

— Ce n'est pas possible, il faut qu'il y ait autre chose. Je ne croirai jamais qu'un mari donne tant d'argent parce qu'on l'a réconcilié avec sa femme.

Virginie, qui était allée promener dans la prairie, revient alors, tenant plusieurs petites feuilles dans sa main, et toute joyeuse, en s'écriant : — J'en ai trouvé, en voilà, j'en ai... Oh! cela me portera bonheur... Oswald doit venir aujourd'hui de Paris, son oncle lui aura tenu parole.

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que tu as trouvé qui doit te porter bonheur?

— Mon frère, c'est du trèfle à cinq feuilles.

— Du trèfle à cinq feuilles... c'est donc une chose rare?

— Oui, le trèfle n'a ordinairement que trois feuilles; vois plutôt celui qu'à chaque instant tu foules sous tes

pieds dans la prairie, il n'a que trois feuilles. Cependant il y en a à cinq feuilles, et, la preuve, c'est qu'en voilà; mais c'est rare, fort rare d'en découvrir, et l'on assure que cela porte bonheur; je dois le croire d'ailleurs, car notre bon père me le répétait souvent : « Quand tu trouveras du trèfle à cinq feuilles, » me disait il, « fais-y bien attention, ma fille; remarque la place, il y a toujours un bonheur sous cette plante-là. »

— Mon père te disait cela! s'écrie Horace qui, depuis quelques instants, semblait réfléchir en écoutant sa sœur.

— Mais oui, je t'assure qu'il m'a répété cela plusieurs fois.

— Et tu as trouvé ce trèfle dans la prairie?

— Oui, presque en face de notre ancienne maison... ici tout près.

— Viens, Virginie, conduis-moi vite à l'endroit où tu as cueilli ce trèfle... Tu reconnaîtras la place, n'est-ce pas?

— Oh! parfaitement, d'autant plus qu'il y en a encore, je n'ai pas tout pris.

— Je vais prendre une bêche; viens, viens, j'ai comme un pressentiment.

— Tu veux aller dans la prairie, mais je te préviens que M. Bouffi vient de revenir de Paris; je l'ai aperçu, tout à l'heure en rentrant, qui descendait de son cabriolet.

— Oh! cela m'est bien égal! Viens, te dis-je, et ne perdons pas de temps.

Et, courant chercher une bêche, avec laquelle il remuera plus facilement la terre qu'avec sa binette, Horace sort avec sa sœur; tous deux se dirigent vers la prairie, la jeune fille marche un peu en avant; mais elle n'hésite pas, car de loin elle a déjà reconnu la place où

elle a trouvé la plante rare. Elle y arrive, et, se mettant à genoux, arrache quelques trèfles et les montre à son frère, en disant : — Tiens, regarde, en voilà encore, il y a cinq feuilles... oh! la place est bonne!

— Je l'espère... Ote-toi de là maintenant.

— Que veux-tu donc faire?... Ah! mon Dieu! tu bêches... tu coupes la terre à cette place; mais tu abîmes ce pauvre trèfle!

— Eh! qu'importe le trèfle, si je trouve dessous ce que je cherche. Oui, oui, je sens déjà quelque chose qui résiste sous ma bêche, qui rend un son dur. Je voudrais pourtant ne rien casser.

— Oh! mon frère! est-ce que tu aurais trouvé le trésor?

— Mais je l'espère bien.

— Ah! mon Dieu! voilà M. Bouffi; il t'aura vu fouillant dans sa prairie, il vient de ce côté.

— Tant mieux... qu'il vienne... je lui procurerai la vue du trésor.

Le banquier s'avançait, en effet, à grands pas. Il arrive tout contre Horace au moment où celui-ci était parvenu à retirer de son trou, sans le casser, un pot en grès, de la forme de ceux dans lesquels on met du tabac pour qu'il se tienne frais, et qui est fermé avec un énorme bouchon de liége recouvert d'une feuille de plomb, sur laquelle on a écrit avec un poinçon : « *Pour mon fils Horace, quand il sera en âge de s'en servir.* »

— Monsieur! s'écrie M. Bouffi, ceci est le trésor trouvé sur ma propriété; il m'appartient...

— Une minute, monsieur, ne criez pas si fort, je vous en prie! répond Horace en s'emparant du pot de grès; lisez ce qu'il y a sur le couvercle... *Pour*

mon fils Horace... Vous voyez bien que c'est à mon adresse... Mais s'il y a là-dedans un trésor... il est bien léger!...

— Ce sont des billets de banque alors!

— Mon père n'aurait pas été assez niais pour enterrer des papiers qui, sous terre, se moisissent et deviennent en poussière!... Au reste, je suis aussi curieux que vous de savoir ce que renferme ce pot... et, pour le savoir... je fais sauter le couvercle!...

A l'aide d'un couteau, Horace est parvenu à ôter le liége; il fourre alors sa main dans le pot et en retire... une pipe, puis une seconde, puis une troisième... mais toutes les trois parfaitement culottées; alors il regarde M. Bouffi en éclatant de rire. Celui-ci ne peut en croire ses yeux, il est persuadé qu'il doit y avoir autre chose dans le pot. Il y fourre à son tour sa main... mais il cherche en vain : le trésor caché dans la prairie par M. Bermont père ne consistait qu'en trois pipes culottées.

— Décidément, mon père était un farceur! dit Horace. Mais, après tout, pour un ancien marin, trois bonnes pipes pouvaient être considérées comme un trésor! et c'était vraiment un cadeau qu'il voulait faire à son fils... Mais je ne suis pas égoïste, moi!... Tenez, monsieur Bouffi, si le tiers du trésor peut vous faire plaisir, eh bien! je vous l'accorde!

Le banquier repousse la pipe que le jeune homme lui présente, et lui dit : — Veuillez, monsieur, avoir la complaisance de vous rendre chez moi dans une heure... muni des papiers... que vous savez, et nous terminerons l'affaire que nous avons à régler.

— Il suffit, monsieur, je serai exact, je ne me ferai pas attendre.

Horace rentre avec sa sœur; il s'empresse d'aller trouver sa tante, et dépose à ses pieds le pot de grès en lui disant : — Nous avons enfin trouvé ce fameux trésor enfoui dans la prairie par mon père... Le voilà, ma tante... il y a de quoi fumer!

— Qu'est-ce que cela!... des pipes!... mon frère avait enterré des pipes!... et il appelait cela un trésor.

— Ma chère tante, mon père a bien fait ce qu'il a fait. Ceci est devenu, en effet, un puissant auxiliaire pour nous... car ce soi-disant trésor a été la cause de notre bonheur... de notre fortune... puisque c'est en le cherchant que j'ai trouvé... ce qui nous a fait avoir tout cela... C'est donc toujours à l'idée bizarre de mon père que nous devons aujourd'hui notre félicité.

Horace s'empresse de se rendre à l'invitation du banquier, et celui-ci lui remet cinquante mille francs en billets de banque, ainsi que les titres de l'achat de sa maison de campagne, avec un acte sous seings-privés qui en transmet la propriété à son neveu. En recevant tout cela, Horace rend à M. Bouffi les deux lettres qui le compromettaient et lui dit : — Monsieur, si le séjour de cette villa vous plaît, songez bien que votre neveu ne vous dit pas de la quitter déjà; vous pouvez y passer tout l'été si cela vous convient.

— Non, monsieur, cette campagne n'a plus aucun charme pour moi, répond le banquier; ma femme ne s'y plaît pas non plus, et dans deux jours nous aurons tout à fait abandonné votre voisinage... A propos, mon neveu m'a dit que la Maison aux Sycomores vous appartenait maintenant... est-ce la vérité?

— Oui, monsieur; le propriétaire, M. Duvalloir, m'a fait don de ce beau domaine...

— Je vous fais mon compliment, monsieur, vous entendez les affaires aussi bien que moi.

— Oui, mais d'une autre façon, cependant.

Deux jours après, M. Bouffi quitte la campagne avec sa femme, qui ne peut plus souffrir la prairie depuis qu'elle y a perdu une jarretière.

Puis, au bout d'une quinzaine, on célèbre l'union de Virginie et d'Oswald. Inutile de dire que le petit neveu a quitté les bureaux de son oncle pour se consacrer entièrement à sa femme et aux soins de son nouveau domaine.

Quant à Horace, qui reste avec sa tante dans la villa aux Sycomores, et va de temps à autre à Paris se livrer aux plaisirs de son âge, il soupire encore parfois en songeant à la petite dame du quatrième, redevenue madame Duvalloir. Mais il se dit : — Il vaut mieux que cela se soit arrangé comme cela!... car, d'une amourette, que reste-t-il plus tard?... rien du tout!... mais d'une bonne action, il reste toujours quelque chose... quand ce ne serait qu'un doux souvenir.

Tenez-vous à savoir ce qui advint aux divers personnages qui ont passé sous vos yeux? M. Coquelet fume toujours, et sa femme aussi, mais d'une autre façon. M. Grangeville continue de jouer au bilboquet, en disant du mal de tout le monde, ce qui fait qu'il est très-recherché en société, où la méchanceté passe souvent pour de l'esprit et l'indulgence pour de la bêtise. Madame Burgrave est de plus en plus coquette, et porte des chapeaux qui font retourner tous les passants; elle ne doute pas que ce ne soit pour l'admirer. Son mari est mort de joie, en trouvant un billard à blouses dans lequel il a fait un *bloque fumant :* madame Durchamp ne va plus

se promener avec son cousin dans les prairies où il y a des coquelicots. M. Grébois est toujours un homme terrible avec les dames, et la famille Machabée s'est augmentée de quatre enfants, parmi lesquels le jeune Jonas se distingue toujours par son adresse à la pêche aux saucisses. Madame Putiphar, qui n'avait pas reparu chez elle depuis plusieurs jours, a été retrouvée dans une baignoire de son théâtre, où elle collectionnait des petits bancs. M. Bouffi fait toujours des opérations de bourse avantageuses... pour lui, et le grand Floquart des spéculations avec l'argent des autres, moyen de s'enrichir fort en usage depuis quelque temps.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. Les clients du patron 5
II. Départ pour la campagne 17
III. Déjeuner à Vauderland 35
IV. La Prairie aux Coquelicots 46
V. Un marché 61
VI. Une jolie jardinière 76
VII. Une nuit orageuse 86
VIII. Colère d'Horace 99
IX. Un dimanche au bureau 112
X. Changement de position 124
XI. Bonheur imprévu 137
XII. Commission mystérieuse 153
XIII. A tous les cœurs bien nés ! 167
XIV. Horace et Bouffi dans la prairie 179
XV. Le bout de l'oreille passe 191
XVI. Madame Duvalloir 209
XVII. Première journée de la fête 219

XVIII. Les ânes. — Les coquelicots accusateurs. 233
XIX. Trouvailles précieuses. 246
XX. On met les pouces 260
XXI. Un grand hasard !. 274
XXII. Le trèfle à cinq feuilles. 237

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN.

LIBRARY
SEP
6
1979
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

196

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 08 02 07 018 3